

ÉCILE
BOUCOUREUX

LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE EN FRANCE

MÉMOIRE DE FIN D'ÉTUDES

DIRECTEUR DE RECHERCHE:
BENOÎT BERTHOU

DEUXIÈME ANNÉE
MASTER
COMMERCIALISATION DU LIVRE

UFR
Sciences de l'Information
et la Communication
Paris 13 - Villetaneuse
Septembre 2013



REMERCIEMENTS

Je tenais à remercier tout d'abord les différents professionnels interrogés qui ont pris le temps de répondre à mes questions de novice. Merci donc à (par ordre alphabétique, comme ça pas de jaloux !) Vincent Bernière, Frédéric Boilet, Benoît Cousin, Stéphane Ferrand, Anne Hautecoeur, Bernard Joubert et Thierry Plait . Merci à vous de nous permettre de lire de si belles choses.

Merci à mon directeur de mémoire Benoît Berthou pour ses petits coups de pouce.

Merci à mon maître de stage Sébastien Célimon chez Glénat d'avoir réussi à me supporter pendant cinq mois et de m'avoir tant appris en si peu de temps.

Merci aux adeptes du Cercle des Galéreuses Nocturnes qui se reconnaîtront.

Merci enfin à mes relecteurs avisés Marc Fairbrother, Cécile et Nicolas Woehrling qui m'ont soutenue pendant les derniers jours de rédaction de ce mémoire (mais s'il reste des fautes, c'est à cause d'eux !).

LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE
EN FRANCE

SOMMAIRE

Remerciements.....	1
Sommaire.....	3
Introduction.....	4
I Présentation du marché actuel de la bande dessinée érotique en France	
1 Petit historique de la BD érotique en France.....	8
2 La législation a-t-elle encore son mot à dire ?.....	13
3 Les éditeurs : les spécialistes... et les autres	18
4 Les thématiques	
A L'érotisme de la violence : sadomasochisme et bondage.....	24
B Le porno chic.....	28
C Le goût du bizarre.....	30
D L'homosexualité.....	33
II Les évolutions du genre	
1 Changement d'objectif: par-delà la masturbation	
A L'érotisme narratif.....	39
B L'érotisme autobiographique.....	44
C L'érotisme politique.....	48
D La féminisation du genre.....	50
2 Les adaptations littéraires.....	53
3 Le grand retour du sexe rigolo.....	55
4 Le cas du manga.....	57
5 La vente : évolution de la commercialisation	
A Les librairies premier niveau et les grandes surfaces culturelles.....	54
B Les hyper.....	66
C Les sex-shops.....	67
D La Vente Par Correspondance (VPC).....	69
III La nouvelle BD érotique	
1 L'évolution du lectorat.....	70
2 La querelle des Anciens et des Modernes.....	73
3 La démocratisation de l'érotisme sur le marché du livre	
A La littérature.....	77
B La presse et le livre pratique.....	79
4 L'érotisme numérique	
A La commercialisation sur Internet : vente papier et numérique.....	82
B Les nouveaux usages des acheteurs et des éditeurs.....	84
C Les nouveaux usages des... auteurs.....	86
D Les grandes plateformes américaines de distribution ou les joies de la censure.....	90
Table des annexes.....	97
Annexes.....	98
Bibliographie et webographie.....	145

INTRODUCTION

En février 2013, La Fnac lançait une grande opération commerciale : « L'érotisme se dévoile ». Dans toutes les Fnac de France étaient mis en avant la littérature coquine, les guides pratiques pour une sexualité épanouie et... la bande dessinée. Encouragées par l'imminence de la Saint Valentin, par le gigantesque succès de *Fifty Shades of Grey* mais aussi par les ventes de plus en plus conséquentes de bandes dessinées érotiques, même les grandes enseignes comme la Fnac se dévêtissent de leurs tabous au profit de la curiosité du grand public. Mode passagère ou phénomène révélateur d'un nouvel état d'esprit ?

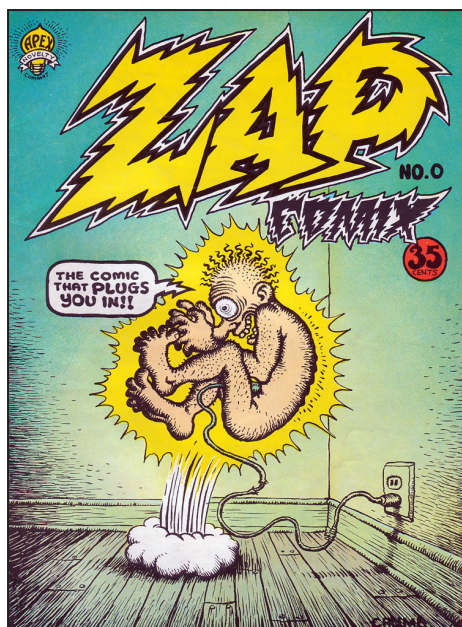
Alors qu'il y a à peine dix ans, la bande dessinée érotique était reléguée à un genre en déperdition, vieux jeux et dépassé, on constate qu'aujourd'hui elle gagne du terrain en librairie et offre à ses éditeurs bien plus qu'un succès d'estime. Plusieurs phénomènes sociologiques peuvent l'expliquer : la libéralisation des mœurs, une certaine ouverture d'esprit générale, la légitimation de la culture érotique, la mode du vintage... mais aussi la quasi-disparition de la censure dans le cadre légal, l'avènement de la bande dessinée comme art majeur, le mélange des genres... Mais l'évolution de l'érotisme dessiné en lui-même y est aussi pour beaucoup. Sans entrer dans une chronologie fidèle de l'évolution de la BD érotique que l'on peut retrouver dans tous les ouvrages spécialisés, et qui débiterait aux premières représentations de nudité sur les statuettes néolithiques, rappelons cependant quelques points incontournables.

Les premières BD érotiques sont bien sûr clandestines, à l'image des Tijuana Bibles, ces petits formats qui parodient les classiques du genre. Dessinés au Mexique, ces petits formats truculents n'épargnent personne dans le grand monde des comics et fait copuler Mickey avec Minnie, permet à Popey de violer Olive et montre Flash Gordon en pleine orgie. Dotés de dialogues délicieux, ces fascicules étaient



Extrait de la Tijuana Bible *Donald Duck has a universal desire!*

surtout destinés à alléger la vie quotidienne d'une population américaine en pleine crise financière avec le crash boursier de 1929. Elles continuent de pulluler pendant les années de guerre mais doivent faire concurrence aux pin-up, devenue égéries officielles de l'armée américaine avec la bénédiction du gouvernement américain. A la fois plus sages et plus tentatrices, ces demoiselles s'offrent parfois même le luxe d'un scénario et d'une publication papier dans des hebdomadaires américains. Alors que les années d'après-guerre voient le comics se libérer progressivement, le Maccarthisme suivit de la création en 1954 du Comic Code Authority relègue la



**Couverture d'un numéro de Zap
Comix illustrée par Robert Crumb.**

BD adulte au statut de littérature de dépravation et de danger pour la jeunesse. Cette loi plongera les USA dans 20 ans de répression sanglante de la moindre liberté d'expression dans le comic (notons que ce code existe encore aujourd'hui aux Etats-Unis, bien que très rarement appliqué). Puis dans les années 1960 la bande dessinée renaît progressivement de ses cendres à travers le comix, cette tendance du fanzine adulte qui se fait porteur de message contre l'establishment et pour la liberté. Lassés des comics de super-héros lisses et mièvres, ces aventuriers de l'underground arrivent à se libérer des restrictions de la vente en kiosque qui imposent le label « Approved by the Comic Code Authority » et à instaurer un réseau parallèle. Viennent les années hippies : la drogue, la liberté d'aimer, le plaisir, le refus de suivre l'ordre établi, la musique, les religions orientales, le message de la jeunesse de la fin des années 1960 passe par ce support dédaigné par les institutions pour aborder des thématiques nouvelles et qui ouvriront la voie à de nouveaux modes de pensée. La revendication d'une individualité propre et donc d'une sexualité libre donne lieu à des auteurs aujourd'hui cultes comme Robert Crumb, qui posent sur le papier leurs fantasmes intérieurs, leurs expériences et leurs interrogations. Tout comme l'égalité des races ou l'homosexualité, le féminisme est un combat parmi tant d'autres : alors que la « bande dessinée pour adulte » d'après guerre était peuplée de pin-up pulpeuses mais godiches destinées principalement à encourager les jeunes GIs et révélatrice d'une société radicalement patriarcale, les années 1970-1980 ont vu débarquer dans tous les pays occidentaux des héroïnes amazones (Barbarella en France), fortes tête (Clara aux US) et indépendantes (Valentina en Italie).

Porte étendard de plusieurs générations rebelles qui refusent l'autorité et ses faits accomplis, la BD brandit avec fierté la revendication à la différence, au marginal, au non-conformisme. Elle repousse les limites, choque, provoque, et le sexe reste la thématique majeure pour scandaliser les biens-pensants. Si les filles de papier se dénudent de plus en plus, les hommes aussi s'affranchissent et revendiquent des pratiques sexuelles différentes, variées, et surtout, joyeuses et dépourvues de honte. L'homosexualité se révèle au grand jour et réclame une égalité et un respect de tous. Ces revendications passent par des récits autobiographiques, repris peu à peu par tout auteur soucieux de raconter une histoire sans omettre les détails de la chose qui fâche.

Aparaissent aors peu à peu des scénarios plus ou moins développés avec des touches plus ou moins insistantes d'érotisme dans beaucoup de BD et comics modernes. Le mélange des genres s'opère, même si certains pays se distinguent par leur audace, comme l'Italie et ses maîtres incontestés de la bande dessinée érotique. Ils donnent ses lettres de noblesse à la bande dessinée érotique



La belle Valentina de Guido Crepax.

en y transposant en plus d'un véritable talent narratif, des influences classiques comme Botticelli chez Manara ou les peintres-graveurs symbolistes chez Crepax.

Avec le temps, l'érotisme en bande dessinée s'est invité dans des histoires à scénario (*Druuna*), des récits historiques (*Borgia*), des autobiographies (*Fraise et Chocolat*) et même dans l'humour (*Casino*).



Morbus Gravis, deuxième tome de la série Druuna.

Aidé par la libéralisation des mœurs, l'érotisme s'infiltré partout, aussi bien dans des récits de science-fiction que dans des récits intimistes. La bande dessinée franco-belge affranchie de la loi 1949 de protection de la jeunesse le montre tout à fait avec des récits d'aventures palpitants mâtinés de scènes érotiques où les plantureuses assistantes s'abandonnent aux bras du héros le temps de quelques cases. Mais si des séries comme *Largo Winch* représentent pour certains la quintessence de l'art dessiné en France et en Belgique, elles sont pour d'autres générations le cliché BD à dépasser pour des thématiques plus profondes.

Mais les sexes et les genres ne se sont pas mélangés uniquement entre les pages : les auteurs femmes se sont fait une place de plus en plus grande et ont ainsi ouvert une toute autre vision de l'érotisme, parfois plus sensible (Aude Picault), mais pas toujours (Giovanna Casotto). De même, le manga, longtemps considéré comme sous-genre mais maintenant accepté dans toutes les bibliothèques de bédéphile, a lui aussi fait sa petite révolution dans l'érotisme occidental en apportant des styles graphiques originaux et une approche des tabous très différente de la nôtre. Ainsi, la bande dessinée érotique ne se lit plus en cachette au fond de son lit : les rayons s'agrandissent, les auteurs s'affranchissent et les lecteurs en jouissent.

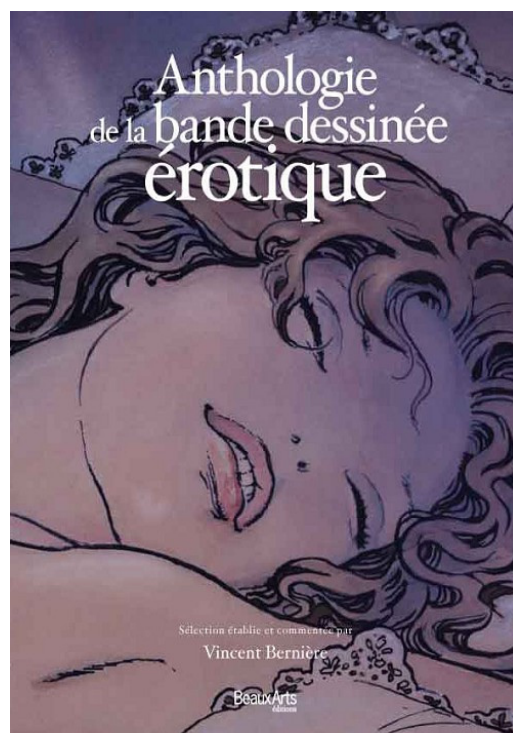
Aujourd'hui, l'affranchissement de ce genre permet plus de liberté ; puisque la bande dessinée érotique de qualité est perçue comme un art majeur au même titre que les nus en peinture, pourquoi ne pas la mêler aux autres arts ? Certains éditeurs ne s'y sont pas trompés : les rares spécialisés en la matière (Tabou, Blanche, Dynamite...) sont présents dans le paysage éditorial depuis des années avec une parution de titres plus « efficaces » que de qualité, mais qui marchent. Quand aux maisons d'éditions plus conséquentes, elles s'y intéressent peu à peu et osent lancer leurs propres collections qu'ils veulent exigeantes. La collection Erotix de Delcourt propose un choix de bande dessinée érotique, mais aussi graphique avec des rééditions des grands maîtres (Guido Crepax, Magnus...) et des livres-objet travaillés, loin des premiers exemplaires du genre, de mauvaise qualité car à petit prix et fait pour être jetés une fois lus. Les Requins Marteaux, eux, reviennent sur ce modèle des tijuana bibles et autres petits formats illégaux qui circulaient sous le manteau, au ton irrévérencieux et humoristique.

Bien que saturé depuis quelques années, le marché de la bande dessinée manque de scénarios érotiques originaux comme on peut en trouver en littérature chez Françoise Rey, Anaïs Nin ou Pauline Réage. L'intérêt de ce mémoire serait d'en apprendre plus sur le sujet tout en réfléchissant à ce qui peut encore être fait en la matière. Il faudra donc étudier ce marché de très près pour mettre en lumière ses évolutions. Vers quoi s'oriente le marché de la BD érotique aujourd'hui ? Peut-on le comparer au marché de la

littérature érotique ? En quoi consiste son lectorat de base et comment peut-on l'ouvrir à de nouveaux lecteurs ? Peut-on le croiser avec d'autres genres ? Peut-on le rendre grand public ? Comment lutter contre la concurrence d'Internet et de ses milliers de sites gratuits ?

Pour comprendre ce genre particulier, une étude du marché actuel de la bande dessinée érotique en France (aussi bien le franco-belge que le comics ou le manga) sera nécessaire. Elle sera limitée au marché français même si certains exemples à l'étranger estimés comme étant particulièrement représentatifs pourront être évoqués. Cela permettra de classer les éditions ou collections les plus vendeuses ainsi que leurs titres phares, et de mieux comprendre pourquoi certains ont mieux marché que d'autres. Puis il faudra se concentrer sur les spécificités des titres vendeurs actuels, ceux qui sortent ou ressortent et en quoi leur thématique rentre dans notre époque moderne. Enfin, il faudra réfléchir à une évolution du genre pour le faire perdurer, peut-être l'améliorer, sans pour autant perdre son lectorat initial, là encore en le comparant à la littérature érotique et à d'autres genres qui ont su se transformer. Nous prendrons aussi en compte les évolutions technologiques et leur impact sur les différents acteurs du marché.

Sur ce sujet, il existe quelques livres incontournables mais souvent réduits à des anthologies ou à des historiques de la bande dessinée érotique. Mon premier réflexe fut d'essayer de me les procurer, ces beaux livres illustrés étant disponibles en librairies mais à un prix élevé, et faisant rarement partie des ouvrages de fond des bibliothèques universitaires ! De plus, il n'existe presque pas de données statistiques sur la BD érotique même : le marché de la BD oui, le marché de la littérature érotique oui, mais rien sur ce sous-genre. Heureusement, les articles papiers et ceux disponibles en lignes existent lorsqu'on sait les chercher, et étonnamment, ils ne sont pas toujours forcément sur des médias spécialisés en bande dessinée ? Mais la majeure partie de mes informations viennent surtout évidemment de mes lectures en BD érotique même, mais surtout des entretiens avec les professionnels du secteur. J'ai d'ailleurs eu la bonne surprise de constater que la plupart des éditeurs acceptent volontiers de prendre une heure de leur temps pour répondre aux questions d'une étudiante. Mais au moment du bouclage de ce mémoire, la frustration n'est jamais bien loin. Le manque de temps est toujours un obstacle pour ce genre de rendu et j'aurais beaucoup voulu interroger encore d'autres acteurs pour avoir d'autres points de vue sur la question (des auteurs de BD érotique pure, des libraires, des vendeurs en sex-shops, des représentants...). J'aurais aussi beaucoup voulu développer les thématiques rencontrées dans ce genre et m'en servir pour développer une réflexion sur les évolutions de la sexualité. Mais time's up comme disent les Anglais, et il ne reste plus qu'à espérer l'apparition en librairie un jour d'un ouvrage un peu plus poussé sur ce sujet qui le mériterait largement.



L'Anthologie de la bande dessinée érotique de Vincent Bernière: un des incontournables.

I PRÉSENTATION DU MARCHÉ

BD pornographique, coquine, chaude, osée, de cul, adulte, X, érotique, éroticoporno... les appellations sont nombreuses pour désigner ce genre bien particulier de bande dessinée. Sans aller jusqu'à distinguer l'érotique du pornographique (vaste sujet auquel beaucoup se sont attelés, tellement complexe qu'on ne s'essayera pas ici à le définir et que nous résumerons par cette phrase fort connue d'André Breton : « *la pornographie, c'est l'érotisme des autres* »), définissons notre sujet d'étude comme la bande dessinée dont le contenu s'organise autour de la sexualité. Sujet délicat s'il en est, touchant généralement au plus intime d'une personne, aussi bien celui de l'auteur que du lecteur.

Depuis quelques décennies, on observe une expansion du marché de ce que l'on appelait avant « les sous-genres » : la bande dessinée érotique étant un magnifique mélange des plus gros représentants de ce marché de l'*underground*, du « pas sérieux », du non-assumé (le sexe et la bande dessinée), on aura tendance à penser que ce pan-ci de l'édition suit cette voie toute tracée de la légitimation. Avant toute conclusion hâtive, un retour aux origines s'avère nécessaire.

1 Petit historique de la BD érotique en France

L'heure de gloire du marché de la bande dessinée érotique en France a eu lieu dans les années 1970-1980 lors du développement de sujets adultes dans la BD mais aussi, étonnamment, alors que la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse bat son plein. Distribuée majoritairement dans les kiosques, elle se développe surtout au travers de petits formats à l'image de ceux édités par Elvifrance et de magazines spécialisés comme *BD Adult'*. Son lectorat, principalement de souche populaire, achète ces publications « *comme on achetait un roman de¹ gare, Bugs Bunny ou la revue Détective, puis l'exemplaire traînait dans une pile de publications destinées à faire passer le temps chez le coiffeur, dans un coin de l'usine, dans la chambrée militaire...* »¹. Il s'agit donc d'une lecture facile, légère, distrayante, souvent un peu honteuse, sans aucune velléité de recherche artistique de la part du lecteur.

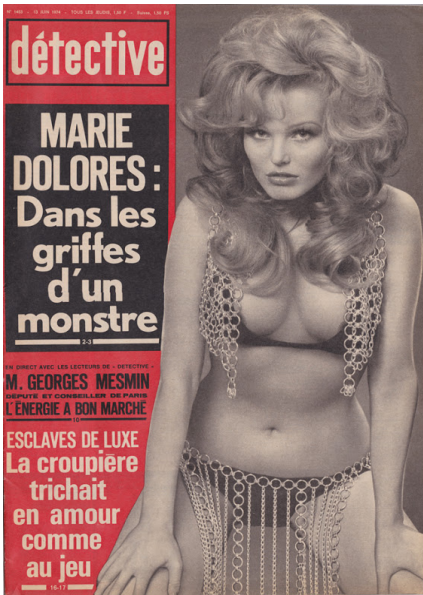
Le marché étant quasiment inexistant et le peu qu'il sortait étant distribué sous le manteau, la demande est grande et la moindre innovation se fait vite connaître par les amateurs du genre. Cette innovation vient la grande majorité du temps de l'étranger, soit des États-Unis par les comics d'aventure et de super héros, soit d'Europe notamment par l'Italie ou l'Espagne chez qui la fumetti et l'historieta disposent d'une liberté plus grande que dans la France des années 1960. La grande variété des importations s'explique également par la pauvreté de la qualité de la BD française,



***BéDé Adult'*, le magazine bien connu des amateurs de BD érotique dans les années 1980.**

¹ Entretien avec Bernard Joubert, annexe 2.

bien plus en retard que leurs collègues latins. Morris, le dessinateur de Lucky Luke, le dit lui-même : « Les Français ont créé cette fameuse loi [du 16 juillet 1949] pour éviter l'importation trop importante de BD étrangère (ce qui était dessiné en France, à l'époque, était particulièrement mauvais). »²



Détective, un exemple parmi d'autres de magazine populaire.

Mais au-delà de ça, il y a la loi du 16 juillet 1949. Cette loi est d'une importance capitale pour bien comprendre l'évolution de la bande dessinée de genre en France : votée le 16 juillet 1949, la loi sur les publications destinées à la jeunesse a pour vocation officielle de protéger les enfants de tout contenu choquant dans une publication qui lui est destinée. Son article 2 stipule que la publication, quelle que soit sa nature, ne doit comporter « aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse, ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques ou sexistes. » Tout un programme... Pour se faire, l'article 3 stipule la création d'une Commission chargée de la surveillance et du contrôle des publications destinées à l'enfance

et à l'adolescence, élabore la liste de ses membres et précise que son rôle est de « signaler aux autorités compétentes les infractions à la présente loi, ainsi que tous agissements ou infractions de nature à nuire, par la voie de la presse, à l'enfance et à l'adolescence ». Mais le plus important reste son article 14 qui donne au ministre de l'intérieur le pouvoir d'interdire : « de proposer, de donner ou de vendre à des mineurs de dix-huit ans les publications de toute nature présentant un danger pour la jeunesse en raison de leur caractère licencieux ou pornographique, ou de la place faite au crime ou à la violence, à la discrimination ou à la haine raciale, à l'incitation, à l'usage, à la détention ou au trafic de stupéfiants; d'exposer ces publications à la vue du public en quelque lieu que ce soit, et notamment à l'extérieur ou à l'intérieur des magasins ou des kiosques, et de faire pour elles de la publicité par la voie d'affiches ; d'effectuer, en faveur de ces publications, de la publicité au moyen de prospectus, d'annonces ou insertions publiées dans la presse, de lettres-circulaires adressées aux acquéreurs éventuels ou d'émissions radiodiffusées ou télévisées. Toutefois, le ministre de l'intérieur a la faculté de ne prononcer que les deux premières, ou la première, de ces interdictions. »

Pour un grand nombre de professionnels de l'édition, c'est l'ajout de cet article en 1958 qui a détourné la loi de son but initial de protection de la jeunesse pour en faire un support légal de la censure. Mais Bernard Joubert récuse cette idée reçue dans *Images interdites* : « Il suffit d'ouvrir le Journal officiel du 19 juillet 1949 pour y constater que l'article 14 a toujours existé, dès la promulgation de la loi, et qu'il a toujours été parfaitement en mesure d'étouffer toutes les publications adultes de l'époque. »³

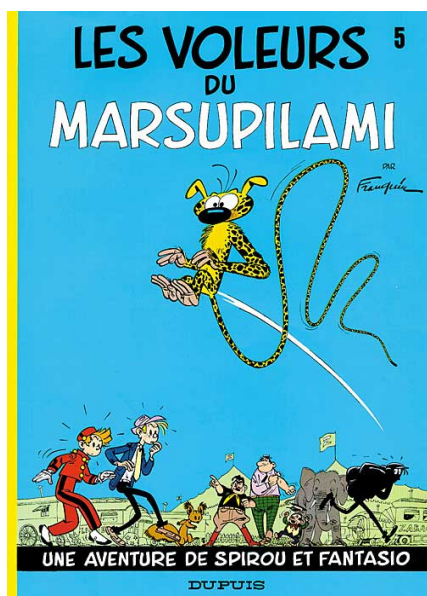
Si le but original de cette loi était sans doute de bonne foi, elle a par la suite servi de prétexte pour censurer des publications contenant des propos politiques transgressifs, à l'encontre de la morale, ou

² Y. Frémion, B. Joubert, *Images interdites*, Syros-Alternatives, 1989, p.20.

³ *Ibid.* p.21.

encore par protectionnisme de la bande dessinée française contre l'étrangère (américaine, italienne ou même belge). Dans les années 1950, un quota d'auteurs français était exigé (25%) et tout album ou parution destinés à la jeunesse passait donc devant cette éminente Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence, afin de faire le tri dans la « moralité » des parutions. Cette Commission fait régner la terreur dans les publications jeunesse et peut faire retoucher une planche ou même interdire de publication tout album ne correspondant pas aux critères.

Dans *Images interdites*, Yves Frémion et Bernard Joubert expliquent que bien que touchant principalement au caractère violent, sexuel ou « déviant » (drogue, homosexualité...) de certaines scènes, ils recensent tout de même de bien curieux motifs, comme cet avertissement envers le Marsupilami de Franquin dans *Les voleurs de marsupilami*, jugé « absurde et imaginaire pouss[ant] des cris inarticulés ». Des années 1960 aux années 1980 et surtout pendant les années 1970 à l'explosion de la bande



Les voleurs de marsupilami de Franquin, cet album terriblement transgressif.

même pour des récits de super-héros « méconnaissant les données scientifiques élémentaires de l'histoire naturelle »...). C'est ainsi que beaucoup de magazines de bande dessinée destinés à la jeunesse comme *Fantask* se virent arrêtés devant de simples lettres de mise en demeure.

C'est lors de l'arrivée de publications de bandes dessinées adultes que l'amalgame entre bande dessinée et publication jeunesse se devait d'être démêlée. Depuis des dizaines d'années, ce format, tout particulièrement en France, était associé à de la lecture pour enfant, sous-entendu bien trop puérile pour être lue par un adulte (soit dit en passant, c'est parfois encore le cas aujourd'hui dans certains esprits rétrogrades...). C'est donc avec la meilleure volonté du monde que les membres éminents de la Commission se mirent à lire les aventures de *Blanche Epiphanie* de George Pichard avec le même œil critique que pour un *Boule et Bill* de Roba. De nombreuses planches de Forest, Crepax, Tardi, Pratt, Peyo, Franquin et bien d'autres furent censurées, redessinées, voire même supprimées pour masquer tout ce qui pouvait se rapporter à la nudité ou la sexualité (sans même parler de la violence ou de la

dessinée adulte, la Commission s'attaque à tout type de publication, destiné ou non à la jeunesse. La bande dessinée étant toujours considérée comme une publication pour enfant, ce nouveau genre plus mature la met dans tous ses états et si tous les acteurs sont touchés par des successions de rafles et d'interdictions (*Hara-Kiri*, *Métal Hurlant*, *Charlie-Hebdo*, *Ah! Nana...*), c'est Elvifrance qui en sera le plus victime avec plus de 700 interdictions en près de vingt ans.

La loi 1949 et cette Commission obligent les éditeurs à beaucoup de prudence dans leurs publications pour la jeunesse, notamment celles qui sortent des sentiers battus du bon sentiment et de la morale, comme les récits de science-fiction, de bataille ou de super-héros. Cette fameuse Commission menace la plupart des éditeurs de poursuites, et ces derniers s'empressent d'obéir de peur de sanctions. Pourtant, avec le recul, on comprend rapidement que la plupart de ces menaces n'auraient jamais été prises au sérieux car s'appuyant sur des arguments fallacieux portant sur des critères de goût (des couleurs trop criardes, des dessins laids, des personnages caricaturaux et parfois

drogue). Barbarella est rhabillée, les pénis triomphants sont gommés, les gestes déplacés sont redessinés, soit par les auteurs eux-mêmes suite à une pression de l'éditeur ou de la Commission, soit par des auteurs français pour les cas de publications étrangères. Il est d'ailleurs bien connu que des auteurs aujourd'hui célèbres ont fait leurs premiers pas dans la retouche de comics publiés en France.

Dans les années 1960-1970, l'hebdomadaire *Hara-Kiri*, volontairement transgressif et provocateur, du professeur Choron publie de nombreux auteurs étrangers mais aussi français. Le ton grinçant des fausses pubs, articles et autres romans-photos, ajoutés à ces bandes dessinées osées, amènent l'hebdomadaire à être interdit en novembre 1970. Une semaine plus tard, il est remplacé par Charlie Hebdo, alors que la version mensuelle de *Hara-Kiri* continue de paraître jusqu'en 1986.

Le magazine *L'écho des savanes*, créé en 1972 par des auteurs du magazine *Pilote*, publie bien plus de bandes dessinées que ses confrères au ton satirique, ce qui autorise à affirmer que le magazine permet à « la bande dessinée d'accéd[er] enfin à l'âge adulte. »⁴ Il connaîtra véritablement son succès lorsque la formule sera changée au début des années 1980 pour une orientation bien plus érotique, bien que la place de la bande dessinée y soit réduite.



Fantask, un magazine dangereux pour la jeunesse.

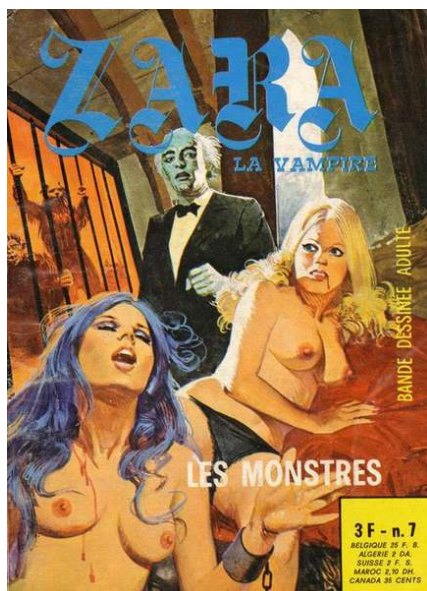
Le cas d'Elvifrance est le plus représentatif, à la fois en terme de panorama de BD adultes de l'époque, mais aussi comme exemple flagrant de la toute-puissance de cette loi du 16 juillet 1949. La maison d'édition est lancée en 1970 par deux éditeurs milanais, Giorgio Cavedon et Renzo Barbieri, qui demandent à George Bielec de diriger Elvifrance et de représenter leur catalogue en France à travers les



Trois versions de Barbarella: l'originale, la redessinée, l'arrangée.

traductions, les publications et la diffusion de leurs auteurs. Une fois ce pan de l'histoire de cette maison mis en lumière, on comprend aisément que les auteurs des publications d'Elvifrance aient surtout été Italiens, même si la qualité des dessinateurs et scénaristes de cette région de l'Europe reste encore aujourd'hui indéniable. Les publications d'Elvifrance sont donc des petits formats à la maquette minimaliste, au papier de mauvaise qualité mais à un prix défiant toute concurrence, axées principalement sur des récits d'aventure, d'horreur et d'humour. Les histoires privilégient le grivois et les dialogues épiqués et pleins d'humour font encore référence de nos jours. Avec le temps, ces publications auront tendance à s'orienter vers le gore et l'érotisme. Comme le

⁴ P. Gaumer, « L'Écho des savanes », dans *Larousse de la BD*, Paris : Larousse, 2004, p. 266-267.



Les pockets d'Elvifrance: du sang, des femmes et des monstres.

dit très bien Bernard Joubert, « *Elvifrance allait devenir l'éditeur quantitativement le plus interdit de toute l'histoire de la presse et du livre en France avec, en vingt-deux années d'existence, 532 titres interdits aux mineurs, 176 titres interdits d'exposition et 36 titres interdits, de plus, de toute publicité.* »⁵ Il sera aussi soumis à la censure préalable de la Commission qui oblige au dépôt préalable en vertu de l'article 14 de la loi de 1949 ordonnant à l'éditeur qui a eu trois titres interdits d'exposition en une année à présenter toutes ses parutions devant la Commission.

Malgré tout, le succès est présent en kiosque : « *La production 1977 a représenté, au prix de vente public, 70.000.000 F de chiffre d'affaire pour les marchands de journaux, sur lequel Elvifrance s'est acquitté de 10.369.740 F de TVA. La société a alors dix-huit employés à temps complet et seize à temps partiel. Vingt à trente titres paraissent chaque mois. Ceux qui se vendent le mieux sont parfois réédités (la série les Grands classiques de l'épouvante est consacrée à ces rééditions) et ont alors l'avantage, étant déjà parus précédemment, de ne pas être soumis au dépôt préalable (la Commission accepte de ne recevoir qu'un courrier annonçant leur parution).* »⁶ Mais à partir des années 1980, la production décroît et après quelques tentatives pour trouver un autre public, Elvifrance ferme ses portes en 1992. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas seulement la censure qui a entraîné la fin d'Elvifrance mais aussi la concurrence des autres supports érotiques comme le cinéma et les VHS qui détournent le public initial vers ces nouvelles sources de jouissance. En effet, les tirages dans les années 1980 s'essouffent et tombent à 40 000 exemplaires alors que ceux des années 1970 s'approchaient plus des 80 000. Il faut tout de même préciser qu'en plus de ce nouveau et puissant concurrent qui fera la marque de fabrique des années 1990, une série de grosses interdictions menées notamment par le ministre de l'intérieur Charles Pasqua en 1987 porteront un coup fatal à cet éditeur déjà sur la mauvaise pente.

BédéAdult est la principale revue de bande dessinée qui a laissé son empreinte dans le genre en éditant des auteurs aujourd'hui classiques pendant vingt-six ans, période particulièrement longue pour des publications qui ne dureraient que quelques numéros. Mensuelle, lancée en février 1979 et éditée par Jean Carton, *BédéAdult* est soumise au dépôt préalable et rapidement interdite aux mineurs en janvier 1980. Cette revue a tout de même perduré jusqu'en 2005 avec plus de deux cent numéros, le n°80 faisait partie de l'Exposition de l'horrible de Charles Pasqua en 1987, cette exposition privée « *destinée aux personnalités du Parlement, de la presse et des associations familiales et éducatives, réunissant des extraits de publications jugées licencieuses ou pornographiques, justifiant des mesures d'interdiction à l'affichage et à la vente aux mineurs de plusieurs revues.* »⁷ Passant progressivement du soft au hard, elle fera elle aussi l'objet de très nombreuses interdictions, la plus sérieuse allant jusqu'à saisir le Garde de Sceaux pour « *des scènes sadomasochistes et des scènes de viol dont l'une à l'encontre d'une mineure* » avec convocation du gérant à la police et enquête de la Brigade de répression du proxénétisme.

⁵ B. Joubert, Histoire d'Elvifrance, *Le Collectionneur de bandes dessinées* n°78, automne 1995, p.10

⁶ B. Joubert, Elvifrance et la censure, *Le Collectionneur de bandes dessinées* n°80, été 1996, p.15

⁷ <http://www.vie-publique.fr/politiques-publiques/jeunes-justice/chronologie>. Consulté le 24/05/2013.

Ces poursuites n'aboutiront finalement pas. Le titre deviendra progressivement Bédé Adult' puis BD adult' au n°289 avant de prendre fin au n°289. Étrangement, le magazine confrère et concurrent, *Bédé X*, publié par le même éditeur, avec le même principe et lancé quelques années après le début de Bédé Adult', ne sera pas victime des foudres de la Commission.



Enfin, au début des années 1990, on trouve aussi le magazine *Comix Kiss Comix*, renommé *La poudre aux rêves* à partir du numéro 38. Sorti en France en 1994, le mensuel était spécialisé dans la bande dessinée érotique « hard ». C'est avant tout un magazine espagnol édité par La Cupula, encore aujourd'hui le grand éditeur de BD érotique du pays. L'aventure s'est terminée en 2011 au n°87 alors que le magazine est allé jusqu'au n°239 en Espagne, un exploit dans son genre !

La Poudre aux rêves.

2 La législation a-t-elle encore son mot à dire ?

En 2013, bien que les esprits se soient ouverts à la sexualité en image, il est fondamental de préciser que la loi du 16 juillet 1949 et sa Commission chargée de la surveillance et du contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence existent toujours ! Cette Commission se réunit toujours, étudie toujours les publications liées à la jeunesse et rend toujours ses rapports aux autorités compétentes. Certes, elle n'est plus écoutée et n'a plus aucun pouvoir de dissuasion (à tel point que très peu d'éditeurs jeunesse lui envoient encore leurs parutions), mais il n'empêche qu'elle existe encore, de même que l'article 14 sur les pouvoirs du ministre de l'intérieur, ou l'article 3 interdisant les récits « *de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse* » (quoique cela veuille dire aujourd'hui...), ou encore le paragraphe interdisant toute publicité pour ce type de publication. Les éditeurs, de moins en moins timides, osent depuis ces dernières années ressortir des BD érotiques, parfois même pornographiques et en faire la promotion, et les libraires osent à leur tour les mettre en rayonnage, voire sur les podiums de nouveautés. Pour le moment, ces acteurs du marché jouent sur le flou que véhicule cette loi, mi-oubliée, mi-ignorée, mi-indulgente. Mais si elle est aujourd'hui mise au placard et que la Commission a ouvert ses critères de sélection, rien ne l'empêche de revenir un jour sous les projecteurs. Il sera intéressant, à ce moment-là, de voir comment vont réagir les libraires et les éditeurs. Se plieront-ils à l'hégémonie des bien-pensants ou sauront-ils adopter une ligne de défense appropriée ?

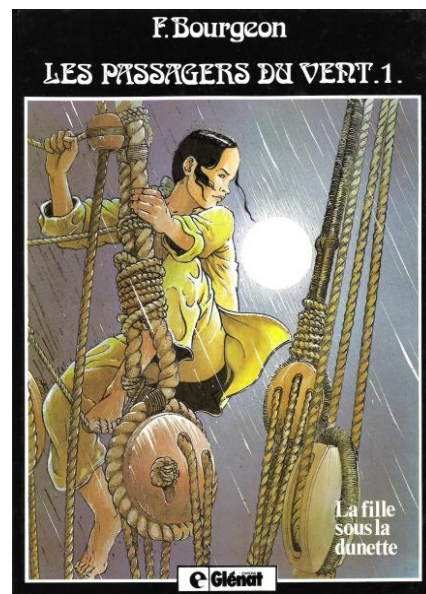
Si la loi sur les publications jeunesse semble effrayer de moins en moins d'éditeurs, la bande dessinée érotique flirte forcément avec des thématiques controversées. Celle de la sexualité des mineurs en fait partie, notamment tout ce qui touche à la pédophilie et au détournement de mineurs. Parmi les lois protégeant les mineurs, il en existe une contre l'incitation à la débauche qui punit toute personne mettant



Un des exemples de retouches visant à protéger la sensibilités de la jeunesse française.

entre les mains d'un mineur tout contenu pornographique, ou appelé dans des termes juridiques « *corruption de mineurs* ». Art. 227-22 du Code pénal : « *Le fait de favoriser ou de tenter de favoriser la corruption d'un mineur est puni de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende. Ces peines sont portées à sept ans d'emprisonnement et 100 000 euros d'amende lorsque le mineur est âgé de moins de quinze ans ou lorsque le mineur a été mis en contact avec l'auteur des faits grâce à l'utilisation, pour la diffusion de messages à destination d'un public non déterminé, d'un réseau de communications électroniques [...]. Les mêmes peines sont notamment applicables au fait, commis par un majeur, d'organiser des réunions comportant des exhibitions ou des relations sexuelles auxquelles un mineur assiste ou participe.* »

Bien que la « *corruption de mineur* » ne soit pas clairement définie (il est donc possible d'avoir des rapports sexuels avec un mineur de plus de quinze ans consentant mais pas de regarder de film pornographique avec lui ? La littérature érotique rentre-t-elle dans les critères de « *corruption* » ?), on voit là le danger d'une telle loi, notamment pour les libraires qui pourraient risquer gros à présenter en facing dans leurs rayons une bande dessinée libertine. Bien que les BD érotiques ne soient pas particulièrement cachées chez la plupart des points de vente, elles sont facilement trouvables et souvent même à portée d'enfant. Même s'il s'agit d'un comportement tout à fait accepté de nos jours, libraire et clients estimant qu'il en va de la responsabilité des parents de surveiller les lectures de leurs chères têtes blondes, c'est sur ce genre de critère que pourrait se retourner la loi si elle le voulait, mais surtout les associations. C'est ainsi qu'en 1996, l'association catholique Promouvoir a fait condamner le directeur de la FNAC d'Avignon pour vente aux mineurs de BD pornographiques et violentes. Dans la liste de l'autodafé, des classiques comme *Les Carnets de Janice* de Erich von Götha, les titres de la collection Selen, mais aussi la très sage BD d'aventure *Les Passagers du Vent* de François Bourgeon.⁸



Les Passagers du vent, la très sage série d'aventure censurée.

En effet, si la loi en matière d'érotisme et de pornographie semble se faire discrète depuis quelques dizaines d'années, la prise de parole grandit du côté des associations. Le cas le plus flagrant fut le combat de Ségolène Royal et Edith Cresson contre l'arrivée du manga en France dans les années 1990. On a aussi longtemps entendu parler du combat de Famille de France contre la violence et la nudité dans les jeux vidéo. En 2000, l'association catholique de protection de l'enfance La Mouette s'est portée partie civile contre les organisateurs de l'exposition « *Présumés innocents*, l'art contemporain et l'en-

⁸ Libération, « *Faire le ménage dans l'art, dada de trois associations* ». Article en ligne consulté le 28/06/2013.

fance « présentée au centre d'Art contemporain de Bordeaux sous le prétexte du caractère « pornographique, violent, portant atteinte à la dignité de l'enfant » de cette exposition. Toujours virulentes, ce sont principalement ces associations qui défendent la place de la Commission et le maintien de la loi de 1949. « Elles aimeraient avoir le bâton de gendarme entre leurs mains, et qu'il soit le plus gros possible. Si l'on réforme la loi, pour elles, il faut que ce soit pour la régénérer et l'étendre. Que le contrôle de la Commission englobe les jeux vidéo par exemple. Inutile de vous dire que ceux qui réclament ça seraient bien incapables de dépasser l'écran de démarrage de Resident Evil. Ce sont des « experts » aux capacités très limitées. S'attaquer aux BD était plus facile, il suffisait d'avoir un pouce pour feuilleter. »⁹

Au final, on constate que ces initiatives débouchent rarement sur une sentence pénale. En revanche, le scandale se fait toujours par voie de presse et c'est là qu'est le véritable risque pour l'éditeur ou le libraire : passer aux yeux du grand public pour un éditeur ou un libraire de contenu uniquement pornographique.

Si les éditeurs semblent de moins en moins craindre la censure pour pornographie, le sujet le plus redouté reste tout de même celui de la pédophilie en bande dessinée. En effet, l'article 227-23 stipule bien que « *Le fait, en vue de sa diffusion, de fixer, d'enregistrer ou de transmettre l'image ou la représentation d'un mineur lorsque cette image ou cette représentation présente un caractère pornographique est puni de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 Euros d'amende. Le fait d'offrir, de rendre disponible ou de diffuser une telle image ou représentation, par quelque moyen que ce soit, de l'importer ou de l'exporter, de la faire importer ou de la faire exporter, est puni des mêmes peines.* » Si la bande dessinée semblait

moins visée que le cinéma ou la photo qui font appel à de véritables modèles ou acteurs, ce n'est en réalité pas le cas puisque la loi ne précise pas la nature de ces représentations. De plus, en 2007, la Cour de Cassation a tranché en précisant bien que les « *images non réelles représentant un mineur imaginaire* » étaient tout aussi passibles de poursuite que les photos ou vidéos.¹⁰ De plus, impossible de tricher avec l'âge des personnages comme peuvent le faire certains mangaka avec leurs personnages de 18 ans aux airs enfantins, car l'article stipule également que « *Les dispositions du présent article sont également applicables aux images pornographiques d'une personne dont l'aspect physique est celui d'un mineur, sauf s'il est établi que cette personne était âgée de dix-huit ans au jour de la fixation ou de l'enregistrement de son image.* » Comment faire pour un personnage de fiction qui ne viendrait pas d'un modèle en particulier?

Enfin, l'article suivant (227-24) suffirait à lui seul à faire trembler bon nombre d'acteurs du monde du livre pornographique : « *Le fait soit de fabriquer, de transporter, de diffuser par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support un message à caractère violent ou pornographique ou de nature à porter*

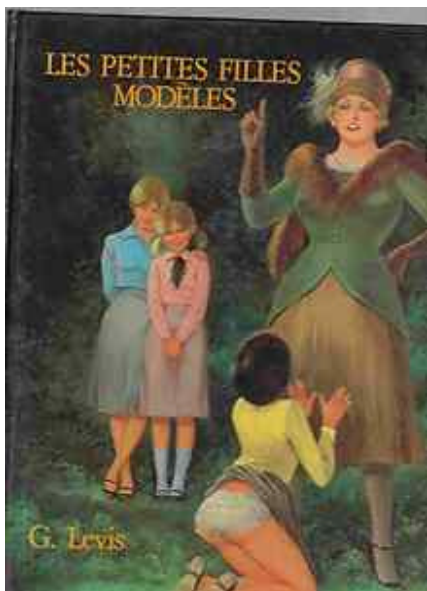
⁹ Interview de Bernard Joubert pour le site d'ActuaBD « L'auto-censure sans cervelle est encore fréquente dans l'édition ». Article en ligne consulté le 04/07/2013.

¹⁰ <http://www.legifrance.com/affichJuriJudi.do?oldAction=rechJuriJudi&idTexte=JURITEXT000007640077&fastReqId=1684154803&fastPos=1>. Consulté le 24/05/2013.



Des lolicons, ces jolies jeunes filles à l'âge indéterminé.

gravement atteinte à la dignité humaine ou à inciter des mineurs à se livrer à des jeux les mettant physiquement en danger, soit de faire commerce d'un tel message, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur. « Sur le sujet de la pédophilie, Vincent Bernière, directeur de la collection ErotiX, avoue rester prudent : « Nous sommes actuellement en train de ressortir les BD de Georges Levis Les Petites Filles modèles : il s'agit en fait de jeunes filles adolescentes, et pour éviter tout problème, nous avons changé dans le texte l'expression « petites filles » par celle de " jeune filles ". En effet, on est jamais trop prudent...



Les petites filles modèles de Levis & Leroy

Aujourd'hui, la seule vraie censure exercée dans le cadre de la pornographie reste celle de l'éditeur envers lui-même, bien plus présente qu'on ne peut le croire. Bernard Joubert, l'ancien éditeur de la collection Dynamite et qui se bat contre la censure en France depuis de nombreuses années, témoigne : « Ce qui m'a fâché, c'est que La Mursardine veuille depuis peu m'obliger à une forme d'autocensure dans la présentation des albums : une mention "réservé aux adultes» ou une mise sous plastique, avec même la non-distribution de certains titres en librairie. Or, je le refuse car c'est aller plus loin que ce qu'impose la loi et cela nous ferait retomber dans le ghetto du livre honteux, du produit de sex-shop. Dynamite avait parfaitement le droit d'éditer comme elle le fait depuis six ans, et les libraires ne se sont pas égarés à vendre La Vicieuse ou Ménagères en chaleur à des petits enfants. Nous n'avons eu ni procès ni interdiction, ce qui ne relève pas de l'exploit mais de la normalité. » ¹¹

La mise sous plastique et la mention « Réservé aux adultes » reste donc la voie la plus facile pour un éditeur un peu trop prudent d'éviter tout problème, puisque la plupart éditant des titres en achats de droit ne peut faire retravailler les planches par un auteur mort depuis une vingtaine d'années. En revanche, Vincent Bernière affirme que cette « ghettoïsation » du genre à travers un sticker rappelant le caractère pornographique du titre « fait vendre tout autant qu'une belle maquette ». La stigmatisation du genre jouerait-il à son avantage ?

En juin 2013, le monde de la BD s'est déchiré autour d'un cas tout à fait particulier : à sa sortie, le tome 9 de la série *Murena* intitulé *Les épines* s'est vue escamotée de deux planches au contenu particulièrement érotique puisqu'elles montraient un homme et deux femmes accompagnés d'un godemiché antique faire l'amour passionnément. Cette suppression s'est, paraît-il, fait d'un commun accord entre l'éditeur chez Dargaud et les auteurs. Mais le plus intéressant reste à ve-



La couverture du Casemate n°60 de juin 2013

¹¹ Interview de Bernard Joubert pour le site d'ActuaBD « L'auto-censure sans cervelle est encore fréquente dans l'édition ».

nir : avant même que la presse et les lecteurs ne crient à la censure, l'éditeur a annoncé la sortie en fin d'année d'une réédition de ce tome enrichie de ces deux planches grivoises, ainsi que d'une préface d'un éminent historien, pour un prix forcément un peu plus élevé que l'édition originale. On ne peut s'empêcher de se demander si ce comportement a un lien direct avec les racines catholiques du groupe Média-Participation, ou s'il s'agit tout simplement d'un « coup » marketing savamment orchestré pour vendre à un prix plus élevé une édition à peine plus travaillée, moins de six mois après la sortie de la première édition. Le sexe fait vendre, et certains l'ont mieux compris que d'autres...

Jusque dans les années 2000, un climat de peur flottait au-dessus de l'édition, en commençant par les libraires qui refusaient toute BD érotique de peur des représailles de la part d'associations ou de la loi. C'est dans ce climat qu'est né en 2002 la collection Dynamite chez la Musardine, dirigée par Bernard Joubert qui avait deux objectifs : « *réintéresser des lecteurs et prouver à la profession que la censure n'était pas si oppressante que ça. Buts atteints.* »¹²

Si aujourd'hui l'idée de censure semble dérisoire, les éditeurs ne perdent pas de vue le fait que la loi du juillet 1949 n'a pas été abrogée et que la Commission existe toujours et se réunit tous les trimestres. Son but n'a pas changé et si elle est plus permissive aujourd'hui, elle contrôle toujours les publications. But tout à fait louable, si ce n'est qu'il n'est précisé nulle part que le contrôle se fait uniquement sur des ouvrages jeunesse. Bien au contraire, Martine Jodeau, la présidente de la Commission ajoute que l'examen se fait sur des revues destinées aux jeunes, « *mais également toutes les revues qui peuvent se trouver chez les libraires et les éditeurs* ». On peut se demander s'il est seulement possible de faire une déclaration plus vague encore. D'autant qu'à l'image du dépôt légal, chaque éditeur se voit – en théorie – obligé de déposer un exemplaire de chaque nouveauté devant cette Commission. Cependant, si Martine Jodeau rappelle que si la Commission reçoit environ 8000 ouvrages, elle précise que « *ce chiffre n'est pas représentatif de l'ensemble des publications qui existent en France puisque les éditeurs ne respectent pas tous leur obligation de déposer un ouvrage, et la Commission nécessite que des ouvrages soient déposés. En conséquence, elle en examine une grande partie, certes la majeure partie, mais un certain nombre de revues, et notamment les bandes dessinées, posent des difficultés car nous n'en avons pas connaissance.* »¹³

En cas de litige, la Commission a pour rôle de convoquer les éditeurs pour « *parvenir à une conciliation* » puis, si besoin est, d'alerter le Ministère de l'intérieur pour interdire une revue ou le Ministère de la Justice afin qu'il saisisse le Parquet de Paris pour engager des poursuites judiciaires. On l'aura donc compris, cette Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence qui dispose d'un droit de regard sur toutes les publications (même les adultes) ne dispose en réalité d'aucun pouvoir punitif envers les éditeurs, même envers ceux qui refusent d'y envoyer leurs publications (et l'on se doute bien que ceux qui obtempèrent n'ont pas grand-chose à se reprocher). Même chez les libraires, les vérifications de police visant à contrôler que les ouvrages les plus adultes ne sont pas à la portée des enfants ou encore pour vérifier l'âge légal des clients de magasins spécialisés, comme on a pu en voir dans les années 1970 lors de la montée en puissance des sex-shops, n'existent (heureusement !) plus. Si les libraires sont obligés par la loi à quelques efforts, ils ne sont en réalité plus tenus par aucune censure

¹² Entretien avec Bernard Joubert, annexe 2.

¹³ Interview de Martine Jodeau pour le site du Ministère de la justice. Vidéo en ligne consultée le 24/06/2013 : <http://www.justice.gouv.fr/justice-des-mineurs-10042/commission-cscpj-12129>.

ni aucune vérification de ce type.

Avec le développement du marché numérique, une nouvelle forme de censure s'est pourtant mise en place : celle des grands distributeurs numériques, notamment Apple. Cette multinationale qui représente pour certains éditeurs comme Glénat plus de 80% des ventes en numérique peut se permettre de refuser des albums à la couverture ou au contenu jugé pornographique. Mais cette forme de censure 2.0 sera développée dans notre troisième partie.

3 Les éditeurs : les spécialistes... et les autres

Dans le marché réduit de la bande dessinée érotique en France, les éditeurs français spécialisés dans le genre se comptent sur les doigts d'une main. Le cas de Dynamite est particulier puisqu'il s'agit d'une collection de bande dessinée érotique au sein de cette maison d'édition spécialisée en livres érotiques, la Musardine.

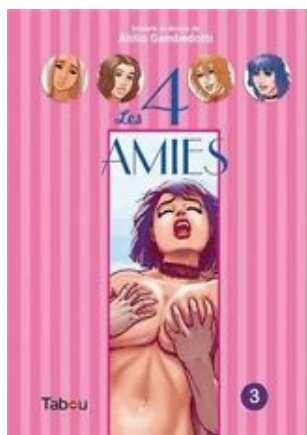
Créée en 2002 au creux de la vague, **Dynamite** a, la première, revigoré le genre devenu moribond auprès du public. Cette collection comprend trois labels : « les albums traditionnels au format 24x32, la collection *Outrage* dont les albums se rapprochent du roman graphique avec une forte pagination et du noir et blanc, et la collection *Petits Pétards* qui sont des petits formats souples proche de ceux des fanzines. » Rééditant surtout des classiques du genre sortis chez IPM, la ligne éditoriale est celle de la BD « hard », c'est-à-dire au contenu provoquant et volontairement explicite. Anne Hautecoeur admet avoir essayé l'érotisme « soft » en BD sans avoir rencontré de succès :

« Nous nous sommes longtemps interrogés sur la pertinence de cette ligne éditoriale et nous avons tenté de faire du plus soft sous notre label La Musardine, comme avec l'adaptation de la collection *Osez* en BD, en coédition avec Glénat, ou avec l'album de Pichard *Blanche Epiphanie*, ou encore de l'humoristique... nous avons donc fait plusieurs tentatives mais qui n'ont pas marché. Il y a cinquante raisons possible à cela : La Musardine n'est pas forcément connue pour éditer de la BD et cela a peut-être déstabilisé nos libraires, ou alors ça ne correspondait pas au goût du public... Bref, ces tentatives ratées nous ont confortés dans l'idée qu'il fallait mieux faire de la BD hard puisque qu'il y avait une vraie attente du public et un lectorat fidèle. » Il est vrai que la Musardine dispose également d'une librairie spécialisée en érotisme qui existe depuis 1995 et qui lui a permis de construire une véritable relation avec des clients fidèles depuis des années. La Vente Par Correspondance (VPC) y est encore aujourd'hui développée alors qu'il s'agit d'un secteur en nette baisse chez les autres éditeurs depuis l'arrivée d'Internet, avec trois personnes qui s'occupent à temps plein de ces commandes passées par des particuliers. Le site Internet de la Musardine est également un site de vente en ligne de titres édités par les autres maisons. Mais le gros changement de ces dernières années, c'est l'évolution des ventes numériques. Alors que chez la plupart des autres éditeurs, surtout en bande dessinée, le marché peine à s'ouvrir, les ventes numériques de La Musardine dont les titres sont disponibles en numérique depuis le début des années 2000 déjà, représentent 12% du chiffre d'affaire ! Ce succès peut s'expliquer par la rapidité de l'éditeur à se positionner sur ce marché, par la nature même



L'accordeur d'Ignacio Noé.

des titres qui se vendent généralement bien en numérique, par l'efficacité et la renommée auprès de cet éditeur et de ses différents systèmes de distribution (VPC, librairie ou site internet)... Avec quatre-vingt titres au catalogue, Dynamite sort une dizaine de titres par an et se positionne comme un des gros leaders du marché.



Les 4 amies, un grand classique des éditions Tabou.

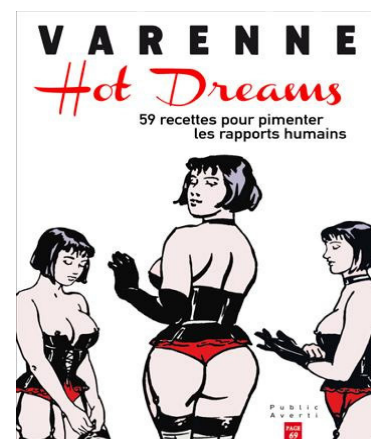
Tabou est elle aussi spécialisée dans l'érotisme avec divers titres allant de la littérature au livre pratique en passant par le livre d'art, l'ouvrage de recherche et la bande dessinée. « *La maison d'édition Tabou regroupe deux parties, Tabou Bd et Tabou traditionnel qui fait surtout du livre pratique. Je les ai voulus proches et pourtant séparés pour pouvoir diffuser les titres dans des milieux différents. En effet, Tabou BD en tant que BD mais surtout que BD porno, s'adresse surtout à des librairies spécialisées BD, contrairement aux titres de livres pratiques qui pourront se vendre un peu partout. La collection a presque 50 volumes et on vend nos albums à 15€ quelque soit la pagination.* » Mais c'est surtout une maison qui se veut dans la contestation permanente et la recherche de nouveauté.

En effet, une grande partie de son catalogue est dédiée à de jeunes auteurs. « *Aujourd'hui, tout est très convenu, toutes les questions un peu dérangeantes comme le racisme ou le féminisme sont complètement intouchables, le politiquement correcte a pris le dessus. On le voit bien avec les éditeurs qui fixent leurs limites sur un plan moral. Et pourtant, d'un côté ils clament ne pas faire de pornographie alors que de l'autre ils éditent Pichard... Nous, on veut sortir de ce discours et être plus dans l'esprit de l'époque underground, l'esprit Hara-Kiri.* » Avec des tirages en bande dessinée entre 2000 et 3000 exemplaires, Tabou se trouve dans la moyenne du nombre d'exemplaires de BD érotique, mais sa démarche novatrice et sa recherche de nouveaux auteurs, bien que financièrement plus compliqué à gérer, lui confère auprès des amateurs du genre pornographique un vrai succès d'estime.

Rebecca Rils est un cas particulier puisqu'en plus d'être un éditeur d'ouvrages érotiques de toute forme, c'est aussi un « drugstore », un supermarché du sexe qui vend des objets créés pour le plaisir aussi bien sur Internet que physiquement avec sa boutique située près de la bien connue place de Clichy à Paris. Ils disposent aussi d'un site de vente en ligne fortement limité en terme de titres, et ne vendant que les BD érotiques de leur catalogue. Mais ces BD immédiatement classifiées « hard » et SM ont également leur succès auprès des amateurs.

H&O est clairement assumée comme étant une maison d'édition « *assurément gay, résolument athée et évidemment féministe* ». Le contenu de son catalogue porte majoritairement sur une thématique homosexuelle et contient un bon nombre d'ouvrages érotiques gays, dont un certain nombre de BD et manga.

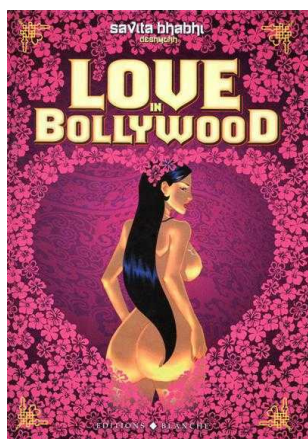
La toute nouvelle maison **Page69** a ouvert ses portes en 2012 et est encore fragile, mais elle a su faire ses preuves, notamment en se lançant sur le titre d'Alex Varenne *Hot Dream*. Jean-Paul Moulin, son fondateur, s'avoue frustré par le manque de création dans ce domaine et souhaitait y remédier. « *J'ai la chance d'avoir un accord de prépublication avec le ma-*



Le nouveau Varenne, Hot Dream, déjà incontournable.

gazine L'immanquable qui permet de financer le lancement de nouveaux projets inédits avec des artistes français, chinois ou américains. « Avec des petits tirages à 2000 exemplaires et seulement quatre ou cinq titres de prévus par an, Page69 se pose sur le créneau de l'exigence éditoriale, ainsi que sur celui de l'ouvrage de collection avec, pour chaque titre, une édition luxe limitée à 69 exemplaires pour les collectionneurs. Un éditeur à suivre donc...

Depuis quelques années, les éditeurs de bande dessinée généraliste s'intéressent à l'érotisme en sortant des classiques ou des rééditions. Avec une présentation travaillée et une maquette soignée, ils essaient d'ouvrir le genre à un public plus large et de le sortir de son ghetto de « BD de vieux messieurs » en l'assagissant un peu. La collection **Erotix** chez Delcourt porte la marque de fabrique d'un éditeur qui sent les tendances et veut être présent sur toutes les parts de marché. Cette collection lancée en 2008 et dirigée par Vincent Bernière ressort principalement de grands classiques du genre comme Crepax ou Frollo, dans des éditions intégrales, retravaillées, de très belle facture et disposant de préfaces ou de retraductions. Avec des tirages modestes (entre 4000 et 5000 exemplaires), les titres de cette collection surfent sur la vague du « porno chic », élégant, libertin, mais artistique.



Les aventures de Savita Bhabhi de Deshmukh.

Les éditions **Blanche** appartiennent à l'éditeur généraliste Hugo&Co et se sont spécialisées dans la littérature érotique. Très présent sur le marché du texte, son catalogue de BD érotique est décevant puisqu'on ne peut compter que trois titres : *Mona Agent X* de Betty Hopkins et Alessandro Scacchia, *Les délices du démon* de Federico Amico et *Les aventures de Savita Bhabhi* de Deshmukh.

Les Requins Marteaux, éditeur indépendant de bande dessinée, a lancé depuis 2011 sa propre collection de BD érotique au nom évocateur de BD Cul. Petit format, égayé de fausses publicités, histoires humoristiques autour du sexe, les BD de cette collection sont des références assumées aux publications d'Elvifrance (bien qu'à 10€ le tome, leurs prix sont moins accessibles que ceux de leurs modèles, mais il est vrai de bien plus mauvaise facture). Ici le sexe est drôle et n'est pas vraiment fait pour nourrir des fantasmes. C'est une franche tranche de rire plus ou moins graveleuse et chaque tome est dessiné par un auteur différent qui appose sa signature particulière et développe une approche personnelle, souvent fort peu classique. Cette collection se fait peu à peu son trou avec en 2013 huit titres d'auteurs de la nouvelle génération, dont quatre femmes pour cinq hommes, chose suffisamment inhabituelle dans le genre pour être signalée. Le ton décalé et les auteurs inconnus au bataillon de la BD érotique se veulent les principaux arguments pour une nouvelle BD érotique, plus jeune et plus créative. La présence au catalogue de Bastien Vives, la nouvelle égérie de la bande dessinée moderne, a permis à la collection de se faire connaître avec *Les melons de la colère*.



La Planète des vulves, premier ouvrage d'une collection qui promet.

Drugstore était un label intégré à la maison d'édition fort respectable Glénat mais qui a été mis en sommeil en 2012. Les publications, sans être toutes estampillées « érotiques », détonnaient un peu dans les sorties BD de ces dernières années par leur caractère irrévérencieux, mais au dessin toujours



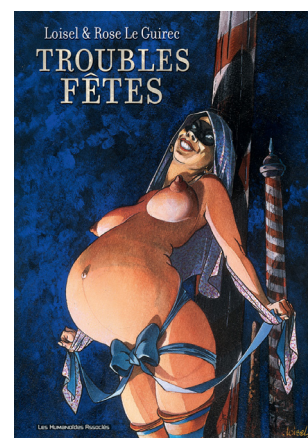
La Perfection chrétienne, un des ouvrages les plus violents de Pichard.

de qualité. Benoit Cousin, l'ancien directeur de collection admet que « Certains de nos lecteurs ne comprenaient pas du tout la ligne éditoriale, d'autres voyaient tout à fait de quoi il s'agissait. » Grand fourre-tout décalé et décadent, il s'agissait surtout d'une ode au cinéma de genre, dont les influences BD passaient du classique Crepax avec *Anita*, du dérangeant Pichard avec *La Perfection chrétienne*, de l'élégant Alex Varenne avec *Carlotta*, du furieux Liberatore avec *Les onze Mille Verges*, du spirituel Manara avec *Borgia* ou *Le déclic...* Malgré quelques gros succès comme *Borgia* dont le quatrième tome a été tiré à 35 000 exemplaires, la plupart des titres restaient dans le schéma de vente de la BD de genre avec des tirages entre 3000 et 4000 exemplaires. Des exceptions comme *Mahârâja* ont dû faire l'objet de réimpressions, mais tous finissent par s'écouler sur le long terme. Si le gros des ventes vient des rééditions des classiques, on compte trois nouveautés au catalogue de l'ancien label (*Mahârâja* de Labrémure, *Hot Charlotte* de Ennio Ecuba entre autres et *Paradise Island* de Teufel et Lu Ping) avec un succès modéré malgré leur originalité indéniable.

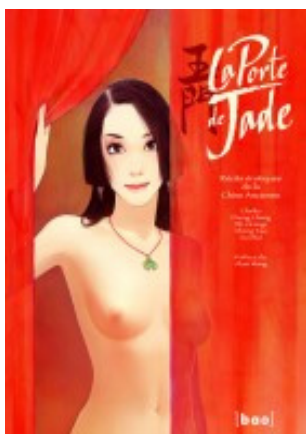
Sans être arrêté, le label ne sortira pas autant de titres qu'avant, ses dirigeants ne souhaitant pas troubler le public avec trop de nouveaux labels, Glénat sortant déjà des titres sous Vent d'Ouest, Glénat et T'cho.

L'éditeur généraliste des **éditons Ange** comprend lui aussi une collection de BD pour adultes avec Sexy Bulle qui se distingue immédiatement par sa vraie personnalité graphique (fond noir, liseret rouge, titre jaune) et qui édite surtout des nouveautés comme la série *Messalina* de Mitton. Même si ce titre est un vrai succès pour cet éditeur, il semble être le seul dans sa catégorie érotique.

Les séculaires éditions des **Humanoïdes Associés** qui ont fait les beaux jours de la bande dessinée mature en créant en 1975 le magazine trash, violent et sexy, Métal Hurlant, ont dans leur fonds quelques merveilles érotiques qu'ils ressortent aujourd'hui comme *Guliveriana* de Manara ou *Troubles Fêtes* de Loisel. Malheureusement, en mauvaise santé financière depuis une dizaine d'années, l'éditeur a été contraint de revendre une bonne partie de son fonds. Il



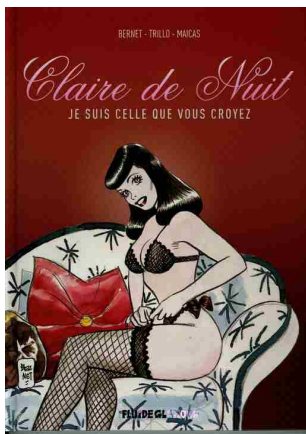
Troubles fêtes de Loisel.



La Perle de Jade, collectif.

a heureusement gardé quelques classiques comme l'intégrale du collectif Fripons ressortie en 2012. Mais nous sommes loin de l'âge d'or du trio Druillet, Dionnet et Moëbus et même si la série Songes de Filippi et Dodson a connu un beau succès en librairie, il ne faut pas espérer voir sortir beaucoup de nouveautés érotiques de la part de cet éditeur à l'agonie qui survit sur le prestige de son ancien catalogue.

Même les éditions **Paquet** qui sont surtout connues pour ses bandes dessinées d'aviation et de voitures de collection se sont mises à l'érotisme. Leur série *Sophia* de De Vincentiis et Visavi convient, il faut le dire, assez bien au lectorat de leurs albums tant on y retrouve les clichés les plus éculés du genre qu'apprécie l'amateur habituel de BD érotique traditionnelle. Le label Bao, ap-



Clair de nuit de Bernet et Rillot.

partenant à cet éditeur, a lui aussi sorti trois titres érotiques, *L'ombre de feu* (deux tomes) et *La perle de Jade*, tous par des auteurs chinois.

Sans aller jusqu'à la qualifier d'érotique, la collection **Fluide Glamour** chez Fluide Glacial se démarque avec sa tonalité très féminine tout d'abord, mais surtout très sexy. Mis à part un classique du genre, *Clair de nuit* des italiens Bernet et Trillo, cette collection anciennement dirigée par Anaïs Vanel qui a aussi lancé feu le magazine Fluide.G, contient surtout des titres de nouveaux auteurs comme Arthur de Pin's, Maïa Mazaurette ou Margaux Motin. Les histoires tournent autour d'une sexualité légère, désinhibée, entre le genre érotique, humoristique et « tranche de vie ». La collection va-t-elle survivre au départ de sa fondatrice, partie créer la collection Tapas et le magazine *Bisou* chez Delcourt ? À suivre...

Ce phénomène d'éditeur grand public s'intéressant à l'érotisme existe aussi du côté du manga, bien que le genre ne soit pas très présent sur ce marché. La collection **Eros** chez Soleil Manga lancée en 2009 comprend en 2013 trente et une séries avec plusieurs titres chacune. Chez **Taïfu Comics**, on compte plusieurs collections classées par genre, reprenant ainsi le modèle du manga grand public. Sa collection Yahoï s'intéresse aux amours masculines (soft ou hard), Yuri aux féminines, Hot Line à du *hentai* un peu soft et Hentai Sans Interdit à du *hentai* en version non censurée, donc pornographique. Enfin, en 2013 il existe chez **Tonkam** quatorze séries *yaoi* avec la collection Boy's Love et malheureusement une seule série (*Goldenboy*) dans la collection érotique Émoi, qui a tout de même le mérite d'exister malgré son catalogue réduit.

Le marché comprend aussi nombre d'éditeurs généralistes qui n'ont pas de collection à proprement parler érotique mais qui éditent de temps à autre des BD aux accents libertins. C'est le cas des **Impressions Nouvelles** qui ont fait le choix d'éditer Frédéric Boilet (*L'apprenti Japonais*), Aurelia Aurita (*Fraises et Chocolat*) ou Jimmy Beaulieu (*À la faveur de la nuit*). On peut y voir la marque d'un changement de mentalité où l'érotisme passe dans un catalogue généraliste comme n'importe quel sujet, tant que l'intelligence, la qualité graphique et la recherche artistique sont au rendez-vous. En effet, la plupart des titres de cette collection appartiennent à la bande dessinée contemporaine, se voulant différente de ce qui se fait sur le marché. Essais sur la BD, dessin flirtant avec la photo, inspiration du roman graphique, l'érotisme est un thème qui fait partie de ces titres sans forcément en être le centre. Idem chez **Zanpano** avec à son catalogue les superbes *Contes libertins* de Manara, mais aussi des BD d'Alex Varenne, des livres d'illustration de Denis Sire (un des grands maîtres des pin up), ainsi que Jacques de Loustal, ou Moëbus. C'est aussi le cas chez **Sakka** et **Hanguk**, les collections de bande dessinée japonaise et coréenne de chez Casterman dont le seul but est de faire découvrir une bande dessinée de qualité et d'une origine géographique différente.

Pika est l'éditeur bienheureux du plus gros succès du manga érotique en France, *Step Up Love Story*, qui raconte de manière à la fois pornographique et didactique l'initiation sexuelle de deux jeunes époux. Ce titre appartient au



L'apprenti Japonais de Frédéric Boilet.

label réservé aux adultes Senpai, qui contient aussi bien des titres érotiques que violents. Ce label a étonnamment peu de séries érotiques, environ une vingtaine, ce qui reste modeste en comparaison de la date de sortie de leur premier titre en 1997.



Cosplay Animal, chez Panini Manga.

Enfin, on trouve encore, presque par hasard, quelques titres érotiques chez **Panini Manga** comme *Désir@Max* et chez **Kurokawa** comme *Nozokiana* ou *Cosplay Animal*. Mais rien chez l'inévitable **Kana** (le fait que cette maison d'édition appartienne à Média Participation y serait-il étranger ?), ni même chez **Delcourt Manga**. La bande dessinée japonaise érotique semble un peu oubliée des éditeurs. Garderaient-ils un mauvais souvenir de la polémique déclenchée dans les années 1990 lors de l'arrivée du genre en France, autour de l'aspect trop sexuel de ces programmes à l'époque destinés aux enfants ?

Les éditeurs spécialistes en BD érotique ne sont pas encore bien nombreux, mais les grosses maisons s'intéressent doucement au genre et ouvrent chacune leur tour leur collection coquine. Mais petit ou grand, la plupart des éditeurs préfèrent pour le moment se consacrer à des rééditions de titres anciens, forgeant dessus leur succès (et sans doute leur trésorerie) avant d'éventuellement lancer un ou deux ouvrages de créations par an. Le manga *hentai* et le comics érotique sont les grands oubliés du marché qui préfère se consacrer à des titres classiques de BD européenne pour des lecteurs nostalgiques ou au contraire, à ce type d'érotisme venu du Japon et qui fait fureur chez les jeunes françaises sous la forme du *yaoi*, ces amours homosexuelles au fort parfum d'eau de rose. Parmi les éditeurs de BD européenne, on notera avec surprise l'absence presque totale de BD érotique dans les maisons du groupe Média-Participation (Dupuis, Dargaud, Le Lombard...). Les racines catholiques de ces éditeurs seraient-elles réticentes à disparaître ?...

4 Les thématiques

Parmi les innombrables pratiques sexuelles que l'on peut trouver dans les BD pour adultes classiques, certaines se démarquent plus que d'autres par leur redondance et leur incongruité. Si les thématiques abordées dans les BD européennes de la fin des années 1990 ont leur importance, c'est parce qu'elles ont forgé tout un univers graphique et érotique non seulement pour les dessinateurs de BD adulte moderne, mais pour toute une génération d'auteurs, qu'ils s'en revendiquent ou non. De la même manière que des réalisateurs de films de genre actuels n'ont pas pu ignorer le cinéma de George Romero ou de Dario Argento, des auteurs comme Brūno ou Enrico Marini ont forcément lu ce type de publication, bien évidemment toujours marquante parce que touchant à l'intimité de son propre rapport à l'érotisme.

A L'érotisme de la violence : sadomasochisme et bondage

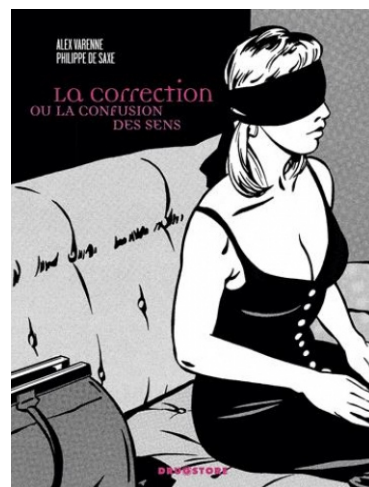


Discipline de Xavier Duvet.

Le sadomasochisme et le bondage font étonnamment partie des thématiques très souvent abordées en bande dessinée érotique « hard », mais pas seulement. Alors que la plupart des éditeurs restent frileux à l'idée d'une bande dessinée adulte pour homosexuels sous prétexte de vouloir toucher un marché le plus large possible (et donc hétérosexuel), la violence et son esthétique particulière faite de cuir, de cordes, d'accessoires, de positions humiliantes et d'expressions de la douleur semble plaire à un grand nombre de lecteurs. Pour Vincent Bernière, directeur de la collection Erotix chez Delcourt, « *le sadomasochisme appelle une représentation cérébrale, car la BD est liée au cerveau et à l'imagination, contrairement à la vidéo qui fournit tout sur un plateau. Ce genre fait appel à toute une esthétique avec des accessoires, des ustensiles, des matières particulières etc.* ». On pourrait donc voir dans cette esthétique particulière une sorte de fétichisme qui parlerait à beaucoup plus de monde qu'on

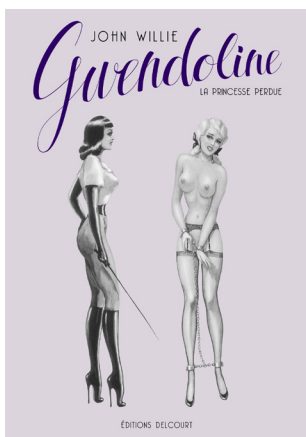
ne l'aurait cru. On retrouve d'ailleurs cette importance de l'habillement et des matières dans d'autres thématiques comme l'érotisme chic dont nous reparlerons par la suite.

Mais cette thématique ne va pas sans l'idée de la domination, aussi bien de l'homme sur la femme que l'inverse, qui est un fantasme largement partagé. Cela va avec le concept du viol, lui aussi largement accepté comme fantasme possible et très abordé en bande dessinée mais souvent traité artificiellement. Cependant, il arrive que parfois, le sujet soit abordé de manière plus profonde, notamment lorsqu'on peut saisir les relations et l'attachement profond que les personnes ont les uns envers les autres comme c'est le cas dans *Chiara Rosenberg* (2003) de Baldazinni et Pes, ou encore *La Correction ou la confusion des sens* (1997) d'Alex Varenne. Comme l'a magnifiquement écrit Pauline Réage dans son incontournable *Histoire d'O*, les relations sado-masochistes, lorsqu'elles sont pratiquées avec sérieux, exigent une profonde confiance mutuelle qui va de pair avec une relation amoureuse. Le dominé doit bien sûr pouvoir faire confiance au dominant, mais le dominant lui-même doit pouvoir avoir confiance



La correction ou la confusion des sens d'Alex Varenne.

dans le dominé pour connaître ses propres limites, ne jamais remettre son autorité en question et toujours rester dans cet état d'esprit car au moment où le dominé cesse le jeu, tout s'arrête. L'auteur classique le plus représentatif de ces pratiques est l'anglais John Willie avec sa Gwendoline, toujours juchée sur ses talons hauts et ses dessous de soie sous ses vêtements de cuir. Le trait élégant de ce dessinateur va de pair avec ses scènes de bondage entre femmes qui semblent plus proche de la photographie par leur mise en scène et leur quasi absence de décors, que de la bande dessinée. Ici, le fétichisme du corps de la femme, des matières luisantes, des positions de soumission est à son comble.



Gwendoline, le classique de Willie.

Chez les auteurs plus récents, Tabou s'est bâti une solide réputation en matière d'érotisme BD en permettant de redécouvrir les albums de Xavier Duvet à un public de connaisseurs qui l'avait déjà croisé dans les publications d'IPM. Son univers érotique croise tous les genres marginaux de l'érotisme, du bondage en passant par la transsexualité et le fétichisme, et pourtant ses albums ont longtemps été la meilleure vente des éditions Tabou. Thierry Plait, son directeur éditorial, s'en explique : « *Le succès de Xavier Duvet s'explique par son public captif, mais aussi par la rareté de ses concurrents sur le sujet, mis à part quelques classiques comme Georges Levis ou John Willie. Donc Duvet est le seul auteur de ce secteur encore en activité aujourd'hui. La plupart des éditeurs publient des morts (et de plus en plus datés), du coup une fois que le lecteur possède l'album c'est bon, il n'a pas à attendre le prochain ! Ce genre d'auteur était édité à une époque où il n'y avait rien et où les gens étaient en recherche et en demande, on pouvait faire quelques albums et être rapidement connu.* » Malgré le succès de la thématique que l'on retrouve en filigrane dans la plupart des BD adultes, de *Nécron* à *Druuna* en passant par Jacobsen, on constate donc un vrai manque d'auteurs spécifiques à ce sujet. Il existe pourtant un bon nombre de parutions sur ce thème, notamment chez des éditeurs de BD adulte « hard » comme Rebecca Rils avec ses auteurs comme Kovacq ou Coq. Le dessin y est réaliste, l'histoire anecdotique ; ici, le but n'est pas le plaisir artistique mais bien l'alimentation d'un fantasme cru et direct. Il y a cependant une autre explication toute simple au succès du genre, et plus particulièrement du fantasme de la contrainte sexuelle en BD, comme l'explique Bernard Joubert : « *Par jeu, je me suis efforcé d'écrire un album sans contrainte sexuelle (Vengeance nymphomane, dessiné par l'italien Franco Benedetti) et ce n'est pas facile pour des raisons purement techniques : pour construire un récit qui ne soit pas une tranche de vie banale, il faut des événements anormaux, choquants, dramatiques. Dans une BD d'aventure, il y a des gens qui se battent, qui se tirent dessus, qui ne se contentent pas d'avoir des relations cordiales. Dans une BD d'aventures sexuelles, quand les personnages sont menacés, c'est logiquement d'un point de vue sexuel. Je sais que cela déplaît à des gens qui voudraient que l'érotisme, la pornographie, soient toujours positifs, idéaux, pleins de bons sentiments. (Ce qui est un peu le point de vue d'Alan Moore, dans les interviews qu'il a donné concernant Filles perdues, c'est le seul reproche que je lui ferais.) Mais on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, concluait un écrivain célèbre... » ¹⁴*



Cercle vicieux de Coq.

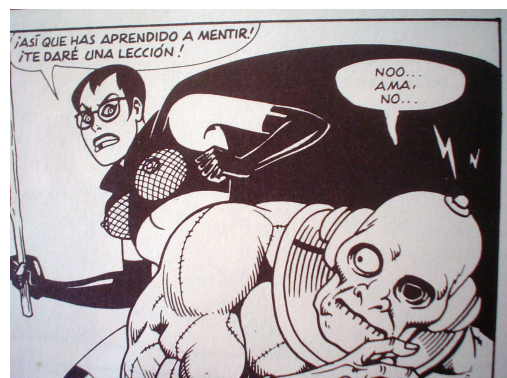
¹⁴ Entretien avec Bernard Joubert, annexe 2.



Blanche Épiphanie en bien mauvaise posture...

Lorsque la thématique d'une bande dessinée adulte tourne autour de la violence, la femme en est bien sûre la principale victime. Chez l'auteur George Pichard notamment, la femme est la cible préférée de la cruauté des hommes. Les plus touchés par ce phénomène s'avèrent souvent être des oies blanches, des créatures candides qui ne connaissent pas le pêché et ne peuvent se représenter ce qui va leur arriver lorsqu'elles tombent entre de mauvaises mains. C'est le cas de la belle Blanche Épiphanie de George Pichard et Jacques Lob dans la série éponyme. Cette délicieuse enfant va de déconvenue en déconvenue et se fait arracher un peu plus de vêtement à chaque rencontre. D'abord travaillant pour un banquier lubrique qui essayait d'acheter ses faveurs, elle finit par démissionner pour ne plus avoir à supporter les attouchements pervers des hommes de la finance. Mais la vie n'est pas facile pour une belle et jeune femme cherchant à garder sa vertu, surtout dans le Paris du début XX^{ème}, et Blanche subit bien des mésaventures, perdant un peu plus de tissu mais gardant sa naïveté intacte. Heureusement, un justicier masqué portant le nom de Défendar vient la plupart du temps à son secours et l'arrache des griffes libidineuses de ses agresseurs. Le ton est ici potache car les auteurs cherchent avant tout à caricaturer les héros masqués du XIX^{ème} siècle tels que Fantomas ou Rocambole. Bien que reprenant tous les éléments du genre (le Paris corrompu du XIX^{ème}, la nuit, le masque...), le personnage de Défendar est ici positif puisqu'il se pose non pas en figure de voleur mais de justicier venu défendre la vertu de la pauvre. Car si l'humour y est ici sous-jacent, on retrouve tout de même une volonté presque cruelle de faire souffrir le personnage principal en le faisant passer par des mains de personnages plus dépravés les uns que les autres. Le destin de Blanche est d'attirer les convoitises de tous (hommes, femmes, étrangers...) et d'échapper à une tentative de viol pour mieux en retrouver d'autres. Si dans ce cas l'humour et les personnages caricaturaux permettent d'alléger le ton de l'histoire, ce type de personnage de femme innocente, sensuelle et donc victime n'en est pas moins représentatif d'un certain état d'esprit assez présent dans les scénarios érotiques de manière générale, et plus précisément en BD.

Mais paradoxalement, on retrouve aussi beaucoup l'image de la femme dominante, de la méchante en cuir moulant et talons aiguilles que l'on rencontre dans beaucoup de comics de super héros ou autre, mais aussi dans nombre de films. Hors des BD spécialisée SM, elle est présente dans beaucoup d'albums, de *Filles perdues* à *Druuna* en passant par Crepax. Elle fait partie de l'esthétique classique de la contre-culture (cinéma bis, comics de super-héros, littérature de l'imaginaire...), et incarne le fantasme de la femme dominatrice qui soumet les hommes à sa volonté, ici forcément sexuelle. Les œuvres de Robert Crumb illustrent bien cette relation conflictuelle à la femme. Ses préférences personnelles vont vers les femmes fortes, bien en chair, aux formes musclées et rebondies, mais qu'il aime dessiner dans des positions sexuelles dégradantes. Il se représente comme un personnage gringalet et timide qui obtient enfin sa revanche sur ces superbes créatures qu'il n'a jamais osé aborder et qu'il domine en s'asseyant sur leurs



Le Dr. Frieda Bauer malmenant Nécron.

visages, en fourrant son poing dans leurs bouches, en les ligotant etc.

Le bondage appartient aussi à une sous-catégorie étonnamment appréciée des auteurs de BD érotiques de tous les continents. On retrouve régulièrement cette pratique, aussi bien dans des albums à connotation sadomasochiste que dans des albums érotiques plus généraux, au milieu d'autres pratiques. Le bondage est un art d'origine japonaise tenant d'abord du sacré puisque la corde étant le symbole du divin qui servait, entre autres, à délimiter le territoire des dieux. Puis à l'époque Edo, elle devient aussi le symbole de la loi puisqu'elle était l'instrument servant à attacher une personne de telle manière qu'on pouvait voir en un regard qui était cette personne et ce qu'elle avait fait. Cet art d'attacher – *shibari* – avait son propre cérémonial et sa propre logique qu'il fallait suivre scrupuleusement. Les nœuds devaient être faits sans présence de témoin, et de manière très scrupuleuse et les serviteurs qui en étaient chargés n'étaient pas les mêmes en fonction de la hiérarchie sociale du prisonnier. Par exemple, un samouraï ne pouvait tout simplement pas être attaché. « Une expression disait : « les samouraïs ont plus de cinq cent pierres ». Sous-entendu : il leur est impossible de fuir. Leur honneur pèse trop lourd. Quand un samouraï était attaché par erreur, il pouvait porter plainte et obtenir réparation auprès de la justice... Après quoi, généralement, il se faisait seppuku pour laver son honneur et celui de son maître. »¹⁵C'était donc aussi un symbole de honte suprême en fonction du rang de l'attaché, de l'attacheur, des types de nœuds... Il est



Estampe de Yoshitoshi (1839-1892)



Bettie Page remplit l'objectif d'Irving Klaw

donc étonnant de retrouver ce fantasme commun dans de nombreuses BD érotiques. Si le fantasme des liens ayant pour but de priver une personne de tout mouvement, lui, est commun, on aurait tendance à penser que celui du bondage requiert une connaissance approfondie du fait de sa complexité et la subtilité de son esthétique (il faut connaître les différents types de nœuds pour pouvoir apprécier du bondage de qualité !). Mais ce bondage artistique était déjà présent dans les photographies d'Irving Klaw, cet artiste new-yorkais des années 1950 qui a eu parmi les premiers le mannequin Bettie Page en modèle. Il fait partie des premiers photographes fétichistes gravant sur la pellicule des modèles attachés avec art, aux tenues de cuir et de lingerie fine. Il va sans dire qu'il a influencé de nombreux auteurs de comics érotiques comme Frank Thorne pour sa belle Red Sonja chez Marvel Comics, ou Frank Cho, qui ont eux-mêmes influencé d'autres auteurs de divers continents.

Aussi bien présente en BD érotique spécialisée qu'en généraliste, la thématique sadomasochiste semble plaire à tout type de lecteurs. Elle fait partie de l'imaginaire de la BD érotique traditionnelle avec celui de la violence, même s'il ne s'agit souvent que de la réutilisation de son esthétique (matières, objets, positions...) pour construire un fantasme. Heureusement, ce ne sont pas les seules thématiques à user des accessoires et des costumes pour monter en épingle le plaisir du lecteur.

¹⁵ Citation de Denki Akechi dans *L'imaginaire érotique au Japon*, Agnès Giard, Albin Michel, 2007, p.143.

B Le porno chic

Avec le retour des classiques du genre, arrive une nouvelle notion qui va avec la mode actuelle du vintage: le « porno chic ». On retrouve ce phénomène notamment dans le milieu du cinéma avec un retour à la mode de l'esthétique criarde, excessive, à la fois naïve et terriblement licencieuse des films érotico-pornographiques des années 1970 représentés par des réalisateurs comme Russ Meyer. Dans la directe lignée de ce retour aux origines, la bande dessinée érotique se refait également une beauté pour la redécouverte du grand public. Ces histoires d'abord sorties sous des formes diverses (découpées pour être éditées mensuellement dans la presse, dans des petits formats, avec du papier de qualité médiocre, parfois même redessinées) reviennent aujourd'hui sous des éditions travaillées, avec des nouvelles traductions et signées par des professionnels du genre. Ces bandes dessinées reléguées au rang le plus bas de l'expression artistique il y a une trentaine d'années jouissent aujourd'hui des mêmes privilèges que ceux des plus grands auteurs de littérature. Divers phénomènes de société qu'il serait trop long d'expliquer ici peuvent être la cause d'un tel changement de point de vue, et il en ressort une certaine « glamorisation » du packaging, permettant d'élever le genre à un média socialement accepté car anobli par une vision à la fois nostalgique et humoristique, mais aussi par une forme travaillée et de qualité, que l'on peut montrer fièrement dans sa bibliothèque. Le simple fait de pouvoir de nos jours écrire un mémoire tel que celui que vous êtes en train de lire prouve que le genre est aujourd'hui entré dans les mœurs et que le marché est suffisamment important pour pouvoir y consacrer une étude d'une petite centaine de pages.

Cependant, certains auteurs siéent particulièrement à ces rééditions enrichies aussi bien dans le fond que dans la forme. La plupart de ces scénarios sont légers, humoristiques sans être graveleux et disposent d'un graphisme travaillé et d'une esthétique de séduction où les accessoires, les coiffures, la lingerie a plus d'importance que le rapport sexuel en lui-même.



Casino de Leone Frollo.

C'est le cas des albums légers de Leone Frollo, l'auteur de *Casino* (1991) et de *Mona Street* (1988), ou encore de son disciple direct, Giovanni Venturi, l'auteur des *Infortunes de Madame de Beaufleur* (2013). Ce sont généralement des histoires historiques, se passant dans un milieu bourgeois (avec une préférence pour la fin du XIX^{ème} siècle chez Frollo) et décrivant les mœurs dissolues des nantis. On y joue à des jeux libertins, on initie une jeune vierge, on y exhibe des êtres exotiques, on partage ses expériences, on se tend des pièges grivois, on relève des défis coquins, bref on passe le temps entre gens de bonne compagnie. Ici, le sexe n'est que divertissement léger et tout finit toujours par s'arranger. Les coiffures, les décors, les accessoires, les vêtements et même le vocabulaire revêtent une importance primordiale pour saisir l'ambiance de luxure générale que s' imagine Frollo. De même, chez le facétieux G. Levis dont le pseudo entier à ses débuts dans l'érotisme était G. Levis de Monage, le dé-



Liz & Beth de G. Levis.

corum et les froufrous de ses dames participent à un érotisme feutré, coquin sans être décadent, « à la française » comme le décrit Vincent Bernière dans son anthologie.¹⁶ Ce dernier cite d'ailleurs Romain Brethes qui s'est chargé de la préface de la réédition de 2010 de *Liz&Beth* (1980): « *C'est un érotisme*



L'art de Guido Crepax.

haut de gamme, où un soin tout particulier est apporté au décorum des fantaisies sybarites de ses protagonistes : villas somptueuses, parties fines élégantes façon Eyes Wide Shut de Kubrick, panoplie vestimentaire raffinée. »¹⁷

Lassé de la littérature jeunesse, l'ancien dessinateur du *Club des Cinq* (oui oui, ceux que vous avez lu dans votre enfance !) s'est reconverti dans la BD pour adultes et nous a gratifiés de superbes albums d'une élégance rare, comme *Liz&Beth* (1987), *Dodo* (1987) ou *Les Perles de l'amour* (1985). Ses scénarios se passent à une époque plus moderne que celle appréciée par Frolo, mais les jeux sont les mêmes, avec peut-être un brin de référence politique à la lutte des classes dans un esprit post-soixante-huitard. Mais on ne peut parler de fétichisme vestimentaire sans faire référence au maître

dans son domaine, John Willie bien connu pour son travail dans *Gwendoline* (1951) au dessin presque photographique, son bondage et ses talons aiguilles.

Très « soft », sans pénétration ni orifice visible, tout l'art de John Willie se trouve dans la finesse des traits, la beauté des positions et la subtilité des promesses que donnent ces poupées ficelées. Dans un dessin tout aussi stylisé, Guido Crepax est considéré par beaucoup comme le grand maître de la bande dessinée érotique. Son trait élégant et raffiné sert beaucoup d'adaptations littéraires afin, comme le dit Vincent Bernière, de mélanger l'intellectuel et le vulgaire. Doté d'un sens vraiment original du découpage, ses planches sont ciselées en plusieurs cases de formes inégales au contenu parfois fort abstrait. C'est l'élégance même dans le pornographique, l'intrusion de l'art dans la BD, « *Crepax c'est le dessin qui bande* » (Roland Barthes).¹⁸

Et comment disserter sur l'élégance du dessin sans parler de la perle rare que représente Giovanna Casotto, la première dessinatrice pornographique italienne dans ce milieu d'hommes ? Son début dans la bande dessinée tenait pourtant à peu : « *Quand j'ai ouvert les premières pages de (la bande dessinée réputée de bondage) La Blonde de Franco Saudelli, j'ai eu une révélation. Je suis alors allée faire une demande d'inscription à l'Ecole de bande dessinée de Milan avec un exemplaire de La Blonde à la main, leur disant : "Je veux apprendre à dessiner comme ça ! Je veux faire la même chose que lui !"* »¹⁹ Véritable star en Italie, Giovanna Casotto est aussi une très belle femme qui s'inspire en premier d'elle-même pour ses personnages féminins aux courbes généreuses. Ses albums *Oh ! Giovanna !*, *Giovanna ! Si !* et *Giovanna ! Ah !* (tous les trois sortis en 2008) chez Dynamite et ses participations dans les albums Selen chez Vent d'Ouest regroupent plusieurs histoires érotiques se finissant par une chute, au dessin mêlant noir et blanc, ombrage prononcé et quelques touches de couleurs. Un vrai délice pour les yeux.



artwork © giovanna casotto

Autoportrait de Giovanna Casotto.

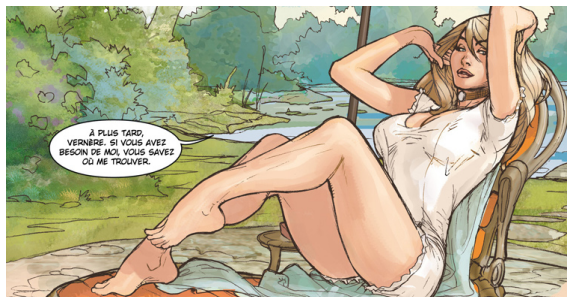
¹⁶ Vincent Bernière, *Anthologie de la bande dessinée érotique*, Beaux-Arts éditions, 2012, page 69.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.* page 58.

¹⁹ Tim Pilcher, *La BD érotique : Histoire en image Volume 2 Des années 70 à nos jours*, Tabou, 2009, page 122.

Dans le domaine de l'érotisme chic et classieux, il faudrait aussi citer la série *Bang Bang* de Jordi Bernet et Carlos Trillo (2009) qui reprend l'esthétique pin-up pour raconter les pérégrinations d'une Bettie Page délurée à travers le monde ; ou encore de *Filles Perdues* (2008) scénarisé par Allan Moore et dessiné par sa femme Melinda Gebbie dont les dessins au pastel sont parfois étranges mais toujours troublant et s'ajoutent à l'atmosphère onirique que dégage cette réécriture d'*Alice au pays des merveilles*, de *Peter Pan* et du *Magicien d'Oz*. Il ne faut pas non plus oublier la nouvelle génération d'auteurs dont Artoupan et Labrémure pour le superbe *Mahârâja* (2012), une histoire d'espionnage dans une Suisse de l'entre-deux guerres portée par un dessin délicat et une colorisation superbe où les tissus indiens flamboient et les costumes d'époque participent à l'érotisme de cette ambiance délétère autour du lac de Côme. Parmi ces nouveaux venus, il ne faut pas non plus manquer Denis-Pierre Philippi et Terry Dodson qui nous ont offert les deux tomes de la superbe série *Songes* (2006) chez les Humanoïdes Associés. Le lecteur y suit les aventures effrénées de la belle Coraline, la nouvelle garde d'enfant, victime de bien drôles de rêves... Pour comprendre ce qui lui arrive, elle va mener l'enquête dans l'enceinte d'un magnifique manoir et de ses habitants mystérieux. Encore une fois, le soin porté au décor (les salles somptueuses, les jardins exubérants...) et aux divers costumes et coiffures de la belle participent tout autant que la sculpturale héroïne à l'érotisme ambiant.



Songes de Denis-Pierre Philippi et Terry Dodson.

Pour plaire au plus grand nombre, le « porno chic » semble être la solution au long terme pour la BD érotique. Entre la sensualité et le sexe, l'intellectuel et le vulgaire, aux décors et costumes travaillés (à défaut des scénarios ou des personnages), la nouvelle génération d'auteurs « soft » a tout intérêt à se tourner vers les maîtres du genre pour trouver une inspiration artistique qui, dans l'idéal, verrait plus loin que le bout de leur pénis...



C Le goût du bizarre

Tentacule, travestissement, mutation... bien que surtout connue pour ses situations stéréotypées et ses personnages clichés, la BD érotique regorge pourtant de créatures étranges et de pratiques inhabituelles et pourtant présentées de manière affriolante.

The Ugly Yet Beautiful World. « L'un des sous-genres sexuels les plus surréalistes et extravagants à s'être répandu dans le manga est le *shokushu goukan*, plus connu sous le nom de « pornographie tentaculaire ». Il est caractérisé par la pénétration généralement non consentie d'une personne de sexe masculin ou féminin par des pieuvres, calamars, ou plus généralement par des démons ou extra-terrestres diaboliques munis de multiples tentacules. Comme un expert de la culture nipponne le faisait remarquer : " Les Japonais ont la capa-



La Blue Girl version papier.

genres comme la science-fiction et l'érotisme, mais aussi les esthétiques en faisant déambuler à moitié nue la superbe créature éponyme au sein d'un monde rongé par la maladie, la mutation, la déformation aussi bien mentale que physique. Dans ce monde hideux et lubrique où les hommes ressemblent à des créatures tentaculaires tirées de l'imaginaire de Clive Barker, la belle Druuna n'en ressort que plus désirable.

L'intrusion du fantastique et de l'onirique tient une place importante dans beaucoup de récits érotiques, permettant une certaine folie du fantasme, un laisser-aller total dans la fantasmagorie. Les premiers mangas *hentai* qui ont connu le succès en France dans les années 1990 furent *Urotsukidoji* (1987 pour l'animé) et *La Blue girl* (1992 pour l'animé). *Urotsukidoji* raconte la quête d'un être fantastique pour trouver une créature divine qui s'est réincarnée dans le corps d'un humain tout en déjouant les complots de démons maléfiques et reptiliens, également à sa recherche. De son côté, *La Blue Girl* dépeint le combat d'une jeune ninja contre une horde de démons pervers et débauchés, qui doit donc « développer des techniques de combat basées sur le sexe, principal point faible des Shikimas ». Tous les deux créés par le même mangaka, Toshiro Maeda, ces mangas ont réellement connu le succès en France à la sortie de leur adaptation en animé, sur cassette vidéo à l'époque. D'après Stéphane Ferrand, directeur éditorial du département manga chez Glénat qui a bien connu cette époque, « *Urotsukidoji* et *La Blue Girl* sont des mangas qui attirent car ils sont hyper permissifs. En effet, le manga est, à cette époque [les années 1990], un support de lâchage absolu car il s'agit d'un support à la fois léger et inoffensif en apparence car considéré comme « sous-genre ». Mais il est en même temps victime du Comics code japonais qui exige d'effacer les poils pubiens et de ne pas montrer explicitement d'organes sexuels. Ces sexes masculins deviennent des tentacules, la pénétration est donc permise. Il faut donc trouver des dérivés. « Toshiro Maeda en 1987 est un des premiers à dessiner des tentacules, thème repris par la suite et surexploité en animé par d'autres auteurs. « À l'époque [au début des années 1980], il était illégal de dessiner une relation sexuelle dans un lit » explique Toshiro Maeda. « Pour détourner la censure, j'ai inventé une créature dotée non pas d'un pénis mais d'un tentacule. Je me suis dit que c'était une bonne excuse : vous voyez, cette créature n'a pas de genre défini. Elle n'est ni homme ni femme. Elle n'a pas de sexe. Alors ce n'est plus obscène, ni illégal. »²⁰ Sa bande dessinée se vend à deux millions d'exemplaires et le genre est repris partout. Il donne même naissance à un genre à part, le *mutant love*, fait de créature à douze seins, de verges tentaculaires, de vulves bourgeonnantes. « Certains ont des tentacules à la place des jambes mais – qu'on se rassure – elles portent un uniforme de lycéenne. Le lecteur lambda

²⁰ Agnès Giard, *L'Imaginaire érotique au Japon*, Albin Michel, 2006.

²¹ Citation de Toshiro Maeda dans *L'Imaginaire érotique au Japon*, Agnès Giard, Albin Michel, 2006, page 64.



Le rêve de la femme du pêcheur, Hokusai.

peut donc toujours se raccrocher à un élément visuel rassurant pour sa libido. »²² On peut trouver l'origine de cette fascination pour les tentacules et créatures marines dans divers facteurs : la localisation géographique du Japon d'abord (une île dont la mer a longtemps eu une importance capitale), les estampes érotiques avec des créatures marines dont la plus célèbre est celle aujourd'hui classique de Katsushika Hokusai, *Le rêve de la femme du pêcheur* (1820) montrant une femme enlacée avec un poulpe, mi-souffrante, mi-jouissante, mais aussi l'importance de la mer dans les mythes fondateurs de l'archipel, dénotant d'une véritable

fascination pour ce territoire inconnu qui apporte aussi bien la survie (par la pêche) que la mort (par tsunami, noyade...). De cette ruse pour déjouer la censure est né un véritable fantasme que l'on retrouve dans une bonne partie de l'esthétique érotique japonais.

C'est aussi un fantasme qui va de pair avec celui de la transformation, de l'indécision des genres et des formes, à la fois très japonais et très universel. On le retrouve par exemple dans les récits de transsexualité et de travestissement. En Europe, Xavier Duvet en est le représentant le plus apprécié en BD érotique, non seulement parce qu'il est le seul auteur spécialisé encore vivant aujourd'hui, mais aussi par son dessin et ses scénarios. Il livre par exemple dans *Féminisation* (2007) le parcours intime d'un homme qui se découvre une véritable obsession pour le travestissement. Cette histoire réaliste et intimiste qu'on devine proche de l'autobiographie dévoile les pensées d'un homme qui doit cacher ses penchants pour ne pas être socialement rejeté. Xavier Duvet décrit aussi le monde interlope du sadomasochisme, toujours de manière réaliste et réexploite l'esthétique du genre avec ses accessoires, ses donjons, ses corps révélés dans la soumission ou la domination.



Aussi inattendu que cela puisse paraître, en Europe, la thématique des hermaphrodites et plus particulièrement des shemale, est aussi exploitée dans de nombreuses BD. Ces êtres troubles en apparence féminins disposant pourtant d'attributs sexuels masculins semblent avoir beaucoup de succès auprès des amateurs puisqu'on les retrouve dans les *Casa Howard* de Roberto Baldazzini (2000), les *Erma Jaguar* d'Alexis Varenne (1990), les *Casino* de Leone Frollo (1991), le *Scandales* de Giuseppe Manunta (2012)... Ce sont souvent des personnages féminins au caractère bien trempé qui dominent les autres femmes et se font dominer par les hommes, tout en assumant leur corps et leur sexualité. Elles sont le lien entre les deux sexes qui permet tout type de fantasme possibles, troublantes de par leur indécision physique.

Tout aussi troublant mais surtout présent aux Etats-Unis, le genre du *furry* montre des relations sexuelles entre personnages animalisés au corps d'hommes mais à tête d'animaux. Ces personnages anthropomorphiques ont tous les attributs sexuels humains (poitrines, organes génitaux...) mais ont le

²² *Ibid.*



Exemple de personnage furry.

corps recouvert de fourrure, sont dotés d'une queue si nécessaire mais possèdent des visages d'animaux aux expressions d'humains. Il faut préciser que ce genre ne s'approche en rien de la zoophilie puisque les corps sont ceux des hommes et les dessins généralement d'une grande fidélité morphologique. Si les BD érotiques sur ce thème sont rares (l'excellent *Omaha danseuse féline* de Kate Worley et Reed Waller, 1992, est le seul à être sorti en France dans ce genre précis), certaines séries comme *Pandamonia* de Lauria, Ecuba et Cucca (2011), une histoire de science-fiction fortement érotisée, s'en inspirent beaucoup. De même, on re-

trouve quelques indices dans quelques mangas édités en France comme le *shonen-ai* de Yun Koga *Loveless* (2007) dans lequel les personnages masculins encore vierges possèdent des oreilles de chats qui leur confèrent des airs « kawaii » (« mignon » en japonais) et des expressions particulièrement juvéniles et fragiles.

L'utilisation d'éléments fantasmagoriques proprement irréalistes pour créer le fantasme n'est pas purement japonaise, c'est un moyen universel pour permettre à l'imagination de se lâcher sans s'encombrer du réalisme. Chaque auteur possédant une imagination et des obsessions sexuelles qui lui sont propres, les univers et les fantasmes sont infinis. Ici l'image compte plus que la mise en situation et l'univers graphique y déploie toute son importance.



Le personnage de Merle dans la saga *Escaflovn*.

D L'homosexualité

L'homosexualité en bande dessinée érotique est une thématique que l'on retrouve très souvent, mais qui se limite à une vision caricaturale du lesbianisme dont le but est clairement de nourrir le fantasme du lecteur masculin hétérosexuel. Le saphisme est un fantasme redondant dans tous les supports érotiques trouvables s'adressant à des hommes, il est donc normal de le retrouver ici aussi. Cependant, on ne trouve qu'extrêmement rarement, dans une BD érotique traditionnelle, des scènes d'homosexualité masculine. Thierry Plait, le directeur des éditions Tabou, l'a également remarqué : « Il y a juste des sujets systématiquement esquivés à cause du marché et de son public: il est par exemple très rare de rencontrer deux hommes ensemble, ou un homme se faisant sodomiser. Cela s'explique surtout par le fait que la BD érotique est une BD d'homme hétérosexuel et que la société ne leur permet pas de se projeter dans l'anal. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la grosse majorité des lecteurs ne sont pas des libertins ou des gens particulièrement libérés. »²³ En effet, les seuls cas trouvables concernent des scènes avec des éphèbes, donc des êtres physiquement très proches de l'image traditionnelle de la femme dans son aspect fragile et délicat.

²³ Entretien avec Thierry Plait, annexe 4.



Les hommes de Tom of Finland.

Il existe cependant quelques bandes dessinées pour adultes spécialisées pour les lecteurs homosexuels. L'auteur le plus connu chez les hommes est bien sûr Tom of Finland. Ce dessinateur finlandais s'est en effet fait connaître pour ses dessins (muets mais fonctionnant comme de la bande dessinée) de beaux hommes musclés qui s'aiment joyeusement les uns les autres. Si ses histoires semblent légères et gratuites, il faut remettre dans son contexte ces dessins arrivant dans les années 1960 dans une époque où l'homosexualité est encore considérée comme une perversion et, si le mouvement gay est très timidement en train de se monter, il doit tout de même rester discret. C'est donc un acte politique qui se cache derrière ces dessins en apparence frivoles. Edités aujourd'hui chez Taschen en France, l'album *Kake* (1970) de Tom of Finland ainsi que ses illustrations connaissent toujours le succès, preuve qu'il existe un vrai lectorat pour ce sujet. De même, dans un registre plus comique qu'érotique, l'allemand Ralf Köning connaît aujourd'hui un vrai succès auprès des lecteurs de toute orientation sexuelle. Bien que racontant surtout des histoires tournant autour de personnages gays, son humour universel aidé par son dessin attendrissant a su toucher tous les lecteurs qui lisent plus Ralf Köning pour rire que pour fantasmer. Côté fantasme, le dessinateur-scénariste canadien Patrick Fillion est connu pour ses comics de super-héros gays comme *Cube* (2005) ou *Naked Justice* (2003). Ses héros aux atouts turgescents et aux muscles surdéveloppés évoluent dans un monde très influencé par la BD américaine, mais avec une volonté de faire cohabiter intelligemment personnages hétéro et personnages gays. Les albums de Patrick Fillion sont édités chez H&O qui sont aujourd'hui les seuls distributeurs de BD gay en France, les magazines de BD spécialisés n'ayant pas connu un succès suffisant. On peut aussi trouver dans leur catalogue les titres de Logan comme *Porky* (2004) ou le *Pornomicon* (2005), très influencés eux aussi par le comics. Toujours chez



***Naked Justice* de Patrick Fillion.**



Affiche de *L'inconnu du lac*.

H&O, la série *Rainbow Country* (2004) est dessinée par Max, un dessinateur français qui, après avoir tenté sa chance dans les rares magazines BD gays ayant existés, expose parfois son travail mais préfère réserver « *son savoir-faire à ses privilégiés pour des commandes plus privées* ». ²⁴ L'illustrateur gay Tom de Pekin, bien que ne faisant pas de bande dessinée, dispose d'un crayonné érotique simple mais parfois troublant. Il a créé une mini polémique avec l'affiche du film *L'inconnu du Lac* sorti juin 2013, montrant deux hommes en train de s'embrasser en plein débat sur le mariage gay en France. Kinu Sekigushi est lui aussi un auteur français qui se démarque de la production par ses dessins gays très inspirés du manga, mélangeant *yaoi* (fantasme féminin sur des personnages gays) et *bara* (manga érotique destiné aux gays et fait par des gays). Ses albums autoédités sont malheureusement difficiles à trouver en librairie.

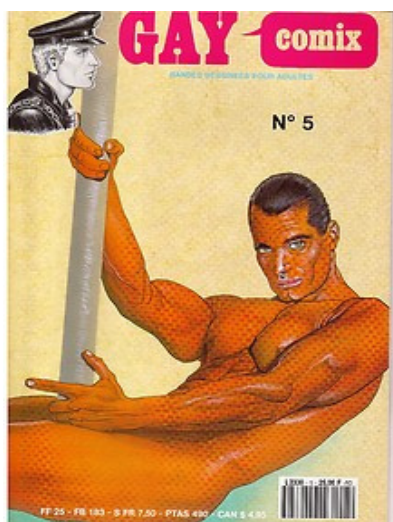
²⁴ Citation disponible sur le site personnel de l'auteur consulté le 14 août 2013: www.onemaxshow.com/ad_i.html.

Certains éditeurs de BD érotique hétérosexuelle comme Tabou se sont essayés à la BD gay avec l'album *Mes mecs de Barcelone* (2010) de Sebas Martin au noir et blanc superbe, mais sans succès. Au sein de la maison d'édition indépendante La Comédie Illustrée, née en 1995, il a existé la collection Bulles gaies qui publiait des BD gay d'inspiration autobiographique et vaguement érotiques telles que *Les folles nuits de Jonathan* (1997) de Jean-Paul Jennequin (créateur de la collection) qui dépeignait les tribulations amoureuses et sexuelles d'un jeune gay de 19 ans, ou encore *Jean-François fait de la résistance* de Hugues Barthe, sorti en 2004 et qui fut la dernière publication connue de cet éditeur peu commun.



Du côté de la presse, il a existé, de d'octobre 1991 à décembre 1994, un magazine BD homosexuel appelé *Gay Comix*. Édité par Jean Carton, le spécialiste de la presse BD por-

nographique (mais hétérosexuelle), le magazine a vu défiler les auteurs habituels de la BD érotique tels que Alan Davis, Jacobsen, Filippini ou encore... Bernard Joubert. Car en plus des pages BD habituelles, le magazine contenait une partie rédactionnelle. Bernard Joubert se rappelle de sa participation au magazine avec nostalgie : « Carton ne se préoccupait que des BD et nous foutait une paix royale pour le rédactionnel, que je lui livrais maquetté, prêt à partir chez l'imprimeur sans que personne ne soit venu y fourrer le nez. C'était donc un plaisir de réaliser ces pages avec la liberté qu'on aurait eu à produire un fanzine. »²⁵ Il s'agissait donc d'un magazine non seulement avec des pages érotiques mais aussi avec du contenu. Mais comme le rappelle Bernard Joubert dans sa chronique sur le blog lgbtbf.free.fr, *Gay Comix* n'avait aucun rapport avec son homonyme américain créé onze ans plus tôt. « Dans le premier [l'améri-



Gay Comix n°5.

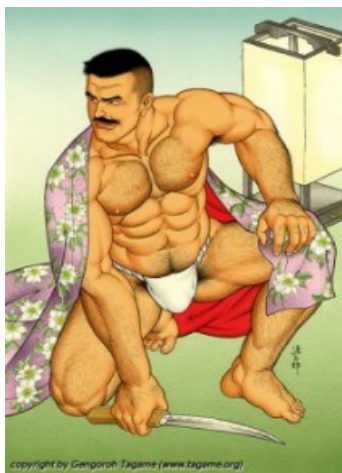
], les auteurs s'exprimaient. Avec le second, les lecteurs s'excitaient. »²⁶ Arrêté non

pas par la censure, mais par manque de lecteurs, la revue aura tout de même duré trois ans et le premier numéro se sera vendu à 6000 exemplaires, preuve de la curiosité du public visé pour ce sujet.

Le magazine *Ultimen* a lui aussi tenté en 2001 de relancer la revue de BD érotique gay, en vain. Réalisée par deux spécialistes français du comics, Jean-Paul Jennequin et Thom Seck (également auteurs de BD gay) à l'initiative d'un organisme de vidéo pornographique, il s'arrête rapidement au bout de deux numéros malgré un grand nombre de contributeurs bien connus du milieu comme Kinu Sekigushi, Logan, Tom Seck, R. Vanloot ou Max. Avec l'arrivée d'Internet qui a pris le relais sur la fonction masturbatoire des magazines et avec la toute-puissance établie d'un magazine de contenu gay comme *Têtu*, on peut douter que les beaux jours de la presse BD érotique gay puisse revenir.

²⁵ Bernard Joubert, « Souvenir du Gay comix français ». Article en ligne consulté le 02/08/2013: <http://lgbtbd.free.fr/site/index.php/gay-comix-francais-155.html>.

²⁶ *Ibid.*



Le bara de Gengoroh Tagame.

Du côté des mangas, le sujet existe bel et bien mais il est très peu représenté en France. Le manga gay destiné aux gays est au Japon un véritable genre qui occupe toute une section des librairies. Ce genre est appelé *bara*, qui désigne la rose: au début, ce n'était qu'une référence au livre de photographie de Mishima par Eikoh Hosoe, *Bara kei (Tué par les roses)* sortie en 1963, puis l'expression s'est progressivement étendue à tout le genre manga ou photo homo-érotique. En France, le seul auteur sur cette thématique à être sorti est Gengoroh Tagame. Jean-Paul Jennequin, dans son excellent article «Le bara, le manga des gays»²⁷ dit que «*de ce seul exemple, on déduit parfois un peu hâtivement que tout le genre se résume en quatre mots : manga pornographique gay sadomaso. Ce n'est pas tout à fait faux, mais ce n'est pas non plus totalement vrai. Le bara n'est pas un tout homogène. C'est une nébuleuse constituée d'une multitude d'œuvres dans la réalisation desquelles divers facteurs entre en jeu : le support de publication, la personnalité de l'auteur, les attentes du public et même les effets de mode.*» Aussi virils et sadiques que soient les hommes de Tagame, ils ne représentent qu'une partie du manga gay, l'autre étant inconnue du public occidental par manque de traduction des titres, contrairement au *yaoi* qui fait un malheur en France depuis quelques années. Car attention, le *bara* n'est pas à confondre avec le *yaoi*, ce genre de manga aux éphèbes androgynes avec des tendances homosexuelles, mais destiné en très grande partie à des lectrices, et créé par des auteurs femmes. Ici l'accent est mis sur les relations tumultueuses entre les différents personnages, à leurs états d'âme, à leurs revirements, à leurs doutes, entrecoupés de quelques scènes de sexe mais le tout teinté d'un érotisme fort. Ce sont finalement beaucoup d'histoires à l'eau de rose, d'atermoiements romantiques avant le dénouement final, qui peut tout aussi bien se finir de manière heureuse que dramatique. Le *bara* est différent puisqu'il s'agit de manga écrit et dessiné par des homosexuels pour un public gay. La plupart du temps il se montre bien plus « trash », allant droit au but, mais avec des petites personnifications en fonction des facteurs énoncés par Jean-Paul Jennequin. On peut en cela le rapprocher de la bande dessinée érotique gay en France qui, elle aussi, peut être tout à fait différente qu'elle soit dessinée par Jacobsen ou par Logan. Il ne reste plus qu'à attendre qu'un éditeur courageux se lance sur le sujet pour pouvoir s'adonner à une étude comparée...

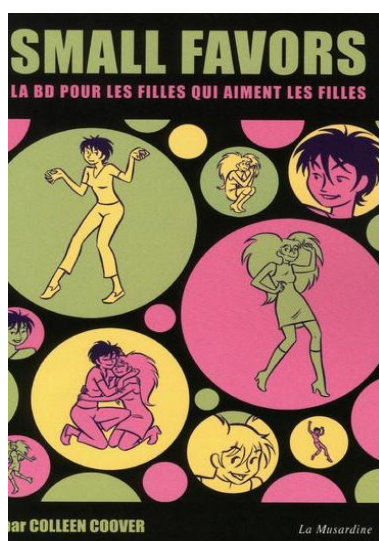


Exemple de manga yaoi, Tea for Two.

Chez les femmes en revanche, il existe en France très peu de BD érotiques destinées à un public lesbien. Celles qui existeront seront surtout de l'ordre de l'autobiographie ou de la revendication. Au vu des dernières évolutions politiques sur le mariage gay, les éditeurs s'intéressent de plus en plus au sujet en publiant des témoignages ou des tranches de vie de lesbiennes plus ou moins décomplexées. Mais de peur de choquer ce nouveau public, peu osent lier politique et sexualité. C'est pourtant le cas du très touchant *Le bleu est une couleur chaude* (2010) de Julie Maroh qui contient, de l'aveu de l'auteur

²⁷ Jean-Paul Jennequin, «Le bara, le manga des gays», *Le Yaoi, seconde édition mise à jour et développée*, EditionsH, 2012, page 144.

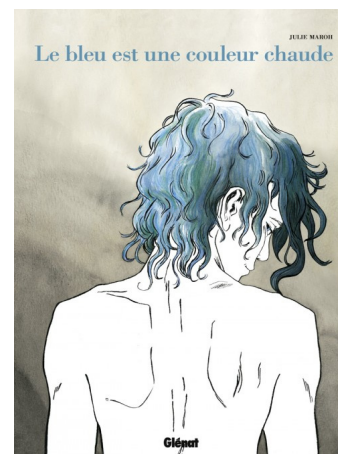
elle-même, une grande part d'autobiographie. Sorti bien avant le débat du mariage pour tous, c'est avant tout une superbe histoire d'amour tragique entre deux jeunes femmes, leur parcours personnel pour s'accepter elles-mêmes et aux yeux des autres, saupoudrée de quelques scènes érotiques, parce que le sexe fait aussi partie d'une relation amoureuse. La Palme d'Or remise à son adaptation filmique *La Vie d'Adèle* en 2013 encouragera peut-être le développement du marché. Dans le même ordre d'idée, le très touchant *Fun Home* (2006) d'Alison Bechdel sorti chez Denoël Graphic raconte avant tout la relation conflictuelle de l'auteur avec son père, gay refoulé, en même temps que la découverte de sa propre homosexualité. Le dessin est élégant et sobre mais les propos sont durs, très intelligents et gorgés d'une culture littéraire impressionnante. Pour ce qui est de l'érotisme, on trouve quelques scènes d'amour à deux ou en solitaire suffisamment explicites pour troubler le lecteur, mais toujours justifiées par l'histoire. Plus léger mais tout aussi important, *Small Favors* de Colleen Coover a dû attendre plus de dix ans avant de voir sa traduction française en 2012, grâce aux éditions de La Musardine. Ce manifeste à la fois naïf et très érotique clame haut et fort le droit aux amours féminines décomplexées par une suite de petites histoires rigolotes et explicites entre deux lesbiennes amoureuses. Le dessin faussement naïf ne sert pas d'autre propos



***Small Favors*, Colleen Coover.**

qu'un hymne à l'amour et au plaisir. *Les marsouines* d'Arbrelune et Jour de pluie est une BD d'auteur autoédité voulant donner une autre vision du lesbianisme. Le premier tome est sorti en 1998 et la série reste épisodique en terme de vente (peut-être aussi à cause de son dessin, clairement amateur) mais non en terme de BD lesbienne qui souhaite aborder tous les sujets, avec une touche d'autobiographie, de fantastique et d'érotisme. Si le sujet ne manque pas d'albums autobiographiques et/ou humoristique (*Le monde de Jane*, *Bitchy Bitch*, *Princesse aime Princesse...*), l'érotisme y est clairement absent. La faute peut-être à un média largement occupé par les hommes, aussi bien en termes de création que de lectorat. Peut-être faut-il laisser le temps à la BD de s'ouvrir en premier aux femmes de manière générale pour, par la suite, préparer un terrain d'accueil pour la communauté lesbienne... Pourtant, si on prend pour exemple le genre particulièrement masculin que représente le comics de super-héros, on remarque que beaucoup de personnages aussi bien chez Marvel que chez DC ont fait leur coming out (Véga de la Division Alpha déclare son homosexualité en 1992 chez Marvel, Green Lanterne chez DC, Mystique dans les X-MEN) sans pourtant choquer la communauté de lecteurs majoritairement hétérosexuels.

Il ne reste que le triste constat de la pauvreté du choix proposé en France en termes de BD érotique homosexuelle, même aujourd'hui encore alors que ni la censure ni la morale n'ont plus leur mot à dire. Thierry Plait chez Tabou a peut-être une explication à ce phénomène : « *Il existe des BD érotiques homosexuelles, mais le problème c'est que la BD ou la littérature gay n'intéresse que les gays. C'est une communauté qui fonctionne en ghetto et qui n'achète ses livres que dans des boutiques gays, et on tourne en rond. On a fait un essai avec Mes mecs de Barcelone et même si ça n'a pas bien marché, c'est un sujet qui*



***Le bleu est une couleur chaude* de Jolie Maroh.**

nous intéresse aussi. [...] De nos jours, pour la grande majorité, l'homosexualité est un choix de vie alors que, par exemple, le fétichisme implique moins de changer sa vie. [...] On a essayé de vendre en librairie gay et lesbienne mais c'est un univers très critique qui estime rapidement qu'il s'agit de BD porno fait par des hétéro pour leurs propres fantasmes d'hétéro et que ça n'est pas pour eux. »²⁸ La méfiance du monde homosexuel à l'égard de la bande dessinée érotique peut se comprendre, elle est de la même nature que celle des femmes de manière générale, lesbiennes ou non, devant ce genre qui a longtemps été fait par et pour les hommes hétérosexuels. Il développe donc forcément un certain nombre de clichés envers les différents sexes et les différents genres qui peuvent rebuter certains non-initiés. L'ouverture progressive de la BD érotique, en plus de devoir se faire vers d'autres formes artistiques, devra aussi se faire vers d'autres préférences sexuelles...

²⁸ Entretien avec Thierry Plait, annexe 4.

II LES ÉVOLUTIONS DU GENRE

Alors que les rééditions des classiques européens ne semblent intéresser que les connaisseurs du sujet (la plupart des albums ayant un tirage de 2000 à 4000 exemplaires maximum et étant rarement réimprimés, on peut se douter que le grand public n'est pas le lecteur visé), l'ouverture des mœurs conjuguée à l'interconnexion des genres et des médias encourage la BD grand public à se mêler à la BD érotique, et inversement. La disparition de la censure permet aux scènes sexuellement explicites de se glisser dans de la bande dessinée classique ou de faire rentrer la BD pornographique dans le panthéon des incontournables modernes. De même qu'elle essaye d'accroître le nombre de ses lecteurs, son système de diffusion distribution a changé au fil du temps. C'est indéniable : la BD pour adulte n'est plus ce qu'elle était. Mais pourquoi ? Et comment ? Le circuit de distribution est-il toujours le même ? Quelles nouvelles thématiques a vu apparaître le genre au fil de ses auteurs ? Comment le mainstream influence-t-il l'underground, et vice-versa ?

1 Changement d'objectif: par-delà la masturbation

Tout d'abord, la BD érotique est de moins en moins uniquement érotique. Si certains scénarios tournent autour de l'érotisme, ce peut être pour aborder d'autres sujets. Au contraire, certaines histoires très classiques d'aventure ou d'enquête policière jonglent avec des scènes érotiques parfois fort gratuites. Que ce soit l'un ou l'autre, la porosité entre les genres s'opère et permet d'appréhender la sexualité si ce n'est plus sérieusement, au moins avec un esprit plus ouvert.

A L'érotisme narratif

Lorsqu'un libraire spécialisé conseille une bande dessinée d'héroïc-fantasy à la mode à un parent pour son enfant de 12 ans « très en avance sur son âge et qui aime beaucoup les chevaliers », la principale question qui revient régulièrement est « est-ce qu'il n'y a pas trop de sexe ? », en deuxième position après « ce n'est pas trop sanglant ? ». Parce que la plupart des parents savent que dans des genres très convoités à notre époque que sont les mondes imaginaires ou la science-fiction, les histoires sont parsemées d'érotisme. On pourrait même affirmer sans trop craindre de se tromper que c'est le cas pour la plupart des séries en BD, manga et comics d'aventure. Le personnage principal est souvent un héros, et les personnages féminins sont souvent attirants, surtout dans des univers de l'imaginaire où les costumes sont véhicules de fantasmes tout autant que les corps parfaits des demoiselles. Que ce soit dans les séries *Lanfeust de Troy*, *Les Passagers du vent*, *Thorgal*, *Sillage*, *H.K.*, *Bleach*, *One Piece*, *X-Men*, *Luuna* et tant d'autres, les personnages féminins sont toujours désirables et leurs atouts physiques sont souvent mis en avant. Mais ne nous montrons pas hypocrites et précisons



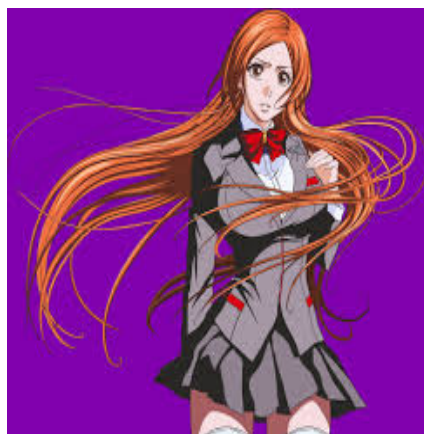
Largo Winch, tombeur de ces dames.

que c'est aussi le cas des personnages masculins qui sont eux aussi bien bâtis, beaux, et montrés sous leur meilleur profil. Mais c'est ici le propre du héros d'aventures qui se doit de donner l'exemple et qui traîne derrière lui une longue tradition littéraire et cinématographique de bellâtres courageux. Car c'est bien de tradition dont il est question ici, car la BD fait partie des domaines, comme le jeu vidéo ou le polar, qui ont longtemps existé par et pour les hommes. Cette esthétique du sexy est dans toutes les BD d'aventure, mais ce qui a de plus en plus tendance à changer, c'est l'incursion de scènes sexuelles à proprement parler. Dans des BD « réalistes », c'est-à-dire se passant dans le monde moderne sans éléments fantastiques, on se rapproche de l'univers de James Bond avec un héros charismatique accompagné d'une jolie acolyte qui finira dans ses bras et qui changera à chaque tome, permettant des petits interludes érotiques de nudité ou de scènes d'amour. La série *Largo Winch* est tout à fait représentative de cet état d'esprit, mais aussi *Alpha*, *Leo Loden*, *XIII* ou *Gipsy* pour ne parler que des plus connues. Il est vrai que les filles sexy ont toujours fait vendre, surtout en BD, mais qu'en est-il, précisément, des scènes sexuelles ? Les albums du grand dessinateur italien Enrico Marini à qui l'on doit de grands succès de librairie comme *Gipsy*, *Rapaces* ou *Les Aigles de Rome* sont connues pour leurs scènes de sexe torride et leur érotisme ambiant dans des scénarios relativement ordinaires. Alessandro Jodorowsky fait aussi partie de ces auteurs qui aiment à mélanger histoire et sexe : ses récentes séries *Borgia* et *Le pape terrible* prennent toutes les deux place dans l'Italie corrompue du XVI^{ème} siècle où se mêlent débauche et complots politiques. L'affaire *Murena* et sa réédition enrichie de deux planches érotiques, quant à elle, laisse à réfléchir. L'omission originale découlait-elle d'une censure de bonne volonté, de peur de choquer le lecteur qui découvrirait, abasourdi, qu'on s'adonnait à des jeux sexuels pendant la Rome Antique, ou avons-nous affaire à un superbe cas de « marketisation » de l'érotisme ? Si la BD érotique pure semble rebuter le grand public, elle marche plutôt bien auprès des autres genres, sticker « Réservé aux adultes » ou non...



Rapaces, de Marini.

Une différence de traitement se fait en fonction notamment de la nationalité de la BD, forcément soumise à un sens moral et une législation différente. Le manga d'aventure (*shonen*) ne montrera pas de scène de sexe, même sous-entendue, le héros de ce type de manga n'étant la plupart du temps pas sexué (ou alors soumis au désir mais l'assouvissant rarement). Le genre même du *shonen* interdit tout sous-entendu sexuel puisqu'il s'agit d'un genre de manga d'aventure destiné à un public certes masculin, mais essentiellement jeune (« *shonen* » signifie « adolescent » en japonais). Toutefois, public masculin oblige, les acolytes féminins du héros gardent tout de même leurs particularités féminines, notamment par des vêtements aguicheurs (courts, décolletés, moulants... l'imagination des auteurs semble sans bornes pour renouveler la garde robe coquine de ces personnages), des poses suggestives, des plans indiscrets, et surtout des morphologies parfois étonnantes (poitrines surdéveloppées, tailles fines, jambes immenses et longilignes...).



Orihime, l'acolyte du héros dans le manga *Bleach*.



Preuve que le voyeurisme n'a pas de frontières, on retrouve ces caractéristiques dans les comics, notamment de super héros. Au début prévus pour un public jeune, les comics de Marvel ou DC reprennent cette idée d'un héros non-sexué mais tout de même accompagné par des personnages féminins aguicheurs. Mais contrairement au Japon où l'âge du lecteur explique une certaine pudibonderie scénaristique, c'est ici la censure imposée par lois américaines qui a gardé le comics *mainstream* loin de toute scène explicite. Le cas de la BD franco-belge est différent car une fois passée la censure d'État, l'Hexagone n'a jamais vraiment hésité à mélanger scènes de nudité avec de l'aventure haletante, comme on a pu le voir. Bien que les coupes d'Anastasia

se soient fait sentir un bon nombre d'années avec retouchage, découpage, noircissage et interdictions de publier à la clef, la BD franco-belge d'aventure s'est peu à peu orientée vers un mélange des genres, faisant de la femme désirable un élément non pas nécessaire mais incontournable du scénario.

Si la BD grand public s'est intéressée à l'érotisme, la BD érotique s'est elle aussi penchée sur la BD grand public. En effet, le genre compte plusieurs séries dotées d'un scénario passionnant, mais aussi de sexe explicite. *Druuna* de Serpieri (1986) en est l'exemple le plus flagrant. Entre SF et érotisme, la série raconte les aventures de la belle Druuna, prisonnière d'un monde étrange empli de créatures lovecraftiennes, qui n'ont gardé de leur humanité qu'une attirance toute compréhensible pour celle qui semble être le seul élément de beauté qu'il reste dans ce monde corrompu par la lèpre. Alors qu'elle mène son enquête, le lecteur découvre peu à peu les origines de cette ville perdue et de ses habitants plus ou moins amicaux. C'est ce mélange de sexe et de mort, d'Eros et de Thanatos, qui fait ici la qualité de cette série qu'on lit avec fascination. « *C'est l'apparition du SIDA qui change tout. Paolo Serpieri et sa créature Druuna incarnent bien ce malaise et sa myriade d'écho sur les mentalités. Héroïne d'un futur pessimiste, bombe sexuelle, Druuna est une miraculée. [...] Le corps des amants, ravagé par la mort, contraste avec celui, parfait, dans ses courbes sensuelles comme dans sa pureté immunitaire, de la généreuse Druuna.* »²⁹ L'ambiance est pesante, les personnages extrêmement bien écrits, et bien que la qualité scénaristique se

perde au fil des tomes, on reste sans voix devant l'ambition de cette série qui conjugue aussi bien la laideur extrême à la beauté fatale. Du côté de la France, si les aventures de *Barbarella* (1964) n'ont pas eu la chance de pouvoir sortir à une époque où les scènes explicites étaient tolérées, cela n'a pas empêché Jean-Claude Forest de frapper fort avec sa belle guerrière indépendante à la nudité peu timide. En effet, comme le dit Benoît Berthou dans son article sur la guerrière de l'espace, « *la force de Barbarella pour lutter contre les nombreuses créatures extra-terrestres ne réside pas dans son costume, ses accessoires ou même sa musculature, mais bien dans sa capacité à susciter le désir et les liens lui permettant par exemple d'attirer l'attention de toutes sortes de personnages* ».³⁰ Ce super pouvoir lui est donné par sa



Druuna, de Serpieri.

²⁹ Citation de Stéphane Beaujean tirée de *l'Anthologie de la bande dessinée érotique*, Beaux-Arts éditions, 2012, p.117.

³⁰ « Barbarella : héroïsme et érotisme », http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?page=blog_neuviemeart&id_article=337 consultée le 15 août 2013.

liberté de ton et de geste qui passe par la nudité assumée que la censure a essayé maintes et maintes fois de couvrir de sous-vêtements, gardiens de la moralité. En plus d'être l'épicentre d'une très sympathique histoire de science-fiction légère, Barbarella incarne pour la plus grande joie des lecteurs une héroïne moderne et débrouillarde qui n'hésite pas à coucher avec des robots et à se montrer nue, dégageant derrière elle un parfum de liberté au bon goût d'érotisme. Toujours en science-fiction mais chez des auteurs plus récents cette fois, la série en deux tomes *Pandamonia* (2011) est un joyeux mélange des séries *Black Sad*, *Sky Doll* et *Tank Girl*. Sur une Terre futuriste pour éviter l'extinction de la race humaine, une multinationale a incorporé les gènes d'animaux dans l'ADN humain. Mais ces mélanges laissent au final plus la place à la part l'animal qu'à l'humain, à la grande satisfaction du directeur de la multinationale en question qui peut enfin réaliser son rêve de domination mondiale. Seule Vanessa, parfait équilibre entre l'homme et l'animal, peut se mettre en travers de son chemin en contrecarrant ses plans machiavéliques ; le lecteur suit donc ses pérégrinations de fuyarde dans sa quête de la vérité. Mais quelle fuyarde ! Ce personnage mi-femme mi-panda (je vous l'accorde, ça peut paraître un peu ridicule...) va user de tous ses charmes pour échapper à ses adversaires et trouver les réponses qu'elle cherche. Cette BD grand public et pourtant très sexy, sans révolutionner le genre de la science-fiction par un scénario un peu faible, n'en est pas moins un très bon divertissement servi par un dessin superbe qui pousse plus loin et plus souvent que d'habitude les attitudes sexy de l'héroïne sans pour autant qu'on atteigne le stade pornographique.



Mais l'aventure n'est pas le seul style de BD dans lequel s'invite l'érotisme. *Adieu Midori* de Q-ta Minami n'est pas une histoire de SF et n'a pas un scénario alambiqué. Il appartient à la catégorie des *josei*

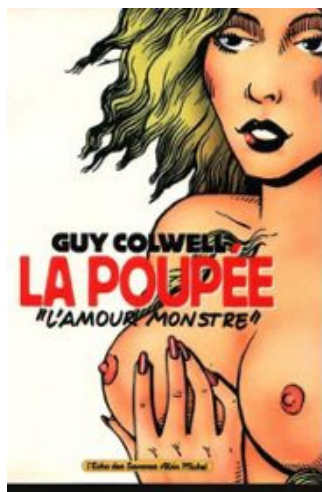


ou *mature shojo*, c'est-à-dire à du manga pour femme adulte. L'équivalent du seinen chez les hommes où la dimension adulte est plutôt dans la violence et la nudité, le *josei*, lui, parle plus souvent du quotidien, d'histoire d'amour et d'amitié. *Adieu Midori* raconte l'histoire d'une jeune fille de vingt ans un peu timide et paumée qui ne sait trop où va sa vie. Elle travaille comme assistante, puis comme hôtesse dans un bar chic ; elle est irrésistiblement attirée par un homme d'apparence gentil mais sans cœur qui se sert d'elle comme de toutes les femmes. Bref, la vie. Ce n'est pas du grand spectacle, il n'y a pas de scènes d'action, mais l'histoire est d'une mélancolie bouleversante. Les scènes de sexe y sont explicites, plus ou moins tendres en fonction des partenaires mais elles reflètent la vie réelle. Peut-être de par son statut de manga pour femme, les scènes érotiques ne sont pas impressionnantes de poitrines enflées de désir et de dynamisme sexuel. Et parce que la justesse d'un scénario n'a pas

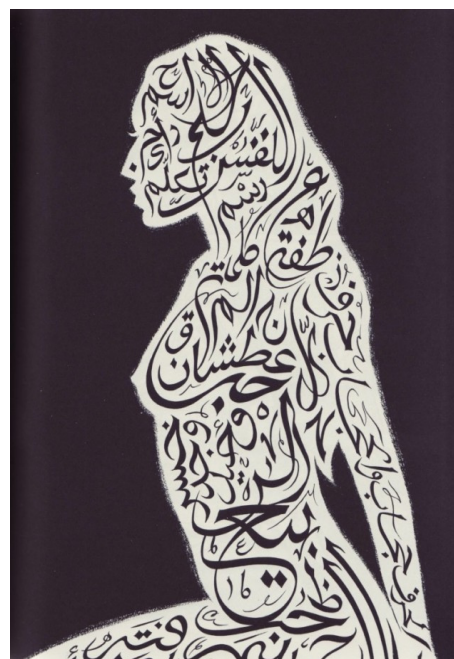
Adieu Midori de Q-ta Minami.

besoin de complexité, *Adieu Midori* fait parti de ses mangas qui laissent penser que le grand public et l'érotique peuvent très bien fonctionner ensemble. De même, chez les Américains cette fois, *La Poupée* de Guy Colwell raconte l'histoire d'un homme défiguré par des pustules mais foncièrement bon qui se lie d'amitié avec un sculpteur pour lui créer une poupée le plus réaliste possible afin d'avoir enfin une femme à aimer. Mais une fois cette femme parfaite créée, elle va déclencher les plus bas instincts des

hommes qui se battront pour la récupérer. Du journaliste véreux au détective privé en passant par le producteur de film underground et de jeunes ados en rut, tous vont enchaîner cascades en voiture, effractions et magouilles en tout genre pour pouvoir tester la poupée alors que le pauvre défiguré et tout le milieu de la sculpture avec lui essayent de la récupérer pour que le pauvre bougre puisse enfin connaître l'amour. Il s'agit plus ici d'une course poursuite que d'une véritable histoire érotique, même si le désir qu'attise la poupée conduit forcément à des scènes de sexe plus ou moins érotiques. Cependant, on a ici à faire à une histoire d'abord humoristique (les situations et les personnages rencontrés ne peuvent que provoquer le rire chez le lecteur) mais aussi à visée morale sur la tromperie de l'apparence un brin versé sur le féminisme comme en témoigne le dialogue de fin («*Ils [les hommes] considèrent déjà les femmes comme des objets, mais toi tu as supprimé la femme pour ne laisser que l'objet... ça...ça*



libère toutes les agressions archaïques contenues et refoulées.»), mais surtout à l'humanisme en général («*Il suffirait pourtant d'offrir à ceux qui se sentent seuls la chaleur d'un être qui les aime.*»). Cette histoire très réussie est la seule bande dessinée que le peintre Guy Colwell ait jamais sortie, à notre grand regret. Plus récemment, le chef d'œuvre de Graig Thomson *Habibi* mériterait une exégèse à lui tout seul tant les sujets abordés sont nombreux et la narration tortueuse. Sorti juste avant le festival de la BD d'Angoulême en 2011, reparti sans rien au grand étonnement de tous, *Habibi* fait pourtant parti de ces cartons de librairie que personne n'a vu venir. Ce conte oriental place son action dans une époque peut-être pas si lointaine quelque part en Orient et chante l'amour fraternel d'un frère noir et d'une sœur arabes seuls au monde qui se sont adoptés mutuellement et qui, après s'être cachés du monde en vivant en autarcie pendant des années, se retrouvent séparés et bousculés par la vie. Ce sont deux fétus de paille qui se raccrochent l'un à l'autre dans un Orient à la fois fantasmé et terriblement réaliste. Cette claqué graphique voguant entre candeur enfantine et cruauté sadique évoque sans cesse la thématique du corps : le corps dans l'univers, la honte de la nudité, le rapport à la sexualité, au désir, à la souffrance, au plaisir... À partir de là, on se trouve souvent confronté à de nombreuses scènes de nu, où l'érotisme n'est d'ailleurs pas toujours présent. Mais lorsque c'est le cas, le plaisir est évoqué avec fraîcheur comme un constituant de notre corps qui, lui-même, n'est qu'un grain de sable dépendant de l'histoire de nos ancêtres, mais aussi de la terre, du soleil, de l'univers entier. Tout est relativisé et vu sous l'œil d'un animisme bienveillant. Le lecteur à l'esprit obtus qui s'offensera des scènes de sexe de cette BD ne pourra donc pas de toute manière appréhender le centième de la grandeur de cette œuvre qui nécessite des dizaines de relectures pour commencer à toucher du doigt l'ambition du projet esquissé ici.



Habibi, Graig Thomson.

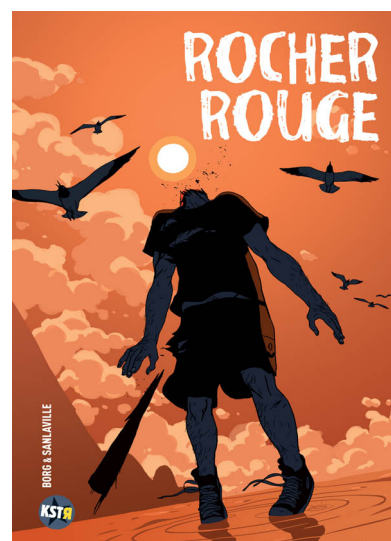
Les mélanges entre genres comme le polar ou les films de cinéma bis aident aussi à l'intrusion d'érotisme dans une BD grand public. Les titres de la collection dédiée à l'adaptation des polars de l'éditeur Rivages Noirs chez Casterman (Rivages/Casterman/Noir) semblent particulièrement désignés pour ce



type de mélange, et pourtant un seul titre nous a paru digne d'intérêt en montrant un peu plus qu'une simple étreinte : le très violent *Cauchemar dans la rue* (2013) de David Sala raconte la vengeance d'un flic qui a perdu sa femme, tuée par une bombe qui lui était destinée. Les nombreux flash-back revenant sur les relations qu'il entretenait avec cette voluptueuse brune sont d'une rare intensité, d'autant plus qu'ils sont mêlés à la douleur de la disparition et à la rage de la vengeance. Toujours chez Casterman, la collection KSTR laisse la parole aux nouveaux auteurs aux styles graphiques tous bien différents et aux scénarios un peu aléatoires. Le point commun de ces petits nouveaux est d'être biberonnés aux jeux vidéo et aux films d'horreur des années 1980. Il n'est donc pas étonnant de retrouver un peu de tout ça dans des titres comme *Rocher Rouge* (2009)

d'Eric Borg et de Mickaël Sanlaville qui raconte les mésaventures d'une bande de jeunes gens pleins de sève sur une île déserte prétendument hantée par un monstre aux méfaits sanglants. Les amateurs de slasher movies, ces films d'horreur gores où une bande d'adolescents se fait généralement massacrer un par un à grand renfort de faux sang y trouveront leur compte, aussi bien en terme d'hémoglobine que de scènes sexuelles explicites et souvent complètement gratuites. Mais ici, le genre est assumé et l'érotisme aléatoire participe de cette ambiance à la fois légère et sombre.

L'érotisme a toujours été présent dans la BD, amatrice de jolies jeunes filles et de beaux hommes bien bâtis. Si le genre de BD d'aventure s'y prête plutôt bien, le thriller, le polar ou l'horreur accueillent aussi volontiers l'érotisme plus ou moins explicite. On constate tout de même une recrudescence de la sexualité assumée dans les BD adultes modernes qui n'ont plus peur de montrer ce que la BD classique laissait sous-entendre. Peut-être est-ce un besoin d'aller au plus proche de la réalité : après tout, le sexe est une composante de la vie humaine, et en plus il fait vendre. Pourquoi s'en priver ? Les auteurs de BD autobiographique l'ont bien compris et l'incluent de plus en plus dans leur scénarios. Plus délicate ici parce qu'elle touche à l'intime, la sexualité est de plus en plus souvent abordée par besoin d'honnêteté totale vis à vis du lecteur, mais aussi parce qu'elle est parfois au cœur de la construction de la personnalité de l'auteur.



B L'érotisme autobiographique

Si les beaux jours de l'érotisme autobiographique viennent surtout des Etats-Unis des années 1970-1980 à travers le comics underground, elle finit par faire son petit bout de chemin notamment en France où elle fleurit depuis quelques années. C'est d'ailleurs par ce pan-ci de la bande dessinée érotique que s'est engouffré à la fois le lectorat féminin, mais plus globalement le lectorat grand public.

La plupart des autobiographies avec des scènes érotiques présente la sexualité comme quelque chose de positif. Lorsqu'elle est libérée, elle est souvent au centre même de l'histoire. C'est le cas du très touchant *Fraise et Chocolat* (2006) d'Aurélia Aurita. D'après Benoît Cousin, ancien directeur éditorial

du label Drugstore, ces deux tomes « *ont sorti l'érotisme de son ghetto et ont remis le genre sous le feu des projecteurs* ». Et ce n'est peut-être pas un hasard si cette ouverture s'est faite autour d'une histoire d'amour. Car *Fraise et Chocolat*, c'est tout simplement l'histoire d'une relation entre un homme et une femme, ni plus ni moins. Mais si cette histoire d'amour englobe toutes les facettes habituelles d'une relation de couple (les sorties, les cinémas, les disputes...), elle comprend aussi le sexe, mais abordé comme n'importe quel aspect de la relation amoureuse. Il est vrai que cet aspect prend dans l'histoire beaucoup de place, mais c'est simplement parce qu'il occupe une grosse partie de l'histoire du couple. Cependant, la sexualité n'est pas l'unique sujet puisqu'on y parle également de traumatismes amoureux laissés par les anciens amants, de confiance, de racisme etc. D'après Frédéric Boilet, le principal intéressé puisque c'est aussi de lui dont parle l'histoire, « *Fraise et Chocolat a touché beaucoup de gens et beaucoup de couples parce qu'il sort du cadre érotique. C'est un livre qui parle de tout dans une relation de couple, de la sexualité, mais aussi des tabous. En BD, il y a un véritable tabou lié au sexe, on n'en parle pas. Le but de Fraise et Chocolat n'était pas de faire de la BD érotique, mais de raconter une histoire d'amour et, évidemment, il y a du sexe dedans...* ».³¹ L'amour serait donc le sauveur de la BD érotique ? C'est ce que semble penser le grand romantique Vincent Bernière qui estime que « *de manière générale, l'érotisme et la sexualité d'aujourd'hui manquent de scénario et surtout... d'amour. L'amour est tout de même un vecteur d'histoire érotique, on commence généralement par l'amour pour aller ensuite vers la pornographie. Reiser disait que la pornographie était " le stade ultime de l'amour "* ».³² C'est en tout cas ce qui semble avoir touché le grand public dans ces deux tomes, car pourrait-on s'attacher autant à ces deux personnages s'ils ne s'aimaient pas autant ? Cependant, la dimension autobiographique joue aussi sur le côté voyeur du lecteur qui ne doute pas un instant se trouver ici devant le journal intime d'une relation de couple tout à fait réelle et non fictionnelle. Pour corroborer cette hypothèse, dans le tome 1, la préface de Johann Sfar qui est un ami personnel du couple montre bien la gêne de cet auteur proche des deux per-



L'épinard de Yukiko, Frédéric Boilet.



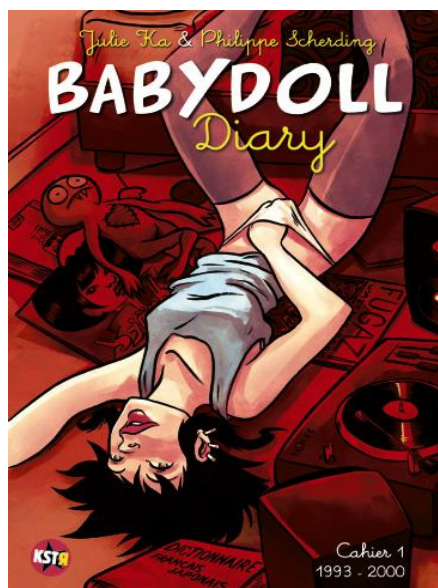
Fraise et Chocolat, Aurelia Aurita.

sonnages/auteurs à lire leurs frasques sexuelles les plus intimes. Cette dimension de voyeurisme devant une histoire réelle s'appuie également sur un dessin léger, non réaliste et presque enfantin qui s'approche de celui des blogs BD lui aussi souvent autobiographique, et dont on commence à découvrir le potentiel au moment de la sortie du tome 1 en 2006. Le trait léger et presque girly d'Aurélia Aurita permet une plongée dans l'histoire à la fois instantanée et en douceur, ce qui peut également expliquer son succès auprès des lecteurs peu habitués à l'érotisme en bande dessinée.

³¹ Entretien avec Frédéric Boilet annexe 7.

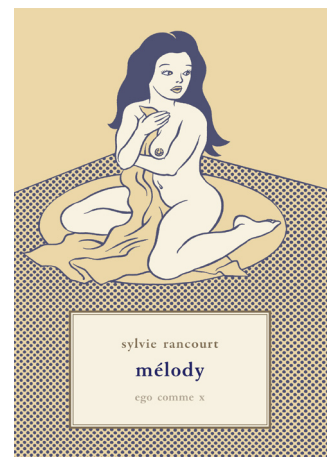
³² Entretien avec Vincent Bernière annexe 3.

Certains comme Gally et Obion dans leur *Love Blog* (2010) ont essayé de surfer sur cette vague de l'autobiographie érotique légère. Ces deux dessinateurs célèbres dans la blogosphère française et couple dans la vraie vie y ont dessiné leurs ébats, leurs déboires, leurs petits riens. Ici aussi le dessin aide à ne pas vraiment prendre au sérieux ces étreintes qui franchissent souvent la ligne qui sépare l'autobiographie honnête de l'impudeur totale. C'est cette impudeur sexuelle qui leur sera le plus reprochée,



peut-être alliée à l'absence totale de profondeur des personnages ou de réflexion sur la relation de couple. Même constat dans les deux tomes de *Babydoll Diary* de Julie Ka et Philippe Scherding sorti en 2010, présenté comme autobiographique par son éditeur KSTR mais qui ne va pas plus loin qu'une succession de scènes stéréotypées sans intérêt en soi et, plus grave, sans rapport logique les unes avec les autres. Le mélange entre sexe et histoire vraie semble de plus en plus intéresser, la preuve avec la sortie en 2013 de *Melody* de Sylvie Rancourt. L'auteur y raconte son expérience en tant de strip-teaseuse dans les bars de Montréal des années 1980 dans un dessin qu'on pourrait qualifier de naïf, voire d'amateur, donc très peu érotique au final. Mais le fait est que cette BD est sortie en 2013 alors qu'elle a été publiée pour la première fois au Canada en... 1985. Pourquoi cette ressortie aujourd'hui ? L'intérêt du titre réside surtout dans la découverte

des dessous du milieu du strip-tease et sans doute aussi le témoignage d'une femme qui raconte cette partie de sa vie sans aucune honte ni peur du jugement. Ici encore, la sexualité est désinhibée et l'auteur n'a pas peur d'affirmer avoir aimé faire ce travail. Surfant à la fois sur la vague de l'autobiographie et du succès de Robert Crumb en France, Denoël Graphic sort en 2012 *Parle-moi d'amour*, un énorme pavé regroupant toutes les pages du fanzine que les époux Kominsky-Crumb ont dessiné à quatre mains pendant plusieurs années. Tous les deux ayant leur franc-parler, ils n'hésitent pas à évoquer leurs disputes, leur vie de famille, leurs discussions, mais aussi leur sexualité plutôt libérée. Si cette bande dessinée est autobiographique mais humoristique avant tout, elle laisse place à une liberté de ton et un discours complètement libérateur qui fait franchement du bien.



Mais il existe aussi des autobiographies à l'érotisme complexé et tourmenté. C'est souvent le cas pour des auteurs américains, pour qui la découverte de la sexualité fut très douloureuse. Les albums de Chester Brown, notamment *Le Playboy* (2001) où il raconte sa découverte du magazine pour adulte dans l'Amérique puritaine des années 1960 et la naissance de son rapport d'attraction et de répulsion envers ses playmates voluptueuses. Son tout récent *23 prostituées* (2012) est également autobiographique, mais bien plus engagé car s'attaquant à un comportement sexuel moralement réprouvé, celui de la prostitution. Ce pavé de 280 pages dont 50 de post-face est un véritable plaidoyer en faveur de la prostitution où il raconte de manière neutre, presque clinique, ce qui l'a amené à fréquenter des prostituées et ses expériences avec ces vingt-trois femmes. Sans jamais donner de vrais noms ni dessiner de visages, il décrit ces femmes plus ou moins belles, plus ou moins accueillantes qui ont su le soulager de son fardeau libidineux. Il en tire une véritable réflexion sur la vision de l'amour et du couple dans



Le Playboy, Chester Brown.

nos sociétés occidentales judéo-chrétiennes et affirme sa volonté de différencier le sexe et l'amour. Mais c'est aussi une réflexion sur sa propre misère sexuelle qu'il attribue à son incapacité à se fondre dans la vision générale de l'amour («Je serais prêt à payer 50 dollars pour qu'elle me prenne dans ses bras. Ai-je autant besoin de chaleur féminine ?» page 21). Par son décalage entre le sujet (le sexe) et son traitement graphique et narratif (explications cliniques, dessin d'un noir et blanc tranché), Brown veut ici poser une réflexion et pousser le lecteur à l'introspection en empêchant tout sentimentalisme. Il est vrai qu'il ne s'agit pas vraiment d'une BD érotique à proprement parler et même si le sujet d'étude est le sexe, la manière e le traiter relève presque d'un essai sociologique. La thématique de la névrose sexuelle est aussi très présente dans les albums de Crumb qui a grandi dans la même Amérique pudibonde de Chester Brown. Ses albums comme *Mes problèmes avec les femmes* (2007) ou *Harv & Bob* (2010) démontrent un véritable blocage psychologique chez un garçon, puis un homme fasciné et terrifié par les femmes qui préfère se renfermer dans son monde intérieur que de tenter quoique ce soit, nourrissant ainsi ses propres obsessions névrotiques. Bien qu'appartenant à la génération suivante, on retrouve ce côté névrosé dans le magistral *Blankets* de Graig Thompsons (2004) qui raconte la première histoire d'amour de l'auteur. Cette bande dessinée d'une nostalgie douce-amère livre peu de scènes de sexe, mais l'auteur a grandi au fin fond du Wisconsin dans les années 1980 et la religion a longtemps tenu une grande place dans sa vie. Le rapport au corps et à la sexualité est donc véritablement problématique, moins lorsqu'il se rapporte à Raina, la femme qu'il vénère comme déesse, mais plutôt à son propre corps et à son désir. La scène de masturbation devant l'écriture de Raina où le héros avoue que c'est la seule fois de son adolescence qu'il s'est adonné à l'onanisme est particulièrement révélatrice d'une culpabilité enfouie.

Avec la découverte du marché du graphic novel américain en France depuis quelques années, la BD autobiographique a fait son petit bout de chemin. Aujourd'hui, une autobiographie honnête se doit de comporter quelques passages de sexe puisqu'il s'agit d'un élément qui fait partie de la vie et qui prend plus ou moins de place chez les auteurs. Surtout lorsqu'il s'agit de souvenirs de jeunesse, l'érotisme peut être le vecteur d'une histoire personnelle. Mais il faut toujours se méfier des vérités autobiographiques car comme le dit Robert Crumb dans le reportage d'Arte « Sex in the comics » : « Est-ce que la BD autobiographique c'est une histoire d'exhibitionnisme et de narcissisme ? Absolument. »³³

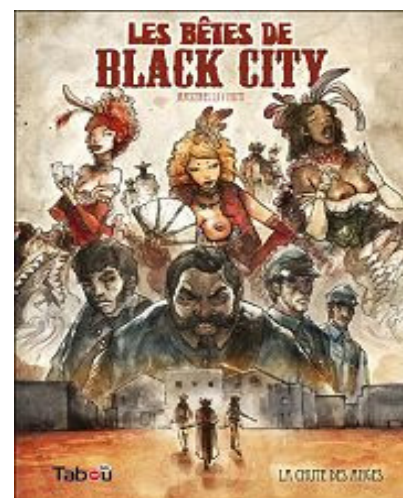


Blankets, Graig Thomson.

³³ Documentaire « Sex in the comics » réalisé par Joelle Oosterlinck, Arte, 2011.

C L'érotisme politique

La plupart du temps, ce type d'érotisme (politique donc) va avec l'autobiographie : que ce soit pour s'affirmer en tant qu'être humain (*Valentina* de Crepax), pour revendiquer des pratiques socialement rejetées (*23 prostituées* de Chester Brown) ou pour faire passer un message d'égalité (le collectif pro mariage gay *Projet 17 mai*), l'érotisme est un moyen comme un autre de faire passer un message, la plupart du temps en racontant sa propre expérience. Ça a surtout beaucoup été le cas dans les années 1960-1970 avec la bande dessinée érotique féministe. L'inénarrable Aline Kominsky (compagne de Robert Crumb) est une des premières à avoir voulu donner la parole aux femmes avec la création de NOW (National Organisation for Woman) en 1966, une association féministe de protection des droits des femmes. Les strips *Gentle Tripout* de Panzika sont également à marquer d'une pierre blanche en tant que BD de la première femme dessinatrice *underground*. De même, *It ain't me, Babe* publié en 1970 est le premier fanzine entièrement réalisé par des femmes. Excédée par la misogynie latente des dessinateurs de BD pour la majeure partie masculin, ces dessinatrices décident de sortir leur propre magazine entièrement dessiné par des femmes et offrant une réflexion sur l'égalité des sexes. Aujourd'hui, la BD féministe est rare, sans même parler de la BD érotique féministe. Dans un genre largement dominé par les hommes (la BD), les quelques auteurs femmes qui ont rencontré le succès en touchant le lectorat féminin n'y ont pas réussi avec des propos politiques, mais au contraire, avec une affirmation de leur féminité plus frivole qu'autre chose (Margaux Mottin, Pénélope Bagieu...) Heureusement, on retrouve des personnages de femmes fortes un peu partout dans la BD érotique, bien que créée uniquement pour servir un fantasme. *Barbarella*, les filles de *Hot Charlotte*, *Valentina* ou encore *Ikuno* de *Nozoki Ana* sont des femmes libérées qui assument leur féminité et, en toute logique (sic) qui prennent les devants et n'hésitent pas à coucher avec qui elles veulent, à la grande joie du héros et des lecteurs. Dans les figures de femmes fortes, les héroïnes vengeresses de la superbe série *Black City* (2011) font presque figure d'exception. Un peu à l'image de mortelle *Lady Snowblood*, ces trois anciennes prostituées vont tout ravager sur leur passage pour se venger des trois hommes qui les ont défigurées, utilisant leur principal atout : le sexe. Ce



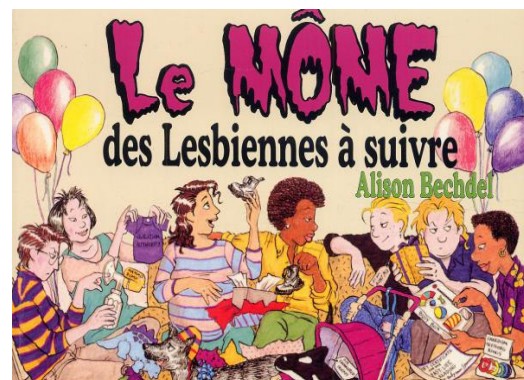
RanXerox, Liberatore.

western violent et sexy présente ses trois héroïnes comme des femmes à la droiture intacte dans une quête plutôt masculine de vengeance sanglante. Les scènes de sexe y sont bien réelles, mais elles servent surtout à montrer la détermination de ces femmes farouches qui ne s'offrent que pour atteindre leur but.

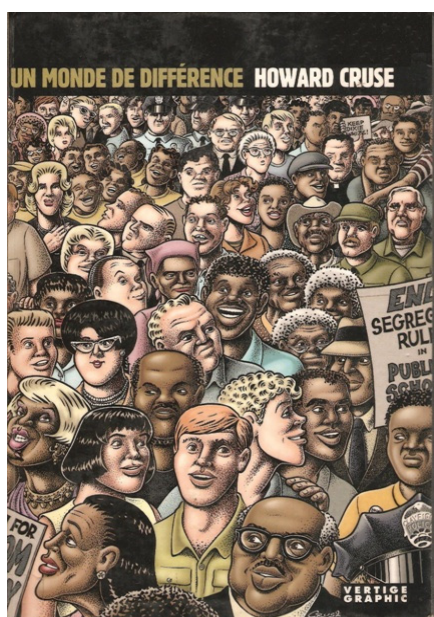
On peut également trouver une dimension politique à certaines BD érotiques. C'est le cas de la série *Ranxerox* de Tanino Liberatore et Stefano Tamburini qui retrace les aventures de RanXerox, monstre de Frankenstein cyber-punk et de sa maîtresse mineure, sexy et au tempérament de feu. La violence de ce titre en même temps que les scènes explicites (et jugées choquantes car représentant souvent une mineure en pleine action) ont fait beaucoup

parler de lui, aujourd'hui encore. Mais cette brutalité retranscrit en fait la violence de l'Italie des années 1970, les Années de Plomb, en pleine crise financière et politique où les mouvements activistes sont écrasés sans merci par le gouvernement. Chez Manara aussi, on peut trouver des thématiques politiques, surtout dans la série des *Giuseppe Bergman* (1980) où le héros fait souvent référence à l'environnement ou à la corruption des hommes politiques. Ces propos sont souvent lâchés en milieu d'histoire presque innocemment, ou parfois à la fin, comme une morale un peu inattendue. Car bien sûr, le cœur des histoires de Manara n'est pas ce type de discours engagé qui pourrait vite plomber ces histoires avant tout séduisantes, mais cependant il participe à l'originalité de ses BD parfois un peu folles mais inimitables.

La bande dessinée érotique homosexuelle comme nous l'avons vu, peut aussi être un vecteur d'idées. S'il existe peu de titres autobiographiques uniquement sur l'érotisme homosexuel, beaucoup font rentrer la sexualité dans la retranscription en BD du parcours personnel de l'auteur : Ralph Köning en est son représentant le plus connu en Europe avec son mélange de tranches de vie et d'humour pour raconter le quotidien d'homosexuels. Alison Bechdel, si elle se concentre sur l'autobiographie dans *Fun Home*, aborde la question LGBT (Lesbien, Gay, Bisexuel, Transgenre) dans *Lesbiennes à suivre* (1994), une des



premières BD sur l'homosexualité féminine à paraître en France. Elle y raconte la vie de deux personnages lesbiens et y aborde tous les sujets de leur vie quotidienne dont la sexualité, loin des clichés masculins habituels. Howard Cruse est également à citer puisqu'il est une des figures d'émancipation gay par le comics aux Etats-Unis. On lui doit le magazine *Gay Comics* outre-Atlantique qui, contrairement à notre version française, existe encore aujourd'hui, ainsi que plusieurs albums où il évoque librement l'amour entre hommes, le SIDA, l'homophobie... En France un seul album a été édité, *Un monde de différence* (2001), un titre plus ou moins autobiographique évoquant la vie d'une jeune homosexuel grandissant dans le sud des Etats-Unis dans les années 1960 qui se trouve confronté au racisme latent, bien plus virulent que l'homophobie. On assiste aussi à une prise de parole en faveur de l'homosexualité chez les héros de comics avec des coming out réguliers de personnages. Même si on sort ici de la



dimension érotique de la BD puisqu'il s'agit de comics de super héros, cette tendance est particulièrement révélatrice d'une volonté de changer les esprits de la part des auteurs en sortant leurs lecteurs habituels (qu'on peut supposer en très grande majorité hétérosexuels bien qu'aucune étude n'ait été faite sur le sujet) de leur cercle de confort en insérant des héros aux normes sexuelles différentes des leurs. Même s'il est vrai qu'on puisse douter qu'un jour les grands noms bankable comme Superman ou Wolverine révèlent eux-aussi leurs penchants homosexuels (bien que la polémique coure encore parmi les fans concernant les relations entre Batman et Robin), c'est déjà encourageant de constater qu'un geste a été fait dans ce genre aussi figé. À noter qu'il existe énormément d'auteurs politiquement engagés dans les thématiques LGBT hors de nos frontières comme Roberta Gregory ou Serena Pillai qui ne demandent qu'à être découvert



par chez nous en France.

L'exemple de *23 prostituées* de Chester Brown, on y revient, est intéressant car insolite. Son plaidoyer pro-prostitution s'appuie sur un récit autobiographique de l'expérience de l'auteur avec des prostituées sur plusieurs années. On y trouve des extraits de textes de loi, des témoignages, des références sur des ouvrages féministes... Il met toutes les chances de son côté en utilisant comme argumentation à la fois sa propre expérience personnelle, des références, une postface, des notes de plus de 50 pages, une liste de lieux communs le plus souvent rencontrés et leurs contre-arguments, une bibliographie et une introduction de Robert Crumb pour lui donner une légitimité à la fois en tant qu'auteur BD et comme connaisseur du sujet (Crumb étant connu pour

23 prostituées, Chester Brown.

ses bizarreries sexuelles). C'est un véritable travail de recherche à la fois intellectuel et sur le terrain. Il lutte en même temps pour l'amour non-monogame entre deux personnes, contre la morale judéo-chrétienne, pour la libération des mœurs... Sans utiliser ni sensiblerie sur le sort de ces travailleuses du sexe ni tentation en montrant une pratique idéalisée, il s'adresse avant tout à notre bon sens. Ce n'est, il est vrai, que rarement le cas dans la plupart des BD érotiques qui visent en premier lieu le fantasme, un argument particulièrement efficace car universel.

Il est donc possible de conjuguer érotisme et idéaux pour faire passer un message politique. Ce mélange pourrait même donner une excuse aux plus timides pour lire de la bande dessinée lubrique en toute tranquillité. Le sexe comme vecteur d'idées politiques ou sociales peut être une bonne idée tant que ces ingrédients explosifs sont savamment dosés sous peine d'indigestion du lecteur.

D La féminisation du genre

Parce que la majorité des lecteurs et des auteurs de bande dessinée a longtemps été des hommes, la représentation des femmes en général y était idéalisée et la femme était avant tout un objet de fantasmes. Avec l'ouverture des esprits et l'évolution plus égalitaire de la société, les femmes ont commencé à s'intéresser à ce qui jusque-là, appartenait au territoire des hommes. Si la BD reste un milieu qui compte surtout des hommes parmi ses auteurs, les choses sont en train de changer doucement : d'après les critères de l'ACBD, il existait en 2012 1510 auteurs français dont 12,45% sont des femmes, contre 12,3% en 2011.³⁴ En faisant entrer des auteurs féminins dans la bande dessinée, c'est une toute autre vision de l'érotisme, du corps et du plaisir qui est entré avec elles.



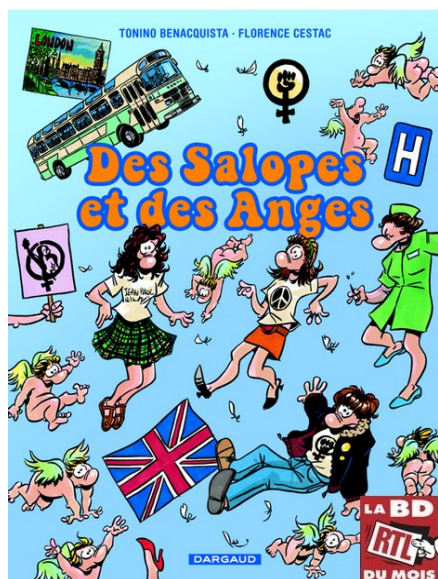
Aline Kominsky

Bien souvent, on associe un peu rapidement féminisation avec féminisme. Si ça a en effet été le cas aux Etats-Unis avec les premières auteurs de BD comme Trina Robbins, Joyce Farmer ou Aline Kominsky,

³⁴ Bilan de l'ACBD 2012 consultable sur www.acbd.fr/category/les-bilans-de-l-acbd.

ce fut surtout en réaction aux propos misogynes du monde de la BD lors du lancement de leur premier comics. Ces comics étaient souvent revendicateurs, mais parlaient aussi de sujets autobiographiques jamais abordés par des hommes comme l'hygiène intime, la grossesse, l'avortement et bien sûr, le plaisir. « *Le but n'est pas d'exciter mais d'aborder certains sujets sexuels que les hommes ne traitent pas* » se rappelle Aline Kominsky « *Nous étions les premières dessinatrices de BD, de véritables pionnières. Dans*

ce monde, jusqu'alors, il n'y avait pas de femmes. Les femmes étaient dessinées par des hommes qu'ils représentaient comme des objets de désir. Nous, nous dessinons des femmes à notre image. »³⁵



La nouvelle génération de dessinatrices en France n'est pas si différente et cherche à raconter son expérience de femme, mais surtout d'individu. Certaines comme Claire Bretecher ou Florence Cestac sont des piliers de la bande dessinée à la fois féminine et féministe avec des albums militants qu'elles continuent aujourd'hui encore à sortir comme *Des salopes et des anges* (Florence Cestac, sorti en 2012). Mais toutes ne sont pas forcément politiques et se contentent de raconter des expériences ou de faire passer des émotions, comme Aude Picault : « *Je ne voulais pas retomber dans des clichés qui me déplaisaient quand je lisais un livre porno ou érotique où j'étais incapable de*

me projeter puisque l'image de la femme ne me ressemble pas, j'ai donc essayé de faire quelque chose qui me parle tout simplement. (...) C'est une femme qui prend du plaisir par elle-même, qui prend son propre chemin, qui n'est pas l'objet de quelqu'un d'autre. »³⁶ Elle raconte ici ce qui l'a poussé à dessiner

sa petite perle, *Comtesse* sorti en 2010 dans la collection BD Cul. Si ce ne fut pas le cas d'Aude Picault, beaucoup d'illustratrices comme Gally ou Laurel se font connaître notamment par leur blog BD. Internet reste un moyen de diffusion permettant une parole plus libérée par rapport au papier car indépendante d'un support payant (si ce n'est l'hébergement du site) ou d'un avis extérieur (celui de l'éditeur). Le revers de la médaille de cette liberté de ton se trouve dans la limite entre honnêteté et exhibitionnisme. Mais là encore, où est le mal tant que chacun y trouve son bonheur ?

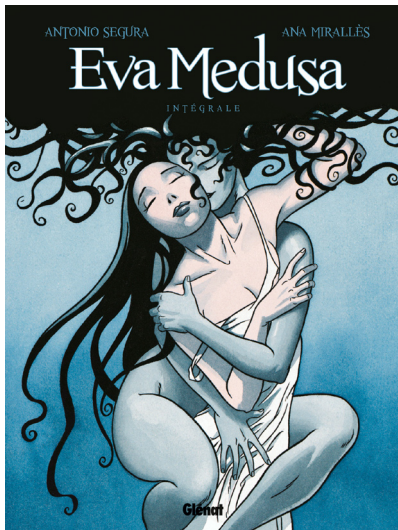
Chez ces auteurs, la dimension amoureuse prend bien plus de place que chez les BD érotiques écrites par des auteurs masculins où le sujet est rarement évoqué. La mise en situation, la construction du fantasme au sein même de la narration y est tout aussi importante, voire même plus, que les positions sexuelles des personnages. Le collectif *Premières fois* (2008) dessiné par différents auteurs et scénarisé par Sybiline dépeint les premières fois de plusieurs personnages, mais sans forcément qu'il s'agisse de dépucelage. Première fois dans un sex-shop, première pratique sexuelle insolite, premier râteau... Ces scénarios beaucoup plus érotiques que pornographiques font tout le sel de cet album joli et efficace. Certains sujets ne peuvent être abordés que par des femmes sous peine de passer pour un gros misogyne, comme l'hystérie à la fois de l'orgasme et de l'amour que l'on peut



³⁵ Documentaire « *Sex in the comics* » réalisé par Joelle Oosterlinck, Arte, 2011.

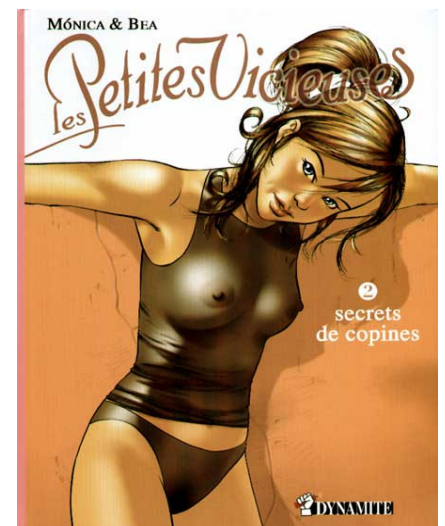
³⁶ *Ibid.*

trouver dans *Fraise et Chocolat*. Aurélia Aurita dessine les réactions d'hystérie et de cyclothymie que provoque chez elle le sentiment amoureux. Certaines comme Maia Mazaurette dans ses *Péchés Mignons* n'ont pas peur de montrer aussi les ratés, les peurs et les hontes que peut entraîner l'acte sexuel. Ici le point de vue est vrai, surtout parce que contrairement à la BD érotique traditionnelle qui a eu le temps de connaître ses clichés et ses redondances, celle écrite par une femme reste encore à inventer, et en l'absence de modèle du genre, on peut se douter que l'auteur ne s'inspire que d'elle-même pour dépeindre ses personnages.



Aussi rares soient-elles, il y a aussi ces auteurs femmes qui se sont fait un nom dans la BD franco-belge adulte. « C'est d'abord chez les dessinatrices réalistes que beaucoup de lecteurs de BD font connaissance avec des représentations féminines de l'érotisme. Tous les albums d'Ana Mirallés, depuis *Eva Medusa* qui l'a fait connaître en France, ont un contenu érotique très fort. Dessinatrice au service des scénaristes, elle met en scène des fantasmes masculins (femmes vénéneuses, harem, triolisme...) élaborés par Antonio Segura (*Eva Medusa*, Glénat), Jean Dufaux (*Djinn*, Dargaud) ou son compagnon Emilio Ruiz (*Muraqqa'*, 12Bis). La situation est un peu différente pour Maryse Charles, épouse de Jean-François Charles qui coécrit les scénarios d'*India Dreams* (Casterman), série où

l'amour physique joue un rôle important dans un contexte suranné de fin des colonies. »³⁷ Quelques rares dessinatrices s'intéressent à la BD érotique traditionnelle, donc destinée aux hommes : Paula Meadows dans son *Sophisticated Ladies* dépeint dans un trait réaliste (elle se dessine devant un miroir) ses aventures de lesbienne dominatrice. Entre autobiographie et érotisme pur, ce titre n'a pas eu le succès attendu mais il a au moins su faire entrer un peu de féminité dans la BD pornographique traditionnelle. Fang Yi Li a participé au collectif de la série érotique *L'Ombre et le feu* chez Bao et ses BD se passent généralement dans la Chine médiévale, entre samouraï, empereur et courtisane. Ces femmes auteurs peuvent aussi être un argument de vente auprès des lecteurs fantasmant sur ces dessinatrices cochonnes qui sortent des histoires si explicites. Les auteurs des trois tomes des *Petites vicieuses* ne s'en sont pas privés en se faisant passer pour des jeunes madrilènes soucieuses de leur anonymat (Monica et Beatriz), qui se sont en fait révélées être « deux vieux routiers espagnols : Calvo et Santiago Segura ». ³⁸ Idem pour l'auteur Milly Chantilly qui s'est fait repérer avec l'album d'humour sexy *Confession d'un canard sex-toy* (2013) qui s'avère en fait être deux amis, Mickael Roux et Arnaud Poitevin : « Il nous semblait plus sensuel et coloré d'utiliser un pseudo " glamour " qui donne une cohérence réelle au projet ». ³⁹ Ce type de comportement pose le problème du pseudo en BD érotique. Largement utilisé par les auteurs, le nom de plume permet de cacher une certaine réalité des choses et de faire fantasmer le lecteur qui pense lire une BD hard dessinée par une femme. Mais comme le dit Anne Hau-



³⁷ « Sexe & BD au féminin, un parfum de renouveau », Jean-Paul Moulin, *L'immanquable Spécial érotisme* Hors série n°5 février 2013, p.14.

³⁸ *Ibid.* p.15.

³⁹ *Ibid.*

tecoeur « *Je pense que cela peut en effet attirer, mais il faut que la promesse soit tenue : une femme ne représentera pas l'érotisme comme un homme, il faut donc qu'il s'agisse bel et bien d'une auteure et non d'un pseudo derrière lequel se cache un gros moustachu... Cela se sent tout de suite ! Mais tout n'est pas si sexué : certaines femmes vont aimer les dessins très hard, voire machos comme certains hommes n'aimeront pas l'idée qu'une BD érotique ait pu naître de l'imagination d'une femme.* »⁴⁰

Nine Antico, Léonie, Maïa Mazaurette, Camille Burger, Virginie Augustin, Aurélia Aurita, Aude Picault, Karo... Cette toute petite nouvelle génération d'auteur femmes montre un intérêt pour l'érotisme, même si pour le moment cela ne se cantonne qu'au leur. Mais cela permet déjà d'apercevoir un autre érotisme que masculin, un autre point de vue. Qui sait si un jour cela pourra donner envie à de nouveaux auteurs ?

2 Les adaptations littéraires

Comme au cinéma, les auteurs de BD aiment à adapter de grands classiques de la littérature, soit comme prétexte pour parler de sujets qui leurs tiennent à cœur, soit pour aborder une vision personnelle de l'œuvre. La BD érotique ne déroge pas à la règle et on compte une bonne vingtaine de titres adaptés ou inspirés par des textes de littérature. Le grand piège de ces adaptations réside dans la difficulté à garder la dimension évocatrice du texte et de ne pas la transformer en vulgaire adaptation pornographique. Des auteurs aujourd'hui classiques comme Crepax s'y sont essayés avec beaucoup de succès. Si l'adaptation du magnifique *Histoire d'O* de Pauline Réage (1975) ou le voluptueux *Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch (1985) perdent en subtilité de l'écriture et en grandeur de la langue, certains y voient une compensation dans le dessin

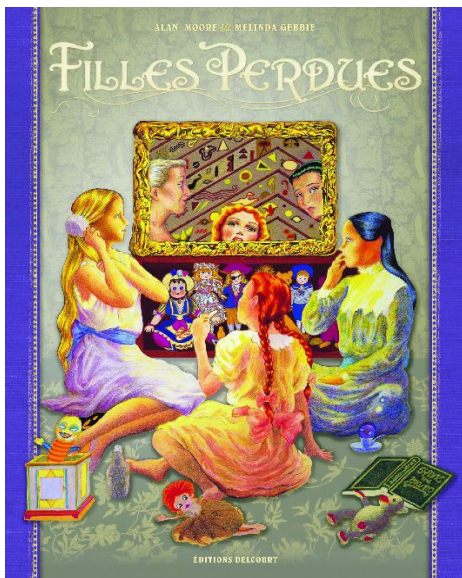


Le peintre Milo Manara.

sensible et élégant du dessinateur, qui s'est aussi attelé à la version BD d'*Emmanuelle* (1979) et de la *Justine* du Marquis de Sade (1980). Manara est aussi très connu pour ses adaptations : *L'art de la fessée* de Jean-Pierre Enard (1988), *Contes libertins* de Jean de la Fontaine (2011), *Aphrodite* de Pierre Louÿs (1999), *Gulliveriana* (1996), *La métamorphose de Lucius* (1999)... Manara est un peu le roi des adaptations littéraires. Féru d'art classique et de littérature, même dans ses divagations érotiques comme *Giuseppe Bergman* (1980) il cite Homère, Shakespeare, ou Dante. La grande majorité de ces bandes dessinées sont aujourd'hui élégamment rééditées avec des couvertures sans équivoques mais élégantes et font partie de ces titres qui tendent à redorer le blason du genre auprès du grand public. La hiérarchie sociologique des genres culturels opère et l'influence de la grande œuvre littéraire dont est tiré l'album donne une vision bien plus acceptable de la BD érotique. Bien évidemment, en plus des rééditions de très bonne facture, ces titres sont aussi d'excel-

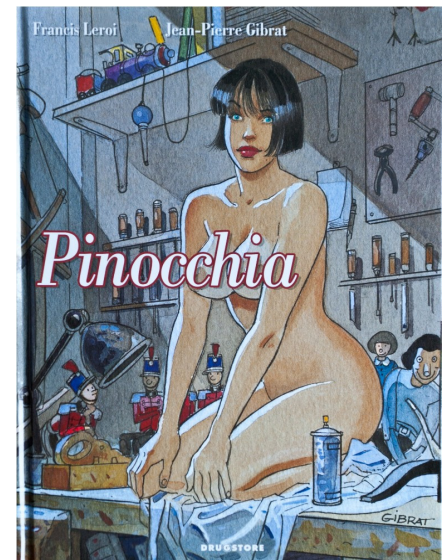


⁴⁰ *Ibid.*



lentes bandes dessinées érotiques, et on peut se dire que c'est surtout cette qualité artistique qui a contribué au succès de ces titres. Mais le statut symbolique d'une œuvre littéraire n'est pas à ignorer et il serait intéressant pour les éditeurs de travailler cet ensemble (adaptation d'un classique renommé et travail sur l'objet livre) pour sortir l'érotisme de son ghetto honteux.

Au-delà des adaptations directes d'œuvres, on constate que beaucoup d'auteurs montrent une impressionnante culture artistique qui se ressent dans leurs albums. Sans même parler de culture graphique qui fait la particularité de chaque dessinateur (la peinture chez Manara, le cinéma de genre chez Brüno...), on trouve dans les scénarios d'albums érotiques des intéressants clin d'œil et références à la littérature. L'incontournable Manara avec ses *Histoires mythologiques* ou son *Giuseppe Bergman* les a truffés de références directes aux poèmes homériques grecs. Les *Ex-Libris éroticis* de Massimo Rotundo (1988) font référence à des textes vieux de 500 ans. Les *Filles perdues* (2007) d'Allan Moore et Melinda Gebbie revisitent les grands romans victoriens du *Magiciens d'Oz* de L. Frank Baum (1900), de *Peter Pan* de J.M. Barrie (1902) et d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll (1865) pour une version érotico-onirique particulièrement réussie. *Les 110 pilules* de Magnus (1986) s'inspire d'un conte chinois, *Pinocchio* de Francis Leroi et Jean-Pierre Gibrat (1995) revisite le fameux conte de la petite marionnette en bois, *Nécron* de Magnus (1983) reprend le thème de la créature du docteur Frankenstein de Mary Shelley, Pichard s'inspire du roman-feuilleton français du XIX^{ème} siècle dans *Blanche Épiphanie* (1972), et même le très léger *Hot Charlotte* (2012) cite à de nombreuses reprises l'écrivain Jean-Claude Izzo... Certains éditeurs de n'y trompent pas et en font même un des critères de publication comme le raconte Benoit Cousin, l'éditeur des *Perles de l'amour* : « Il y a un travail sur le patrimoine, la littérature, l'histoire de l'art qui stimule les sens autant que l'intellect. Si le lecteur veut juste assouvir ses bas instincts, il n'y a aucun intérêt à aller vers la bd érotique, il y a internet et l'art, on s'en fout. De plus, qui dit œuvre d'art, dit anoblissement de l'objet, légitimité, possibilité d'en faire un cadeau. Ça permet de faire sortir le genre du côté sous le manteau, de la vulgarité, et c'est bien le but de nos intégrales avec un bel écrin pour magnifier l'œuvre d'art avant tout, avant même l'œuvre érotique. »⁴¹ Ce mélange d'un genre à l'autre, son succès auprès du public et surtout la qualité qui s'en dégage interpelle et encourage à réfléchir la nouvelle BD érotique non pas comme un genre en lui-même uniquement masturbatoire, mais comme un vivier de références culturelles et intellectuelles qui placerait ce genre au rang d'art au même titre que n'importe quel média de qualité.



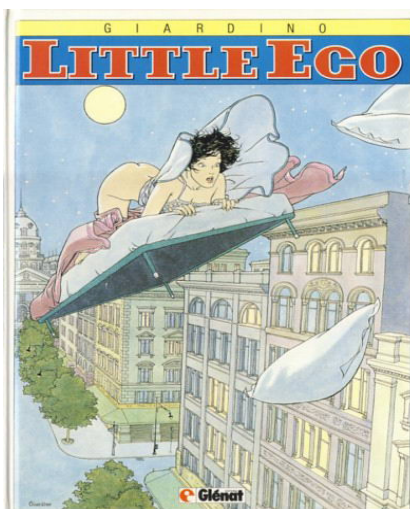
⁴¹ Entretien avec Benoît Cousin, annexe 5.

3 Le grand retour du sexe rigolo

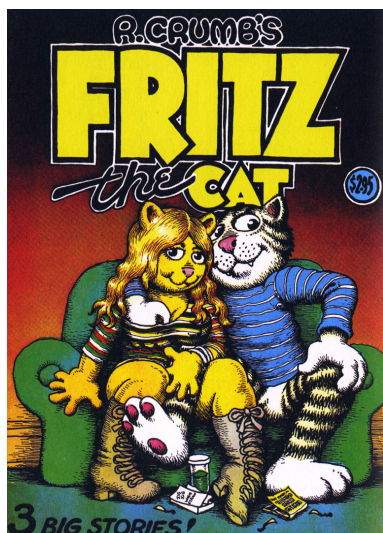
Lors du grand succès du genre dans les années 1970, l'érotique se disputait la place d'honneur auprès des lecteurs avec l'horreur et l'humour, en particulier la parodie. Ces thématiques appartenaient à l'époque à des sous-genres légers qui ne prêtaient pas à conséquence, et que le lecteur feuilletait rapidement entre deux activités. Pourtant, on y trouve de vraies perles d'humour et de dessin que les nombreuses rééditions actuelles permettent d'apprécier pleinement et qui remettent au goût du jour ce mélange de rire et de sexe.



Le beau livre *Tijuana Bibles : Bandes dessinées clandestines, 1930-1950*, édité en 2004 chez La Martinière revient aux origines du genre avec plus de 100 pages de reproductions de ces petits formats irrévérencieux et grivois qui se vendaient sous le manteau dans l'Amérique des années 1920 à 1960, et qui tournaient en dérision par des situations graveleuses les personnages publics de l'époque, aussi bien réels (Gandhi, Al Capone, Cary Grant) que fictifs (Donald, Mickey, Popey...). De même, les tomes 1 et 2 de *Dirty Comics* des éditions Allia sont aussi des rééditions de Tijuana Bibles avec une sélection plus exigeante et un retour aux sources formelles puisqu'il s'agit de petits formats, même si la qualité des matériaux est – heureusement – bien meilleure que celles des originaux.



Plus récemment sont ressortis beaucoup d'incontournables de la bande dessinée, notamment italienne et espagnole. Un certain nombre sont des détournements plus ou moins subtils de classiques, comme *Little Ego* de Vittorio Giardino sorti en France en 1989 (pastiche de *Little Nemo*, un classique américain de la bande dessinée) qui, après avoir fait vivre mille situations gênantes à son héroïne pendant quelques pages, la fait systématiquement se réveiller dans son lit. Le monstre Nécron et sa terrible maîtresse Frieda Boher de Magnus sont des parodies de la créature de Frankenstein et de la maîtresse sadique tout en cuir et en talon aiguille, tous les deux appartenant à une thématique horripilante très souvent croisée dans des magazines comme *Creepy* aux États-Unis ou *Fantask* en France. Le délicieux *Clair de Lune* réédité en 2000 chez Fluide Glamour met en scène une prostituée lutine mais travaillant pour nourrir son fils. Dessinée sur le modèle de Bettie Page, la superbe Clara (le titre original étant *Clara de noche*) aguiche ses clients un peu simples qui partent au quart de tour. Aux États-Unis, impossible d'évoquer le comic *underground* sans parler de Robert Crumb et de ses titres autobiographiques au ton largement humoristique. Même ses premiers comics, notamment *Fritz the Cat* qui l'a fait connaître, sont des parodies grivoises de BD pour enfants : *Fritz the Cat* est un chat anthropomorphe obsédé qui court après toutes les jolies femelles de la BD. En France, Jean-Marc Reiser, Georges Wolinsky ou Vuillemin font partie de



cette génération *Hara-Kiri* et *L'Echo des Savanes* provocatrice, insoumise et railleuse qui s'est toujours moqué de tout et de tout le monde. Le sexe rentrait dans leurs thématiques préférées et la joyeuse bande s'en servait volontiers pour tourner en dérision les pouvoirs politiques, moraux ou religieux.

En France de nos jours, la parodie érotique d'œuvres ou de personnes réelles est moins brutale, plus subtile, par un effet de propagation du politiquement correct. Mais les nouveaux auteurs qui parlent de sexualité de manière rigolote ne manquent pas. Le passage par un blog BD peut être une solution pour se faire connaître tout en gardant une certaine liberté de ton. C'est de cette manière que le couple d'auteurs Gally et Obion sort chez Delcourt en 2010 son *Love Blog*. La collection Fluide Glamour chez Fluide Glaciale, initiée par Anaïs Vanel en même temps que le magazine *Fluide.G*, regorge de titres sexy et rigolos, le plus connu étant la série des *Péchés Mignons* (2006 à 2010) au dessin immédiatement reconnaissable d'Arthur de Pins. Cette collection tournant autour de sujets sexy et légers, d'autres titres ont vu le jour comme *Sexe, désir et autres petites contrariétés* de Pluttark (2012), *Sexorama* de Manuel Bartual (2010) ou encore *Linda Glamouze* de Camille Burger (2009). La plupart de ces titres reprennent le format de gags en strips ou en une planche autour des problèmes liés au sexe, au désir, à la frustration, etc... mais toujours de manière humoristique. Malgré ces retours aux origines de la BD coquine d'humour (les strips et les gags), le sujet n'est ici plus sur de la parodie mais sur des mises en situation rigolotes mais en prise avec des réflexions actuelles (le féminisme, le désir, l'égalité des sexes, la place de l'homme...)

Mais les auteurs actuels se penchants sur le sujet sont surtout mis en avant dans la nouvelle collection des Requin Marteaux, BD Cul. Lancée en 2010, cette collection de petits formats de BD érotiques et légères s'inspire directement des poches d'Elvifrance et des Tijuana Bibles. Elle propose des histoires amusantes mais rarement érotiques à proprement parler. Il s'agit plus d'une collection à référence qu'une réinvention du genre. L'humour y est le cœur du sujet, le sexe en est le vecteur. Mais avec une nouvelle génération d'auteurs comme Aude Picault (*Moi Je, Transat*) ou le dernier chouchou de la BD Bastien Vivès (*Le Goût du chlore, Polina, Last Man*), vient aussi peut-être une nouvelle génération de lecteurs, plus jeunes, biberonnés à Internet, aux jeux-vidéos et aux blockbusters de cinéma, relativement ignorants de la BD érotique de leurs paternels. C'est en tout cas ce qu'imagine Bernard Joubert : « *Je suppose que la collection BD-Cul des Requins marteaux est celle qui a le lectorat le plus original : jeune, plus féminin. L'humour qu'elle affiche déculpabilise l'achat. C'est la voie qui a le plus de chance de se développer.* »⁴² La déculpabilisation par l'humour, une voie d'avenir pour le genre ? Espérons que ce ne soit pas la seule...

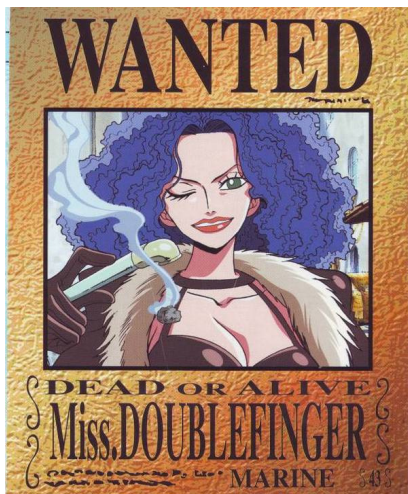


Les melons de la colère, Bastien Vivès

⁴² Entretien avec Bernard Joubert annexe 2.

4 Le cas du manga

Depuis son arrivée dans les années 1980, le manga en France a explosé et fluctue depuis sept ans autour de 1400-1500 exemplaires par an et 40% de part de nouveautés. Contrecoup inévitable, le nombre d'exemplaires vendus est depuis quelques années en baisse avec un marché saturé en titres et pour la première fois, une baisse des ventes de 5% en 2010.⁴³ Mais on remarque que malgré tout, dans cette masse hebdomadaire de nouveaux titres, il n'y a que très peu de mangas érotiques. Pourquoi cette ignorance du genre ? Pourtant le genre manga *hentai* a beaucoup de succès sur Internet et une nouvelle



Paula, une des adversaires du héros dans le manga *One Piece*.

les mœurs dans le cadre du manga pour adulte. »⁴⁴

Pourtant l'érotisme est déjà présent un peu partout, dans toutes les catégories de manga. Le shonen, manga pour garçon, est généralement épique et se concentre sur l'action et l'aventure de l'histoire. Le héros n'a généralement pas de sexualité mais ses acolytes ou ennemies femmes sont très souvent sexy. Ces mangas destinés avant tout à des jeunes lecteurs pré-pubères, bien que ne s'intéressant pas à la sexualité, véhiculent une image sexualisée de la femme en la montrant toujours généreusement dotée par la nature avec des poses aguicheuses ou des costumes affriolants. Mais précisons ici que c'est aussi le cas en BD franco-belge d'aventure qui, à partir du moment où elles ne sont pas uniquement destinées à la jeunesse, ne se privent pas de belles femmes aux décolletés plongeants. Rien de nouveau sous le soleil donc pour ces jeunes générations qui grandiront avec le fantasme de la femme dessinée façon manga, qui vaut bien la pin-

génération d'hommes et de femmes ayant grandi avec les mangas arrive sur le marché. Aujourd'hui adultes, ils sont habitués à l'esthétique du genre, à ses thématiques et à ses particularités. « *On a tendance depuis quelques années à traduire tout ce qui vient du Japon* », analyse Henri Filippini. « *Manga et hentai sont des secteurs très prospères au Japon, florissants. Il n'y a aucun tabou. Ou plutôt, ils ne sont pas les mêmes que chez nous. Les Japonais se permettent des choses qu'on ne se permettrait absolument pas. Je ne suis pas un grand spécialiste parce qu'on ne peut pas bien s'occuper de tout. Mais c'est vrai que là-bas, les BD sortent en quantité. Le hentai est encore assez peu traduit sur papier, mais ça va venir. L'éditeur hésite encore à les traduire parce qu'ils vont vraiment loin par rapport à nous.* » Lorsqu'on lui demande si c'est de la pudeur, il réplique « *Non, pas vraiment. Mais on est encore à se dire en France que le manga est un produit pour gamin ! Il n'est pas encore rentré dans*



La scène typique de *shojo*: le baiser.

⁴³ © Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD (Association des Critiques et journalistes de Bande Dessinée) dans son bilan 2011 « Publier plus, pour gagner plus ? »

⁴⁴ Interview d'Henri Filippini « BD érotique, un genre sous-estimé ? » disponible sur <http://www.citazine.fr/arti-cle/bd-rotique-un-genre-sous-estim>, page consultée le 14/04/2013.

up de base ou les belles rousses de Loisel. Dans les *shojos* aussi on trouve de l'érotisme, ou plutôt de la tension érotique. Ces mangas pour filles racontent la plupart du temps des histoires d'amour et toute l'histoire tourne autour de la relation entre l'héroïne et l'élue de son cœur. Éprouve-t-il les mêmes sentiments qu'elle ? Va-t-il ou non l'embrasser ? Cependant, le tout reste assez « pur » car l'aboutissement du scénario est la plupart du temps la scène du baiser et non l'acte sexuel. Ici, la « pureté » des relations tient surtout à l'âge présumé de la lectrice que le marché vise prépubère. Le seinen, lui, est la catégorie des mangas adultes. On pourrait donc s'attendre à y trouver de nombreuses scènes sexuelles mais point du tout, ici ce sont surtout le sang et de violence qui sont exacerbés.



Nous l'avons dit, pour ce qui est du *hentai*, les séries éditées en France sont fort peu nombreuses. *Step Up Love Story* (2004) est aujourd'hui un classique qui a eu un succès phénoménal au Japon et en France. Racontant l'apprentissage sexuel d'un couple marié mais inexpérimenté, il montre la sexualité d'un point de vue coquin mais didactique, permettant au lecteur de s'instruire sur des sujets dont il n'aurait peut-être même pas eu idée. Certains *hentai* comme *Step Up* se situent dans la vie quotidienne, couchant ainsi sur papier les fantasmes des japonais pour leur voisine, leur professeur, leur camarade de classe... C'est le cas aussi pour *Nozokiana* (2012) qui met en place un jeu de voyeurisme entre le héros et sa jolie voisine exhibitionniste à l'aide d'un trou dans le mur entre leurs deux appartements. Pourtant, des éléments fantastiques interviennent parfois dans cette vie quotidienne, permettant ainsi au lecteur de s'identifier au héros tout en le faisant rêver. Dans *Video Girl Ai* (1994), notre héros qui ne sait pas comment avouer ses sentiments à la gentille Moémi va trouver une aide inespérée dans la personne de Aï, une jeune fille sortant d'une cassette vidéo qu'il a loué et qui va lui apprendre les rudiments de l'amour. Ce manga joue sur la dichotomie habituelle, celui du sexe et de l'amour. Alors que la jeune fille dont est amoureux le héros est idéalisée et anoblie au rang de déesse, la créature fantastique n'est vue que comme un bon camarade avec qui titiller ses sens. Mais il existe aussi beaucoup de série *hentai* liées à l'imaginaire et à la fantasmagorie, avec notamment l'utilisation de créatures tentaculaires dans un univers d'héroic-fantasy telles que *Seraphic Feather* (1996), *Dark Crimson vampire master* (2003) ou *La Blue Girl* (2002), comme nous avons pu le voir dans la première partie.

Forcément différentes en fonction des pays, les notions de morale mais aussi les législations au Japon ont leur propre sens de l'interdit, mais aussi, comme en France, leurs propres indulgences. En théorie, au Japon il est interdit par la loi de montrer les organes génitaux et... c'est tout. Pourquoi alors cette absence de poils pubiens qui horrifie tant les occidentaux ? Comme le dit Frédéric Boilet, « *Et pourtant, aucune loi japonaise n'interdit, par exemple, la représentation des poils pubiens. Tout juste l'article 175 du code pénal nippon s'essaye-t-il, avec les mêmes et inévitables approximations que le texte de loi français, à déterminer une frontière entre « décence » et « obscénité ». Susciter « en vain » le désir, offenser la pudeur des gens « normaux », transgresser la « morale », voilà bien qui tomberait sous le coup de la loi : charge aux tribunaux d'y trouver, en cas de plainte, matière à jugement.* »⁴⁵ Tout se joue donc sur la notion d'obscénité. Jusque dans les années 1990, les poils pubiens étaient jugés comme obscènes et

⁴⁵ Extrait de son texte sur la loi Eirin : <http://www.boilet.net/fr/eirin.html> consultée le 22 juillet 2013



non publiables, il faudra attendre les livres de photo *Waterfull* et *Santa Fe* de Kishin Shinoyama (1991) pour que les artistes s'associent pour le droit à la nudité dans l'art. Aujourd'hui, elle est tolérée mais uniquement lors de travaux à visée « artistique ». Il faut savoir que des notions comme la nudité ou la pédophilie ne sont devenues immorales que très récemment au Japon, sous l'impulsion des échanges commerciaux avec l'Occident dont les critères moraux n'étaient bien sûr par les mêmes. La nudité, par exemple, n'était pas du tout tabou avant l'ère Meiji (1868-1912) où les bains étaient mixtes et les femmes (de basse condition sociale) étaient libres de se promener torse nu comme les hommes. Ce sont les échanges commerciaux avec l'Occident qui ont poussé les empereurs successifs à occidentaliser les pratiques. De même, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, ce sont les États-Unis qui ont poussé le Japon

à prendre modèle sur leur code Hays hollywoodien pour régulariser les publications de films et plus tard sur leur Comic Code Authority pour les publications dessinées. De même, la production, distribution, vente, possession et échange de marchandises pédopornographiques n'ont été interdits qu'en 1999 et 2003 ; auparavant seule la production était punissable par la loi.⁴⁶ Comme en France, certaines lois plus ou moins floues existent et sont plus ou moins respectées par les auteurs, encouragés par un certain relâchement de la part des autorités. Mais la culture commune à l'Occident n'étant que très récente, certaines thématiques taboues en Europe n'ont pas suivi la même évolution au Japon. Le choc culturel était inévitable.

Au début des années 1990, l'arrivée du manga en France a créé un véritable choc, mettant à rude épreuve les conceptions esthétiques et morales occidentales. Venu d'un pays aussi différent (pas la même histoire, pas la même culture, pas la même langue, pas les mêmes références...), les mangas n'ont pas la même vision des choses et ne les montrent pas de la même manière que les supports artistiques européens. Il est vrai que certaines conceptions peuvent paraître incompréhensibles pour un esprit occidental, et nous ne pouvons que conseiller la lecture du très bon livre d'Agnès Girard *L'imaginaire érotique au Japon* qui sait concilier point de vue européen et point de vue japonais pour comprendre d'où proviennent ces différences de pensée. Le manga a souvent été taxé par la vindicte populaire de bande dessinée pédophile car les personnages féminins sont souvent représentés avec un air particulièrement juvénile, quelque soit le type de manga. Il s'agit ici d'un style graphique propre au genre et qui n'est pas réaliste. Il est vrai que le Japon voue un culte particulièrement important à la jeunesse qui se ressent forcément dans les fantasmes collectifs. Agnès Giard tente de l'expliquer par un point de vue ethnologique : « *Sous le nom de shōjo, les femmes-enfants cristallisent le désir d'une éternelle jeunesse. Elles sont fraîches, pures, émotives, fragiles, et leurs premiers émois sont semblables à ces sources limpides qui peuvent purifier l'homme. Un bain de jouvence. On espère, à leur contact, reprendre des forces, et c'est pourquoi l'image des collectionneurs de culottes revient avec tellement d'insistance dans les dessins animés. Dans City Hunter, Dragon Ball, et Ranma1/2 – pour ne citer que les plus connus –, la "chasse au panty" fait partie des*



Estampe de bains dans le Japon médiévale.

⁴⁶ William Sparrow, « Japan's Lolita merchants feel the heat » consultée le 10 avril 2013 en ligne sur atimes.com/atimes/Front_Page/JB23Aa02.html.

gags récurrents. Il émane en effet une telle puissance de ces jeunes filles que même leurs sous-vêtements peuvent recharger les hommes en énergie vitale... Si forte est la croyance que la plupart des bordels actuels proposent aux hommes de les «guérir» en «jouant», comme à la maternelle avec des «petites copines». ⁴⁷ Beaucoup de mangas érotiques mettent en scènes des jeunes filles d'école élémentaire dans des situations érotisantes ; mais l'âge de la majorité sexuelle au Japon étant de treize ans, ces publications ne sont pas illégales. Cette attirance pour les femmes jeunes un peu trop déviante pour le goût occidental se retrouve pourtant dans de nombreuses BD érotiques. L'intérêt pour les deux supports des femmes jeunes n'est pas dans l'aspect enfantin de leur silhouette puisque bien que pourvues d'un visage puéril, leur corps reste celui d'une femme mature. Non, l'intérêt réside dans les expressions du visage et la naïveté du personnage qui doit réagir de manière candide à un acte sexuel et le repousser complètement. « Hé, mais qu'est-ce que tu fais ?... », « Oups, on voit ma culotte ! », « Tu n'es qu'un pervers ! »... voici le type d'expressions que l'on peut trouver dans des histoires érotiques « soft » où l'histoire reste gentille. La femme ne doit pas être consciente de l'attraction qu'elle provoque, c'est là que réside tout son charme. Lorsque l'action va plus loin, l'héroïne ne doit pas être consentante et l'action sexuelle se doit d'être forcée. Comme en BD érotique franco-belge, on retrouve la notion de douleur et de viol. « Dans cet univers marqué par l'ambiguïté, il y a des femmes qui jouissent en disant « je meurs



Step Up Love Story



Les «panty shots» sont très appréciés dans les mangas.

« (shinu) et d'autres qui souffrent avec de petits gémissements... La différence est souvent palpable. Souvent, d'ailleurs, les femmes passent de la souffrance au plaisir, ou le contraire, ce qui opacifie d'autant le flou qui règne autour de la notion de viol. » ⁴⁸ La différence est là : en BD européenne, l'héroïne doit finir par trouver ouvertement du plaisir à ces scènes de viol fort douteuses. En manga, l'ambiguïté reste et on ne se saura jamais si la victime a pris du plaisir ou s'est débattue tout du long. C'est cette opacité du comportement qui trouble le lecteur lambda de bande dessinée et qui ne sait sur quel pied danser. Mais pour les japonais eux-mêmes, cette ambiguïté entre femme et enfant, plaisir et souffrance qui pourraient pousser au viol certains esprits faibles et influençables n'est pas anodine. En effet, la législation nippone ne censure que les actes, pas le fantasme. « Les autorités japonaises partent du principe que les fantasmes n'ont jamais fait de mal à personne, mais que l'interdit, en revanche, génère de dangereuses frustrations. Mieux vaut laisser les hommes se satisfaire en pensée, sur

des images et de la fiction, plutôt que les amener – suivant le processus bien connu dans notre culture judéo-islamo-chrétienne – du refoulement au passage à l'acte dans le réel. » ⁴⁹

Autre sujet délicat et pourtant récurrent aussi bien dans les *shojo*, le *hentai* ou le *yaoi*, l'inceste.

⁴⁷ Anne Giard, *Dictionnaire de l'amour au japon*, Drugstore, 2008, page 168.

⁴⁸ *Ibid.* page 140.

⁴⁹ *Ibid.*

Les couples frère-sœur ou frère-frère en *yaoi* font en effet partie de ces pairing possibles qui apportent un petit goût de transgression dans une histoire d'amour qui, sinon, ne se distingue pas trop des autres. Mais la gémellité dans la *yaoi* est aussi un prétexte pour « *souligner le caractère exclusif, possessif, passionnel, d'un amour. Le lien particulièrement fort qui unit des jumeaux ou un père et son fils*



donne ainsi lieu à des scènes encore plus ambiguës et encore plus chargées émotionnellement, soulevant réellement l'intérêt et conférant à l'histoire l'aura de l'amour impossible. »⁵⁰ Car c'est aussi la thématique

de l'amour impossible et de la souffrance amoureuse qui attire dans l'inceste. Comme dans le shojo *Secret Sweetheart* (2003), les personnages sont souvent déchirés entre la raison et leurs propres passions.

« *Nimbées d'un romantisme suspect, les histoires d'amour entre frères et sœurs font pleurer beaucoup de lectrices au Japon, car ce sont des romances condamnées d'avance au sad end : la mort des amants. [...]*

Les héros succombent à l'attraction qui les pousse l'un vers l'autre et, défiant l'ordre social, ils finissent par mourir dans l'éclat glorieux de leur désir enfin assouvi. »⁵¹ C'est pourquoi les couples entre frères ont

tant de succès en *yaoi* qui est, en soit, un genre basé sur l'attrance

des lectrices pour les histoires d'amour impossibles entre deux personnages que la morale interdit d'être ensemble. C'est, en soi, le cas de l'homosexualité ⁵², mais peut y ajouter du piquant avec un couple incestueux. L'inceste peut être vu comme un moyen d'ajouter de l'interdit, et donc de l'érotisme dans un couple ; au final, cela revient à réutiliser la bonne vieille formule tragique de Roméo et Juliette, celle des relations impossibles. La légèreté de l'utilisation de cette thématique qui, pour nous, paraît si monstrueuse, réside peut-être dans l'ambiguïté des liens du sang qui existe au Japon comme le rapporte Agnès Giard : « *l'interdit sur l'inceste y frappe essentiellement les relations parents/enfant. Les relations frère/sœur en revanche semblent baigner dans une zone de flou, imputable peut-être à la pratique largement répandue de l'adoption : il est courant, jusqu'au XXème siècle, que le gendre devienne un « fils adopté ». Ou réciproquement.* » ⁵³

Le succès en France d'un genre comme le *yaoi* auprès des jeunes français peut paraître surprenant. En effet, depuis son apparition en Hexagone au début des années 2000 avec quelques titres à l'homo-érotisme discret, ce genre a complètement explosé en 2008. S'il n'y a pas encore eu de véritable étude sur la question, le succès du genre se remarque dans le nombre de collections dédiées chez les éditeurs manga, ou encore lors de conventions comme Japan Expo, sur les stands de fanzines qui sont pour la plupart consacrés au *yaoi*. Cela montre une demande particulièrement



Les communautés de fans s'approprient tous les univers: ici Naruto et Sasuke, de la série *Naruto*.

⁵⁰ Namtrac, « Pourquoi les filles aiment-elles le *yaoi* ? », *Le Yaoi, seconde édition mise à jour et développée*, Editions H, 2012, p.72.

⁵¹ Agnès Giard, *Dictionnaire de l'amour au Japon* p.244.

⁵² Attention, l'homosexualité est relativement acceptée au Japon de nos jours, la plupart de ces *yaoi* à tonalité tragique prenant place à des époques où ce ne fut pas le cas.

⁵³ *Ibid.*

importante en un type d'érotisme spécifiquement féminin. Car les mangas *yaoi* sont écrits et dessinés par des femmes et pour des femmes. C'est une vision féminine à la fois de l'amour homosexuel, mais



Secret Sweetheart: un manga d'inceste plutôt intense et dérangeant.

surtout de la sexualité en général. Stéphane Ferrand, directeur de la publication manga chez Glénat y voit un « schéma [...] complètement différent [sous-entendu : que celui des hommes] et [qui] forme plutôt une spirale avec, comme aboutissement, l'acte sexuel. » Mais avant le sexe, il y a l'histoire, la relation entre les personnages, les tensions sexuelles, les disputes, les atteroiements etc. La *yaoi* est rarement placé dans un univers fantasmagorique, et si c'est le cas, ce dernier n'est pas le centre du sujet. De même que les récits de *mature shōjo*, ces mangas pour femmes matures, le *yaoi* prend souvent place dans notre monde, dans notre époque. Si quelques personnages féminins apparaissent, ce n'est que pour mieux mettre en exergue cette attirance « interdite » et la perfection de ces personnages masculins, pourtant si féminins. L'androgynie est ici un élément central du genre, car si on y raconte l'amour entre hommes, ces hommes ressemblent fort à des femmes. Cependant, comme dans tout récit de genre, il y a généralement un schéma qui revient régulièrement, celui du *seme* et du *uke*, du dominant et du dominé. Quelque soit le caractère des personnages dans l'histoire, lorsqu'on entre dans une scène érotique, ce schéma se met en branle : le *seme* dominateur finit par « obliger » le *uke* dominé à obéir, et bien que réticent au début, le *uke* est toujours consentant au fond. Cela ne vous rappelle rien ?... Cette bonne vieille relation homme/femme est tout bonnement transposée ici, avec pour différence l'interrogation sur la nature de dominant ou de dominé des protagonistes. On y retrouve aussi le recours quasi-systématique à la violence. L'utilisation de la violence dans le manga érotique choque toujours un peu le lecteur occidental qui ne comprend pas pourquoi le rapport sexuel doit toujours être forcé. Mais comme le dit Namtrac dans son article sur le *yaoi*, « pour les mangaka comme pour les lectrices japonaises, ces "viols" sont l'expression la plus brute du désir et des sentiments de l'agresseur, ou plutôt de l'attaquant (le *seme*). Le viol comme expression d'amour en somme, car sexe et sentiments sont indissociables... ».⁵⁴

Cette relation se montre dans les attitudes sexuelles des personnages, mais aussi dans leurs positions puisque le *seme* est forcément celui qui pénètre le *uke*, et très rarement l'inverse. Souvent, le *uke* est un personnage hétérosexuel, jeune et ignorant tout de la vie amoureuse entre hommes, et le *seme*, plus âgé, un baroudeur qui connaît sur le bout des doigts ce type de relations. Le *seme*, souvent un personnage mystérieux et taciturne, tombe amoureux du *uke* et de son innocence virgine et fini par le « corrompre » plus ou moins de force, mais toujours pour leur bien être mutuel. Au final, c'est le même schéma que dans bien des livres de romance où l'héroïne méfiante mais fascinée par le mystérieux inconnu, se



Papa to kiss in the dark, de l'inceste père/fils.

⁵⁴ Namtrac, « Pourquoi les filles aiment-elles le *yaoi* ? », *Le Yaoi, seconde édition mise à jour et développée*, Editions H, 2012, p.72.



Gakouen Heaven, un manga yaoi venu du jeux vidéo.

laisse tomber dans ses bras non sans avoir tenté de défendre sa vertu. Pour preuve, on retrouve exactement le même schéma dans... *Fifty Shade of Grey*, ces romans de littérature érotique à succès qui ont forgé le terme de « *mummy porn* », le porno pour maman. Si ce thème semble plaire aux jeunes filles en quête de romance, pourquoi l’adapter ainsi chez les hommes ? Et surtout, en quoi cette thématique attire autant les françaises ? Car l’homosexualité masculine telle que montrée par des hommes est rarement un sujet de fantasme chez les femmes, que ce soit au Japon ou en France.

Au Japon, cette thématique peut se comprendre par la féminisation progressive des hommes, sujet qui inquiète de plus en plus les pouvoirs publics nippons.⁵⁵ En France, ce n’est pourtant pas du tout la même vision de l’amour homosexuel véhiculée habituellement, que l’on imagine peut-être plus viril et se rapprochant moins des schémas de séductions féminins. C’est peut-être ce décalage qui fait toute la différence auprès des lectrices françaises de *yaoi*. La transposition des clichés des relations homme-femmes entre deux hommes, eux-mêmes dessinés comme des femmes, pourrait être un moyen pour la lectrice de ne s’identifier à aucun des personnages mais de rester dans un champ sexuel connu, celui des femmes. Cependant, ces amoureux restent malgré tout des hommes, notamment par la présence indéniable de pénis qui rendent plus « actives » les scènes de sexes. Pourquoi ne pas se contenter de deux femmes entre elles ? Peut-être parce que la lectrice ne sait que trop bien à quoi ressemble une vie de femme, jusque dans l’intimité (puisqu’elles en sont elles-mêmes) et l’identification de la lectrice envers le personnage deviendra inévitable. Le fait de garder les personnages en homme permet à la fois d’approcher la vie intime des hommes (même si elle est fantasmée) tout en permettant de garder une certaine distance vis-à-vis des personnages, et donc de nourrir le fantasme. Car encore d’après Namtrac, « *Le cœur du lectorat yaoi est jeune et inexpérimenté, [...] le yaoi rassure, initiant les lectrices à l’anatomie et au désir masculin, à travers des représentations souvent crues, mais dépouillées de leur charge agressive, les actes sexuels étant dirigés vers d’autres hommes.* »⁵⁶ La lectrice de *yaoi* aurait donc besoin d’être rassurée et informée sur le désir masculin, tout en se mettant en position de voyeur face à une sexualité complètement fantasmée à laquelle elle ne peut même pas participer. Mais n’est-ce pas aussi le cas du *hentai* qui, dans les cas les plus fantasmagoriques, rend la projection du lecteur dans l’histoire bien difficile ? Les conceptions de la sexualité que véhiculent ces genres venus du Japon dérangent forcément les lecteurs traditionnels qui ne s’y retrouvent pas ; mais elles forgent toute une nouvelle génération de lecteurs de manga, érotique ou non, et fait rentrer en Occident de nouveaux types de fantasmes. La nouvelle BD érotique devra faire avec, car même si le *hentai* n’est pas encore aussi répandu que le *yaoi* chez les éditeurs, il pullule sur Internet et oppose deux fantasmes : celui des per-



Be X Boy: magazine de prépublication mensuelle adapté en France, arrêté en juillet 2012.

⁵⁵ Ici encore, se référer à l’excellent ouvrage d’Agnès Giard.

⁵⁶ *Ibid.* p.78.

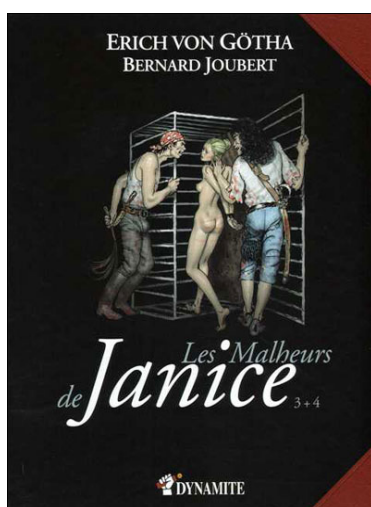
sonnes réelles avec les photos et vidéos contre celui des personnages de manga au style graphique immédiatement reconnaissable. La femme en 3D contre la femme en 2D. Quelle forme prendra ce mélange des conceptions érotiques chez les auteurs de la nouvelle génération ? À suivre...

5 La vente : évolution de la commercialisation ?

La BD érotique relativement bien acceptée chez les lecteurs, d'accord ; mais qu'en est-il des points de vente ? Les libraires vivent-ils toujours dans la peur d'une descente de Famille de France ? Où se vend la BD érotique ? Si on aurait tendance à se dire que les esprits ont évolué et que moyennant quelques précautions notamment liées aux enfants, la BD érotique était globalement acceptée partout, ce n'est pourtant pas encore tout à fait le cas en fonction des points de vente.

A Les librairies premier niveau et les grandes surfaces culturelles

En décembre 2011, la Fnac des Halles exposait fièrement son espace érotique sur le podium des nouveautés. Il faut dire qu'il y avait de quoi faire : sortie de la superbe intégrale de Borgia en tirage limité, rééditions des Manara (*Noirs desseins*), des Crépax, des *Casino*... Ces belles ressorties de classiques convenaient parfaitement à l'approche de Noël, période essentielle où le libraire ressort ses intégrales des stocks qui partiront comme des petits pains. Le fait que des BD érotiques puissent être mis en avant au même titre que d'autres albums pendant des périodes aussi économiquement cruciales pour la librairie montre un changement progressif des mentalités. Puisque le pari des éditeurs s'est fait sur les belles intégrales pour ressortir les classiques, elles peuvent être vendues à côté des autres belles rééditions, entre *Corto Maltese* et *De Cape et de Crocs*.



Les libraires ont pourtant mis du temps à y revenir. Lorsque Bernard Joubert était directeur de la collection Dynamite entre 2002 et 2008, pour vendre en librairie traditionnelle il fallait se montrer patient. « *Comme il n'y avait pas de concurrence, quand les libraires vendaient un exemplaire, ils demandaient un réassort, les tirages s'écoulaient lentement mais continuaient de se vendre longtemps après leur sortie, jusqu'à épuisement. (Tout a été épuisé, rien n'a été pilonné ou soldé.)* Le premier soubresaut dans les mises en place a été *Exposition de Noé* (visuellement très beau, ce qui a dû aider les représentants du distributeur), en 2006, on a doublé les 200 exemplaires habituels. Puis le premier *Giovanna Casotto* (500) suivi du premier *Casa HowHard de Baldazzini* (400). Le best-seller (c'est relatif !) suivant a été la réédition des *Malheurs de Janice* d'Erich von Götha. ».⁵⁷ S'il

y a dix ans la bande dessinée érotique se vendait lentement en tout petits tirages, qu'en est-il en 2013 ? On observe une augmentation sensible des tirages (3000 en moyenne contre 500 en 2002) même si les

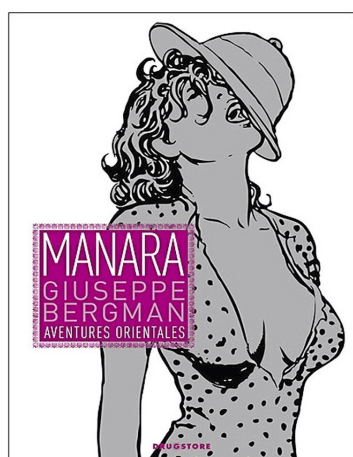
⁵⁷ Entretien avec Bernard Joubert, annexe 2.

chiffres ne sont bien sûr pas encore ceux des grands block busters de la bande dessinée. La différence avec les albums plus traditionnels, c'est que même si le stock n'est pas écoulé immédiatement, les habitudes d'achat restent les mêmes et les exemplaires finissent par partir, lentement mais sûrement.

Mais en 2013, la présence ou non de BD érotique dans les rayonnages dépend encore beaucoup des libraires : cette organisation de mise en place des nouveautés érotiques sur podium s'est vue à la Fnac des Halles mais dans peu d'autres à Paris. Même si la mise en place générale est la même pour tous les magasins du groupe, certaines initiatives sont à la décision des libraires. De même, l'espace alloué au genre dans les Fnac est plus ou moins important en fonction des responsables de rayon. Il existe heureusement le point commun de la présence systématique d'un rayon érotique en BD dans les Fnac : elles ne sont plus dispersées dans tous les rayons comme on pouvait le voir au début des années 2000. C'est une nécessité qui s'est fait sentir plus ou moins récemment en fonction de la réactivité des libraires responsables du rayon. A la Fnac des halles, ce rayon existe depuis une bonne dizaine d'année alors qu'à la librairie Album du boulevard St Germain à Paris, il n'a été créé qu'en 2009 lors de la réorganisation du magasin, lorsque le classement par éditeur a été remplacé par un classement thématique. La Fnac St Lazare en revanche ne disposait en 2012 que d'un petit rangement en bas d'une étagère et celle de Montparnasse n'a vu apparaître son rayon qu'en début 2013. Se pose aussi la question de la mise sous blister des titres ; à la Fnac Montparnasse, tous les titres sont recouverts d'un film plastique apposé à la décision des libraires. Lorsqu'on les interroge sur ce type de pratiques, ils invoquent à la fois la volonté de protéger les albums qui, plus que dans les autres rayons, sont feuilletés maladroitement et vite abîmés et à la fois pour se prémunir contre les jeunes lecteurs plus ou moins conscients de ce qu'ils sont en train de lire. Toutes les Fnac ne mettent pas sous cellophane

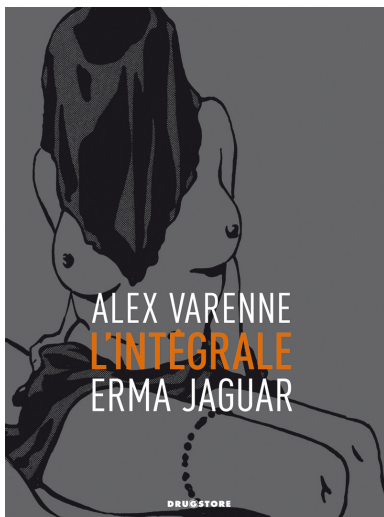


Rayon BD érotique de la Fnac Bercy Village... pas bien vaillant.



leurs albums érotiques, mais chez ceux qui le font, la plupart des libraires interrogés (Italie 2, Bercy Village...) sont persuadés qu'ils ont pour obligation légale de le faire. C'est ce type de comportement qui, d'après Bernard Joubert, stigmatise le genre et l'enferme dans le ghetto des publications « sales ». Ce réflexe semble naturel chez les libraires puisque mêmes dans les grands groupes et leurs succursales, aucune consigne officielle n'a visiblement été donnée. La visibilité du genre dépend donc uniquement de ce que les libraires sont prêts à lui consacrer. Même si les gros titres vendeurs sont commandés à l'avance par une centrale d'achat, ce sont les libraires qui s'occupent des titres « mineurs » en faisant la commande auprès des représentants.

Cette méthode de travail n'est au final pas si différente de celle optée par les librairies premier niveau. La différence se joue surtout au niveau de la taille des linéaires et de l'espace de stockage, celle des librairies indépendantes étant bien sûr plus limitée, ce qui oblige le libraire à faire un choix bien plus draconien dans ses commandes. C'est à lui de décider s'il veut ou non proposer de la bande dessinée érotique dans son fonds. Le type d'offre et l'image de la librairie rentrent bien sûr en compte : si la



librairie est généraliste, a-t-il la place de vendre de la bande dessinée ? Si oui, optera-t-il plutôt pour des albums grand public type *Largo Winch*, ou plutôt sur du roman graphique ? S'il s'agit d'une librairie jeunesse, on peut parier sur de la BD jeunesse ; s'il s'agit d'une librairie plutôt exigeante, la bande dessinée sera sûrement mise de côté sauf si elle traite de sujets de société ou artistiques. Malgré le retour actuel de la littérature érotique, le problème de la représentation de la sexualité se pose toujours pour la bande dessinée qui s'exprime en image et non en mots, et qui est donc susceptible de choquer un jeune regard bien plus rapidement qu'un roman du Marquis de Sade. Même chez les libraires spécialisés en bande dessinée, le genre érotique n'est pas sûr d'avoir droit de cité. Malgré une certaine ouverture d'esprit généralisée, le genre est encore mal vu et le

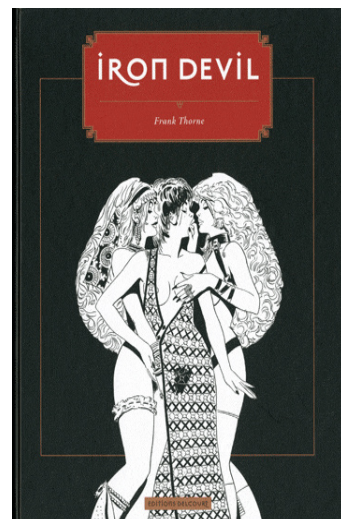
libraire reste le premier censeur en son royaume : s'il ne désire pas mettre de bande dessinée érotique, rien ne l'y oblige et en ce faisant, il construit une certaine image (positive comme négative) de sa librairie. En juillet 2013, quelques mois après le déménagement qui a permis d'agrandir considérablement le rayon BD du Gibert Joseph de St Michel à Paris en le transportant au Gibert CD et DVD, tout le rayon BD érotique (qui prenait tout de même un linéaire entier) a été supprimé et les exemplaires dispatchés dans les rayonnages ou renvoyés aux autres boutiques du groupe (on ne relèvera pas ici l'incohérence de ce comportement...), sur ordre d'un actionnaire frileux qui, après avoir visité le magasin, a estimé que ce rayon nuisait à l'image de la chaîne. Résultat : la disparition d'un excellent rayon (en même temps qu'environ 20 000€ de chiffre d'affaire annuel) à la fois composé de raretés d'occasion et d'un grand nombre de nouveautés, ne laissant que quelques classiques incontournables mais trouvables dans la plupart des grandes surfaces culturelles. Cette frilosité est d'autant plus absurde que le rayon en question se trouve à quelques mètres à peine du rayon *hentai/yaoi/yuri*, le rayon érotique manga qui lui, n'a eu aucun problème. Tant que les actionnaires de Gibert Joseph n'auront pas appris à parler japonais, le *hentai*, lui, aura peut-être sa chance...

Si au niveau de la production, les choses évoluent rapidement (qualité de l'objet, augmentation des tirages...), le changement se fait plus lent au niveau de la vente qui dépend forcément beaucoup des libraires, plus que des clients. Car pour éviter tout problème éventuel, le réflexe de la plupart des libraires consiste à anticiper les plaintes et à se protéger par des mises sous blister ou en réduisant la visibilité des albums. Pourtant, aucune plainte de clients n'est remontée chez les éditeurs par l'intermédiaire des représentants, ni même auprès des libraires eux-mêmes qui avouent franchement n'avoir eu aucune réclamation de la part de clients rigoristes. Alors pourquoi tant d'appréhension ?

B Les hyper

Malgré le phénomène *Cinquante nuances de Grey* qui a fait rentrer la littérature érotique soft dans les rayonnages des hypermarchés juste à côté des romances, la BD érotique est totalement absente des rayons livre des hyper marchés. L'arrivée du « *mommy porn* » prouve que même dans un lieu si familial, les choses peuvent changer tant qu'on reste relativement discret. La BD érotique, de par sa nature même, ne l'est pas car les images explicites sont immédiatement compréhensibles de tous, contrairement à la littérature, surtout lorsque la couverture se fait sobre et discrète comme c'est la mode actuel-

lement. En annexe 4, Benoit Cousin qui dirigeait le label Drugstore, d'un érotisme pourtant relativement soft et accessible à tous, confirme que « chez les Hypermarchés, ce n'est même pas la peine d'essayer. Les BD adultes sont bannies et plus du tout tolérées, c'est le lieu de passage familial par excellence. Même avec l'effet Cinquante nuances de Grey qui se vend aussi là-dedans, ça reste du texte qui n'offense personne. Nous, on vend de l'image et le frein se fait là. » Même si c'est un constat d'échec, il a semblé important à l'auteur de ce mémoire d'insister sur le fait que la BD érotique n'est pas exposable dans un lieu de passage à la fois familiale et sans réelles exigences intellectuelles (le rayon BD d'un Carrefour, que l'on pourrait par exemple opposer au rayon BD d'une Fnac, là aussi lieu de passage familial mais où la finalité est définitivement culturelle). Mais l'arrivée de l'érotisme soft en littérature dans ces rayons montre un changement progressif des mentalités et qui sait si des BD érotiques à couvertures allusives mais discrètes ne pourront pas un jour s'y faire une place.



Et pourquoi pas Iron Devil ?

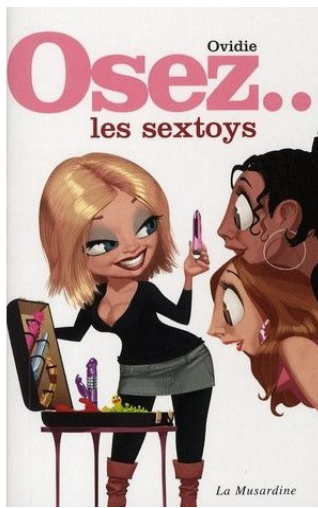


Passage du désir à Paris, le love shop tendance.

C Les sex-shops

La typologie des sex-shops a changé depuis les années 2000. Auparavant lieu relégué à des quartiers « ghettos » tels que Pigalle, la rue St Denis ou la Place Clichy, ils véhiculaient une image honteuse qui faisait baisser les prix de l'immobilier lorsqu'ils sortaient de leurs enceintes. Mais depuis peu, on a vu arriver dans les grandes villes des love shops, ces sex-shops « modernisés », ouverts à tous et glamours. Ici, aucune image explicite, uniquement du suggestif. On y vend surtout des accessoires « soft » (déguisements, faux martinets, lingerie coquine...), des jeux de société grivois, des objets de plaisir à l'esthétique stylisée, des lubrifiants et préservatifs aux goûts et couleurs originaux... et quelques livres érotiques. Terminé

le cliché du sex-shop aux vitrines noires et au lourd rideau rouge, aux images pornographiques sur tous les objets en vente, aux clients louches honteux de leurs achats, aux cabines de projections pour hommes solitaires. Ici, le client s'affiche dans ces boutiques rose bonbon où la sexualité n'est plus refoulée et s'expose à tous. Si on y trouve des objets communs aux drugstores traditionnels, comme des gode-michets ou des accessoires, la différence se fait surtout dans leur présentation. On ne sélectionne que des objets de plaisir aux lignes épurées qui rappellent tout, du dauphin au canard, sauf le pénis. Car en effet, les clients principaux de ces sex-shops nouvelle génération sont des clientes, ou à la rigueur des couples qui viennent s'acoquiner au contact de ces objets lutins. On y vient surtout pour des cadeaux entre copines ou destinés à son partenaire sexuel, c'est pourquoi le packaging est réfléchi. Alors que dans d'autres sex-shops les produits sont vendus avec l'emballage d'origine, aux images explicites, ils sont ici débarrassés de leurs cartons et présentés dans des jolis sacs en dentelle ou des plastiques colorés. Parce que la plupart des objets proposés ont perdu leurs formes suggestives, l'interdiction de présentation qui touchait les drugstores traditionnels et qui les obligeaient à obstruer leurs vitrines ne s'applique plus. On peut maintenant trouver une boutique d'objets érotiques dans une rue passante d'un quartier bourgeois. Cependant, l'obligation de se trouver à moins de 200 mètres d'une école court



Osez, la collection de la Musardine très passe-partout.

toujours, obligeant parfois certains love shops à fermer boutique comme ce fut le cas en 2012 pour la chaîne 1969, à la vitrine pourtant stylisée et épurée dont le contenu pornographique n'était absolument pas compréhensible pour un œil non-averti. L'acceptation progressive des choses du sexe joue un grand rôle dans le développement de ces boutiques « light » qui s'installent loin des quartiers chauds habituels pour se démarquer de ce type de commerces. Baptiste Coulmont interroge une gérante d'un love-shop installé dans le quartier du Marais à Paris sur son choix géographique : « *Ca me paraissait être un quartier suffisamment loin de Pigalle et de la rue Saint Denis pour qu'il n'y ait pas d'amalgame. Et puis c'est un quartier plutôt sympathique. [...] Il y a une espèce de caution intellectuelle du Marais et de sa liberté de vie qui correspondait à ce que je cherchais comme atmosphère.* »⁵⁸ Ici, le mot important est « caution intellectuelle » qui en appelle directement à une notion de culture ; plus le client possède un bagage culturel solide, plus ce type de boutique débarrassé de tout a priori négatif que dégageait le sex-shop traditionnel est acceptable, voire même recommandable, à fréquenter. Car ici, Baptiste Coulmont décrit une fonction sociale différente pour les deux types de boutiques: on va aux love shops pour étaler son ouverture d'esprit et surtout son épanouissement sexuel, alors qu'on va aux sex-shops pour « *répondre à une misère sexuelle* ». ⁵⁹ Chez l'un, la sexualité est représentée, alors que chez l'autre, elle y est pratiquée.

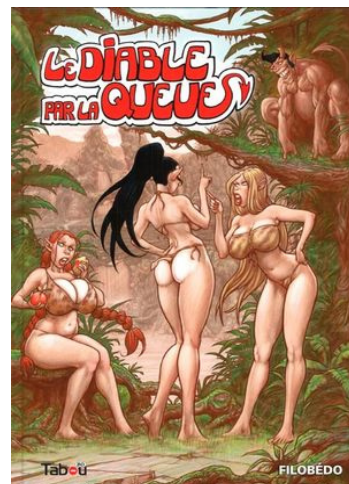
La littérature rentrant dans les critères de fonction sociale positive, il est donc normal de trouver dans ces nouveaux sex-shops des livres érotiques. Mais les catalogues y sont souvent maigres, tout au plus quelques vingtaines d'ouvrages, en grande majorité des guides pratiques. La collection Osez de la Musardine y rencontre un vif succès, ainsi que quelques rééditions de grands classiques de la littérature comme *Emmanuelle* ou *Histoire d'O*. Comme pour les autres produits du magasin, l'importance est la représentation et l'image de la boutique que dégageront ces objets qui doivent donc être sexy, mignons et ludiques. Cependant, aucune BD en vue. Aussi contradictoire que cela puisse paraître, la question de l'image en bande dessinée se pose, et dans ces supermarchés du sexe où l'on redoute toute image sexuelle, la BD érotique fait partie des médias les plus explicites dans son genre. Mais que l'on ne s'y trompe pas: la BD érotique n'existe pas non plus chez les sex-shops traditionnels. Ici, la raison principale serait plutôt la différence entre la marge sur les objets de l'industrie du sexe et sur le livre. Thierry Plait confirme : « *On vend mal et peu de livres dans les sex-shops car ce sont des magasins spécialisés surtout dans la vente de gadgets où la marge est très importante, du coup lorsque les gérants découvrent la marge du livre, ils n'essayent même pas !* » De plus, ces commerçants ne voient pas l'intérêt de vendre de la bande dessinée alors qu'à côté sont vendus des films avec de vrais acteurs, comme le confirme Benoît Cousin : « *Nous n'avons pas touché le segment des 100% spécialisés en pornographie. On a pourtant essayé, mais ça n'a jamais marché car les tenanciers des établissements répondaient "On a tous les objets physiques et les DVD avec de vraies images et de vrais gens, comment les clients peuvent-ils s'intéresser aux bouquins après ça ? Ils sont trop softs."* ». En conclusion, nous sommes donc dans un état transitoire où la BD érotique flotte entre le statut étrange de média trop hard pour les love shop et pas assez pour les sex-shops...

⁵⁸ Baptiste Coulmont, *Sex-shops, une histoire française*, Dilecta eds, 2007, p.197.

⁵⁹ *Ibid.* page 79.

E La Vente Par Correspondance (VPC)

Dans les années 1960 à 1990, la Vente par Correspondance (VPC) a fait les beaux jours du commerce de masse, aussi bien pour des produits grand public comme les vêtements, que pour des achats qui nécessitaient une plus grande discrétion. Bernard Joubert, directeur de la collection Dynamite de 2004 à 2008, assure que « *La VPC assurait la moitié des ventes pendant mes années Dynamite* ». Si la Vente Par Correspondance a beaucoup perdu depuis l'arrivée de la vente en ligne sur Internet, on observe qu'il reste quelques irréductibles chez des éditeurs comme La Musardine qui a su se créer un réseau de clients fidèles à travers ses titres, mais aussi sa VPC et sa librairie. « *Nous ne faisons pas de pub, déjà car nous n'avons pas forcément de budget pour, mais aussi parce que, au-delà du réseau de librairies traditionnel, notre propre librairie et la VPC sont très importantes, il s'agit de ventes directes. Notre but n'est pas uniquement la diffusion la plus large possible mais bien de choyer notre clientèle très fidèle! Nous sommes la seule librairie à proposer tout ce qui existe en matière de BD érotique, et ça nous rend plus riches que de passer des pubs je ne sais où. [...] Nous fournissons encore un catalogue papier et nous avons un entrepôt en banlieue parisienne, ainsi*



que trois personnes qui s'occupent uniquement de la VPC, qui traitent par mail et par téléphone des commandes de particuliers uniquement. Il est vrai que l'on a réduit la fréquence de nos catalogues ces dernières années parce qu'on pense qu'à terme, internet viendra les supplanter, mais notre clientèle traditionnelle est encore très attachée au papier. Et puis c'est un support qui permet des tirages thématiques (BD, guide pratique, collections...) triés par auteurs et qu'il est agréable d'avoir entre les mains. »⁶⁰



Le catalogue BD de VPC de la Musardine.

Malgré la résistance du catalogue papier chez certains, les éditeurs sont bien conscients que la VPC aujourd'hui passe surtout par un site Internet attractif, actualisé et compréhensible. Chez Tabou dont les parutions touchent la même typologie de lecteurs de BD que celle de Dynamite, la VPC pourrait connaître le même succès. Ce n'est pourtant pas le cas, en partie à cause du site internet des éditions qui a connu peu d'évolutions depuis sa création : « *On vend un petit peu par correspondance en effet, mais les ventes ne sont pas importantes, en partie à cause de notre site internet un peu daté, mais nous sommes en train de le refaire. En revanche, on travaille beaucoup avec La Musardine qui a un site de vente en ligne très visité.* »⁶¹ En effet, la vente en ligne d'albums papier a explosé depuis quelques années et représente une portion importante des ventes chez tous les éditeurs, spécialisés ou non. Nous aborderons cette dimension en même temps que la vente de livre numérique un peu plus tard.

⁶⁰ Entretien avec Anne Hauteceur, annexe 6.

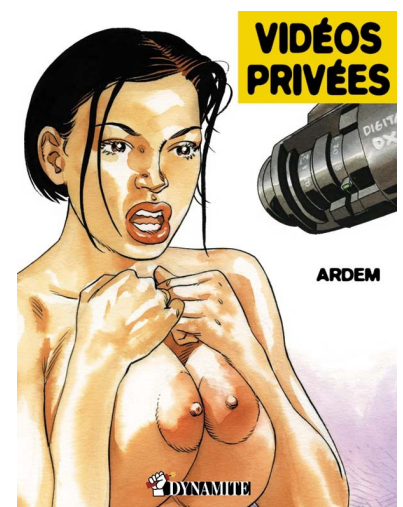
⁶¹ Entretien avec Thierry Plait, annexe 4.

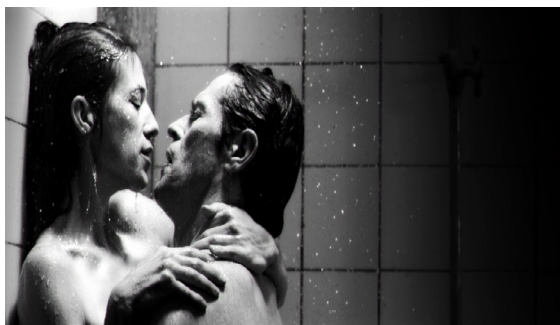
III LA NOUVELLE BD ÉROTIQUE

Après le grand vide éditorial d'une dizaine d'année, la BD érotique revient doucement dans les rayons des libraires et des lecteurs. Mais depuis son apogée dans les années 1970, elle doit faire face à de nombreux obstacles : un nouveau type de marché, une évolution du lectorat, des thématiques, de la société, l'apparition d'Internet... Pour survivre, elle doit s'adapter à de nombreux facteurs, auteurs et éditeurs avec elle.

1 L'évolution du lectorat

A ses débuts, la BD coquine n'a principalement qu'une vocation : l'exhibition de la nudité et de situations sexuelles excitantes pour combler un besoin masturbatoire du lecteur. Mais ce lecteur a changé, notamment depuis l'apparition d'Internet qui remplace à la fois les photos, les magazines, les films et les bandes dessinées pornographiques. Bien sûr Internet les comprend tous, ils restent donc essentiels. Mais favorisée par le support numérique, la dématérialisation est maintenant omniprésente pour ce genre que le consommateur préfère consulter sans avoir de traces matérielles, socialement dépréciatives (facture, boîte de DVD, ou même déplacement jusqu'au sex-shop ou passage en caisse). Internet a aussi l'avantage de proposer toutes les pratiques, des plus soft aux plus extrêmes (voire illégales) en une simple recherche de mot clef. Pourquoi alors s'embêter avec un scénario lorsqu'on a accès à tous nos fantasmes sans même l'effort de la recherche ? De plus, la pornographie de plus en plus poussée utilise aujourd'hui très largement des acteurs pour aller au plus près du réalisme. Si la masturbation se fait aujourd'hui sur des supports filmés trouvables gratuitement, que reste-t-il à la BD érotique moderne pour plaire au lecteur ? Elle peut se démarquer dans une approche que certains qualifient d' « hypocrite », c'est-à-dire dans l'excuse d'une certaine exigence artistique ou scénaristique. En effet, si les présentations de situations sexuelles mises bout à bout sans lien entre elles sont trouvables ailleurs, la BD mise sur la qualité des scénarios et des dessins. C'est en effet le premier argument avancé par les éditeurs qui publient de la BD érotique. Dans l'annexe 4, Benoît Cousin, ancien directeur du label Drugstore présente ses albums comme des œuvres cherchant à aller un peu plus loin que des dessins pornographiques. « *Il y a un travail sur le patrimoine, la littérature, l'histoire de l'art qui stimule les sens autant que l'intellect. Si le lecteur veut juste assouvir ses bas instincts, il n'y a aucun intérêt à aller vers la BD érotique, il y a Internet et l'art, on s'en fout. De plus, qui dit œuvre d'art, dit anoblissement de l'objet, légitimité, possibilité d'en faire un cadeau. Ça permet de faire sortir le genre du côté sous le manteau, de la vulgarité, et c'est bien le but de nos intégrales avec un bel écrin pour magnifier œuvre d'art avant tout, avant même l'œuvre érotique.* » L'art serait donc le sauveur de la pornographie ? Stéphane Ferrand, le responsable manga des éditions Glénat le pense et estime qu'Internet « *a tué le désir chez l'homme car il lui a tout offert sur un plateau et il a banalisé le pire de ses plaisirs. Il casse le schéma des verrous moraux en mettant à disposition toutes les thématiques sans jugement ni difficultés, en mettant tout au même niveau.*





Antichrist de Lars von Trier.

L'érotisme n'est jamais l'excitation, toujours le chemin pour y parvenir. Du coup, on a lassé le désir masculin tout en nourrissant les pires perversions. En quelle mesure n'y a-t-il pas, dans le désir qualitatif qu'on cherche aujourd'hui, un besoin d'éteindre ce feu de forêt qu'on a allumé et dont l'homme ne se satisfait pas? « Alors qu'au tout début du genre le scénario servait de prétexte à un érotisme voilé, la tendance s'inverse aujourd'hui en ne proposant plus que du sexe pur sans aucune histoire, ou d'un intérêt minime. Le futur serait donc dans l'utilisation de l'érotisme comme prétexte pour

des scénarios solides. La boucle est bouclée. Stéphane Ferrand y voit le signe que « L'homme va en se féminisant et va vers un schéma féminin de recherche du parcours parce qu'il a tout vu sur Internet. On le remarque avec l'utilisation de plus en plus systématique de « vrais » réalisateurs dans les films pornos. « On peut penser qu'il fait ici référence à des réalisateurs comme Paul Schrader qui fait appel à l'acteur de films X James Deen dans son prochain film sulfureux The Canyons écrit par Bret Easton Ellis dont la sortie est prévue pour fin 2013 en France, ou encore à Lars von Trier qui compte insérer de véritables scènes pornographiques dans son Nymphomaniac (ce qu'il avait déjà fait dans Antichrist).

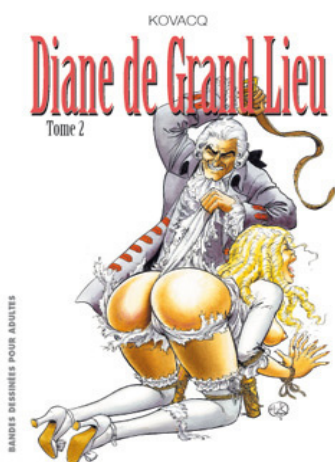
Mais cette recherche de qualité passe aussi par une certaine volonté de reconnaissance sociale : contrairement à la pornographie en ligne que l'on consulte en toute discrétion, la pornographie de qualité doit pouvoir se montrer en société et la qualité artistique doit aussi aller de pair avec la qualité esthétique de l'objet. Sans pour autant aller jusqu'à faire des nouvelles Pléiades des BD de Crumb (et quoique, pourquoi pas ?), à partir du moment où le lecteur paye pour un support pas uniquement masturbatoire et qu'il peut donc garder chez lui à la vue de tous, il exigera un bel objet. C'est d'autant plus le cas que le lecteur de bande dessinée aime collectionner les albums, mais surtout les beaux albums. Chez Erotix, cette volonté de toucher les bédéphiles, lecteurs de BD érotique dans les années 1970, est bien présente. La plupart des collections des grands éditeurs qui ont les moyens de proposer des rééditions jouent sur la nostalgie des lecteurs qui aiment le fonds parce qu'il leur rappelle leur jeunesse tout en se montrant extrêmement exigeants sur la forme. D'autant que leur panier moyen a augmenté avec les années et ils se font un plaisir de racheter ce qu'ils lisaient plus jeune tout en mettant les albums dans leurs bibliothèques entre deux Pléiades. En annexe 5, Anne Hautecoeur confirme que les lecteurs fidèles des productions BD de La Musardine restent très attachés au papier : « *La BD érotique a un vrai public de collectionneurs. Même si nous avons de très bons chiffres de vente en numérique (malgré le fait que nos livres soient tous disponibles en piratage, nous le savons), même si une part du public va se contenter de consulter la BD sur internet, nous avons une vraie clientèle de collectionneurs et on le voit à Angoulême lorsque les auteurs viennent dédicacer. Le public vient avec son album et y est très attaché. En BD érotique, nous avons vraiment le*



Une superbe intégrale luxe de Borgia fut tirée à 3000 exemplaires avec ex-libris, nouvelle couverture et nouveaux textes.

public de la BD traditionnelle, celui qui est attaché au style du dessinateur, à l'objet-livre. « Thierry Plait de Tabou confirme : « C'est sûr, il y a eu du changement et Internet a pris le marché du magazine, mais le marché du livre reste un marché d'objet et surtout en bd car c'est un milieu où la collectionniste aigue fait rage ! Les amateurs aiment collectionner et avoir l'objet chez eux. Internet n'entre pas dans la logique du lecteur de BD mais dans la logique de celui qui cherche à s'exciter. [...] La qualité de l'objet a une grande importance pour le marché de la BD et pour tout le marché du livre en général. D'ailleurs je suis persuadé que ceux qui survivront seront ceux qui auront fait des livres de beaux objets. »

Mais il faut bien le dire, les lecteurs des productions de BD érotique « classique » (Manara, Crepax, Frollo...) et « hard » (Coq, Ardem, Pichard...) ont aujourd'hui un âge certain, mais il n'empêche que ce sont eux les principaux lecteurs de BD érotique. Les jeunes générations n'ont pas grandi avec ces auteurs, mais plutôt avec Internet ou le manga comme développeur de fantasmes. L'importance grandissante



du manga dans l'art, que ce soit dans l'esthétique ou dans les codes narratifs est absolument à prendre en compte. Le public du manga commence jeune, et contrairement au franco-belge, continue pendant l'adolescence en passant d'une catégorie à l'autre. Le succès du *yaoi* en France permet d'éclairer l'existence de toute une portion de la population féminine de 12 à 20 ans (et plus), et de montrer qu'il existe des fantasmes et une sexualité des jeunes filles pré-pubères. Si l'idée peut paraître choquante, il faut bien préciser qu'il ne s'agit pas du même type de fantasme, d'érotisme que l'on peut trouver dans la bande dessinée érotique européenne comme nous l'avons montré dans notre partie consacrée au *yaoi*. Et quand bien même il s'agirait des mêmes types de fantasmes, il ne faut pas oublier que

D'une génération...

la sexualité ne commence pas à 18 ans, comme le dit très bien Thierry Plait, directeur des éditions Tabou : « Certaines personnes refusent de se souvenir de leurs «erreurs» de jeunesse et de leur découverte de la sexualité car ils se projettent en tant que parents, en tant que modèle de moralité. Pour beaucoup de gens, la sexualité n'existe pas avant 18 ans. » C'est peut-être cette tendance à la sur-protection des jeunes qui explique cette politique généralisée de l'autruche : la volonté de toujours garder notre progéniture à l'état candide en leur évitant un face-à-face avec des œuvres qui parlent du sujet (mais tout en leur donnant accès à des titres où la violence passe sans problème). Mais les choses changent et Internet permet d'accéder au Graal plus facilement encore que n'importe quelle librairie. Le jeune, curieux de nature, ira forcément un jour où l'autre se documenter sur les plaisirs coupables sur Internet, filtre parental ou non. Dans ce cas pourquoi ne pas le mettre en contact non pas avec la multitude effrayante d'Internet mais à des sélections particulières, choisies pour leurs qualités à la fois dans le fond et dans la forme ?



...à l'autre.

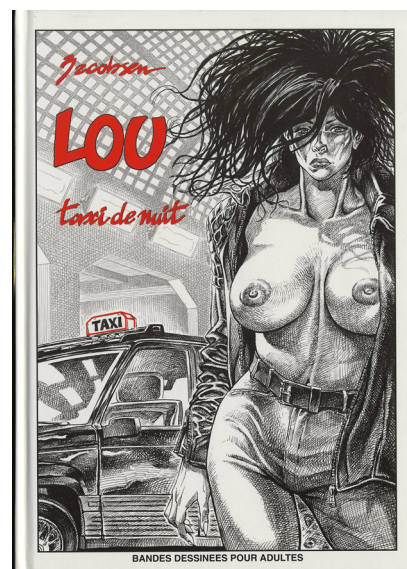
En effet, si la multitude d'Internet est une belle image des connaissances partagées et sans frontières, c'est aussi un exemple de défouloir mondial où tout le monde peut mettre ce qu'il veut et où n'importe qui peut y avoir l'accès. Son intérêt principal étant la gratuité, la grande majorité des internautes se satisfait des informations qu'il y trouve, signées ou non, avec des sources ou non. Le dilemme de l'image est le même : le support gratuit permet d'ac-

cepter n'importe quelle dégradation de qualité, la preuve avec la multiplications de photos et vidéos pornographiques amateurs, ou tout simplement le risque important de virus et de malware sur les sites licencieux. Mais à partir du moment où il paye, le lecteur recherche la supériorité. En annexe 3, Thierry Plait affirme que « *Internet n'entre pas dans la logique du lecteur de BD mais dans la logique de celui qui cherche à s'exciter. C'est parce que c'est du contenu gratuit qu'on accepte une baisse de qualité, mais si on faisait payer les vieilles pages aux sites ou aux visiteurs, elles disparaîtraient.* »

Cependant, il ne faut pas non plus oublier que la qualité peut aussi être mauvaise en BD érotique. Ce fut le cas de beaucoup de BD des années 1970-1980 dont la logique était surtout de produire, avec un petit budget, du sexe en quantité, sous une limite de temps très serrée car dépendante de publications hebdomadaires ou mensuelles. Il en résultait nombre de séries bâclées, au scénario facile où les mêmes stéréotypes reviennent indéfiniment, ce qui ne gênait pas les lecteurs, comme nous l'avons dit, plutôt en recherche de support masturbatoire. Pour beaucoup de lecteurs et d'éditeurs, le modèle est resté le même malgré l'évolution du marché et du genre bande dessinée. Dans son interview suite à la sortie de la réédition en 2011 de son Encyclopédie de la BD érotique, Henri Filippini affirme que « *quelques personnes font un travail estimable alors qu'une majorité fait ça par-dessus la jambe. On produit, on ne paie pas cher, parce qu'on pense que les lecteurs de ce genre n'accordent pas d'importance à la qualité. Et ils ont tort.* »⁶² En 2013, la frontière entre l'ancienne et la nouvelle génération commence à se faire sentir. Il y a ceux qui misent sur les classiques, et ceux qui cherchent chez les nouveaux. La sexualité change et avec elle sa représentation en BD et ses lecteurs. Peut-on vraiment faire du neuf avec du vieux ?

2 La querelle des Anciens et des Modernes

La lutte générationnelle fait rage aussi en bande dessinée. Faut-il privilégier les auteurs déjà connus comme Manara ou Varenne, ou faut-il miser sur des petits nouveaux comme Filobedo ou Bastien Vivès ? Les deux stratégies se valent et peut-être plus encore qu'en bande dessinée classique, elles éclairent sur les pratiques des éditeurs. Depuis que les éditeurs grand public ont redécouvert les bienfaits de la bande dessinée érotique, on assiste à une ressortie massive des classiques, souvent enrichis de préfaces, de belle maquette, de planches supplémentaires, de colorisation ou au contraire, d'un retour au noir et blanc. La plupart sont des classiques d'auteurs italiens puisque ce pays a été particulièrement prolifique en la matière dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Milo Manara, Giovanna Casotto, Roberto Baldazzini, Leone Frollo, Paolo Eleuteri Serpieri, Giovanni Venturi, Stefano Mazzoti... En fait, ces classiques ont déjà été publiés chez des éditeurs comme Elvifrance, IPM ou Media 1000 qui ont fait la joie des kiosques des années 1970 avec leurs magazines et leurs petits formats érotiques. Certains comme La Musardine reprennent tout le catalogue d'un de ces éditeurs aujourd'hui disparus (IPM), ou travaillent directement avec les éditeurs étrangers (La Cupula). Certains comme Drugstore sont issus de l'achat d'un ancien catalogue encore actif (Albin Michel BD) et publient les auteurs les plus connus comme Milo Manara, Alex Varenne ou Massimo Rotundo. D'autres comme Erotix font directement de l'achat



⁶² Henri Filippini, « BD érotique, un genre sous-estimé ? ». Article en ligne consulté le 10 mars 2013.



de droit à l'étranger titre par titre comme ce fut le cas avec *Filles perdues* ou *Black kiss*. Pour Vincent Bernière, directeur de la collection Erotix, la raison de cet attrait pour les titres étranger est simple : « *Tout simplement parce que notre but était avant tout de sortir des rééditions de classiques et que les classiques sont étrangers.* » Les classiques des années 1960 à 1980 sont donc majoritairement des importations (auteurs italiens, espagnols, anglo-saxons...) même si la France compte tout de mêmes quelques auteurs aujourd'hui devenus cultes comme Jean-Claude Forest et sa *Barbarella* ou Paul Gillon et sa *Survivante*. Ces rééditions ressortent aujourd'hui sous une forme bien différente que celle qu'on leur connaissait dans les années 1970 : récits regroupés en intégrale, papier de qualité, maquettes travaillées, couvertures élégantes, préfaces, retraductions... la qualité du

« packaging » prouve ici que la bande dessinée érotique se cherche des lettres de noblesse et se présente non pas comme un vulgaire support masturbatoire (même si c'était le but que visaient la plupart de ces séries à l'origine !), mais comme une véritable œuvre d'art élégante, vintage et délicieusement décadente. Le public visé est avant tout le lecteur de la série d'origine, dont le penchant pour l'art a grimpé avec l'âge en même temps que son panier moyen. Mais les rééditions sont aussi un excellent moyen de toucher de nouveaux lecteurs en quête de classiques à découvrir et à l'esprit peut-être moins timide puisque, encouragé par ces luxueuses éditions, il ne rougira pas de les acheter en librairie. Cette tendance aux belles intégrales rejoint celle de la bande dessinée grand public pour les titres du patrimoine regroupés en intégrales cartonnées comme *Tom Carbone*, *Sibylline*, *Buck Danny*, *Johan et Pirlouit*, etc.

Si l'achat de droits semble être un moyen simple et sûr de sortir des albums, il ne faut pas perdre de vue les difficultés légales qu'il entraîne, notamment pour retrouver les détenteurs des droits et les contrats d'origine. La plupart des titres étaient en effet produits rapidement, pas forcément avec un contrat et rarement avec des droits d'auteurs, traduits à la va-vite. Anne Hautecoeur explique qu'elle ne travaille pas avec le fonds d'Elvifrance « *car le matériel qui venait d'Italie était fait au kilomètre par un système de publication par magazine et c'est très compliqué au niveau des contrats de retrouver les auteurs ou les ayants droits, de voir où sont les droits... Mais c'est tout le jeu dans le domaine de la BD érotique qui est parsemée de traductions d'éditeurs peu consciencieux, d'absence de contrat, de commandes passées aux auteurs payés à la planche sans pourcentage ni quoique ce soit...* »

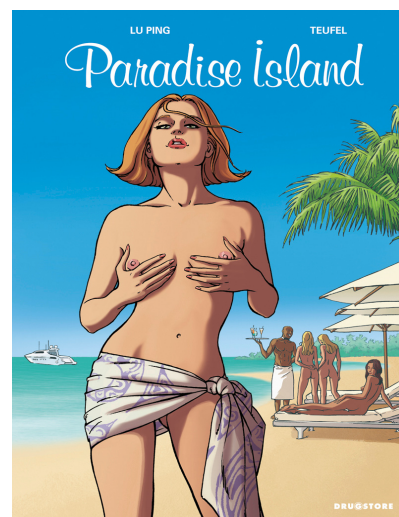
Mais l'argument principal avancé en faveur des rééditions est bien sûr financier. Dans l'annexe 4, Benoît Cousin analyse que « *sur l'ensemble la production, il y a surtout des titres de fonds et pas de la création, car la création coûte bien plus cher à produire. Il y a un vrai problème autour de l'érotisme en BD: on ne fait pas de piles ! Les commandes en nouveautés sont mesurées, on ne les affiche pas comme le dernier Largo Winch, mais les ventes de fonds sont hyper régulières et le taux de retour très faible. Sauf exceptions, on reste sur des ventes moyennes pas vraiment délirantes mais qui restent proportionnées à notre investissement de départ, c'est à dire un à valoir et une fabrication peu coûteux. La création est tout de suite plus chère et le remboursement des investissements plus compliqué.* » Chez Dynamite aussi, le



Maharaja: de la création, de la vrai.

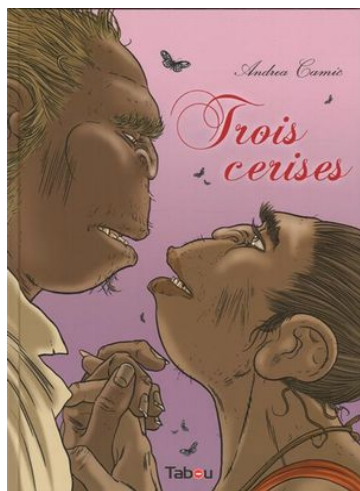
problème vient du budget comme en témoigne Anne Hautecoeur : « *Nous faisons quasi-exclusivement de l'achat de droit car la création pèse lourd sur les budgets, hors si Dynamite marche bien, on reste sur des tirages entre 2000 et 3000 exemplaires. On ne peut pas consacrer un budget de 10000 ou 15000 € dans un album. De plus, le fait de reprendre quelque chose de déjà commercialisé permet de se rendre compte du chiffre de vente potentiel.* » La réédition représente donc la grande majorité des sorties érotiques en 2013, plus simple, moins coûteuse, et plus sûre que la création. Mais que se passera-t-il une fois que le fonds aura été raclé ? Que les auteurs canoniques auront tous leur intégrale luxe avec préfaces, post-face, introduction, commentaire de texte ? C'est pourquoi certains se tournent déjà vers les nouveaux auteurs et espèrent créer la nouvelle génération de la BD érotique.

Et cette nouvelle génération, comme partout, ne se construit pas un jour. Pourtant, ce ne sont pas les manuscrits reçus par la poste qui manquent. D'après la plupart des éditeurs, ce serait plutôt le talent. Pour s'être chargée des réceptions de manuscrits et des réponses aux auteurs chez quelques maisons d'édition BD, l'auteur de ce mémoire confirme que déjà en grand public, la qualité est rarement au rendez-vous chez ces jeunes dessinateurs et scénaristes pleins d'espoir. On ne peut qu'imaginer ce que cela peut donner dans un genre déjà fort mal considéré même chez les bédéphiles, avec certes quelques beaux modèles, mais aussi énormément de titres sortis à la va-vite peu soucieux de la qualité tant que le sexe était présent en quantité. Car d'après plusieurs éditeurs, les manuscrits reçus consistent essentiellement en des scénarios bas de gamme au coup de crayon maladroit ou sans charme. Le sexe, chez certains auteurs, semble tout justifier. La solution trouvée chez Drugstore pourrait être la bonne : faire appel à des auteurs déjà chevronnés pour leurs créations. Ce pourrait être un excellent compromis si chez les auteurs même, le statut de dessinateur de BD érotique ne faisait pas mauvais genre dans leur bibliographie. En effet, certains illustrateurs BD grand public ou de jeunesse, inquiets de l'impact de ce genre de titre sur leur carrière, refusent les projets, n'osent s'y lancer ou le font sous pseudo, comme le confirme Benoît Cousin : « *On a donc fait quelques titres originaux: Maharadja, Hot Charlotte et Paradise Island. Nous avons travaillé avec des auteurs qui avaient envie de faire de la BD érotique mais qui n'osaient pas se lancer car ils avaient une activité de dessinateur grand public à côté, certains ont donc pris un pseudo. Et puis la création en BD érotique coûte bien sûr plus cher à sortir que de la réédition, mais moins cher que de la création grand public, les auteurs comprennent que sur ce type de marché leurs à valoir et leurs pourcentages sont moins élevés.* » Au risque d'enfoncer des portes ouvertes : l'auteur est donc aussi à prendre en compte. Aussi étonnant que cela puisse paraître, l'érotisme fait encore peur dans le monde artistique et la crainte du jugement des autres n'existe pas que chez le lecteur. La dimension financière est aussi prise en compte par l'auteur dont les pourcentages de droit sont souvent moins importants que pour de la BD grand public, petits tirages et petites ventes obligés. Pourtant, il arrive parfois qu'un succès arrive : « *Nous avons tirés Maharadja à 4000 exemplaires, ce titre a marché comme nous avons prévu, sauf qu'à notre grande surprise, nous avons dû le réimprimer.* »



Pour certains éditeurs comme Erotix qui cherchent surtout à sortir des albums d'érotisme soft accessibles à tous, les nouveaux auteurs ne répondent pas encore à leurs critères exigeants. Pour Vincent Bernière, « *il n'y a pas de bonnes créations originales, le petit boom du genre que l'on constate en ce*

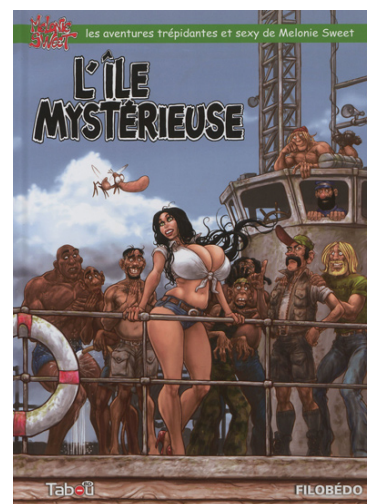
moment n'a pas encore fait naître de vocations chez les auteurs.» Peut-être encore une fois à cause de la mauvaise réputation que se traîne le genre, les auteurs n'osent pas s'y lancer et préfèrent commencer par de la bande dessinée plus accessible. Malgré tout, certains petits nouveaux commencent à se faire connaître dans le milieu, encouragés par des éditeurs comme Thierry Plait chez Tabou : *«On n'hésite pas à faire travailler des gens qui ont de bonnes idées, même si la production coûte cher et est longue à rentabiliser. C'est pour cette raison que la plupart des maisons achètent des licences car il suffit de négocier un prix forfaitaire et de payer la traduction qui, en édition, ne revient pas très chère, puis on peut revendre les droits lorsque ça ne marche pas. Chez Tabou on fait les deux, de l'ancien et du nouveau.»*



Trois cerises d'Andrea Camici.

Le mélange des deux semble être la solution la plus sage pour à la fois assurer des revenus financiers stables à la maison tout en investissant dans le futur. Cependant, Thierry Plait remarque que beaucoup des auteurs avec qui il travaille sont d'origine espagnole ou italienne : « La plupart des auteurs sont italiens car l'Italie a toujours beaucoup dessiné dans l'érotisme jusqu'à maintenant où le marché s'est effondré, et c'est pourquoi ces auteurs viennent travailler pour nous. Il y a aussi des Espagnols qui sont dans le même cas ainsi que des Français. La plupart du temps, les auteurs viennent nous chercher avec des idées de scénarios originales.» La forte tradition de la BD érotique italienne perdure donc jusqu'à aujourd'hui.

Mais le fait que des éditeurs comme Tabou ou les Requins Marteaux s'intéressent plus à la création que Delcourt ou Glénat tient peut-être aussi à la volonté d'aller à contre-courant et de se positionner en opposants au politiquement correct de l'érotisme soft. *« L'image des éditions Tabou c'est d'être une maison qui édite des choses dérangeantes en sexualité sans se poser la question de savoir si c'est osé ou pas, le plus important étant la qualité.»* affirme Thierry Plait. *« Filobedo en est un parfait exemple avec un dessin et un scénario de qualité. Comme vous le savez peut-être, chaque auteur de porno a une fixation ; la sienne c'est l'anal, ce qui donne sur le plan de l'image quelque chose de très porno mais avec un dessin d'excellente qualité. Je ne sais pas qui d'autres à part nous aurait pu le faire. Xavier Duvet, quant à lui, travaille plus le SM et le trans. Il est très engagé et connaît le milieu, la plupart du temps ce qu'il dessine n'est pas inventé. Il n'y a que Pichard pour faire pareil, pour aller aussi loin. Nous essayons de retrouver l'esprit des années 1990 avec un côté underground qui s'est perdu aujourd'hui avec la capacité de dire des choses engagées sans se faire censurer. Aujourd'hui, tout est très convenu, toutes les questions un peu dérangeantes comme le racisme ou le féminisme sont complètement intouchables, le politiquement correcte a pris le dessus.»* C'est le même esprit rebelle qu'on retrouve dans la collection BD Cul des Requins Marteaux, dont certains titres évoquent en toute légèreté et pire, avec humour, des sujets encore tabous comme la pédophilie, l'inceste ou le viol.



L'île mystérieuse de Filobedo.

Si les rééditions restent pour le moment la tactique la plus sûre à adopter, la nouvelle génération se crée progressivement, avec une certaine timidité aussi bien de la part des éditeurs que des auteurs. Comme pour la BD généraliste, ces petits nouveaux adoptent généralement une liberté de ton plus

grande en s'affranchissant des conventions données par les classiques de la BD érotique, soit en faisant éclater les canons habituels, soit en y ajoutant quelques touches de modernité. Comme partout, ces initiatives ne payent pas toujours mais c'est aussi le travail de l'éditeur que de s'y risquer et de participer ainsi au renouveau du genre.

3 La démocratisation de l'érotisme sur le marché du livre

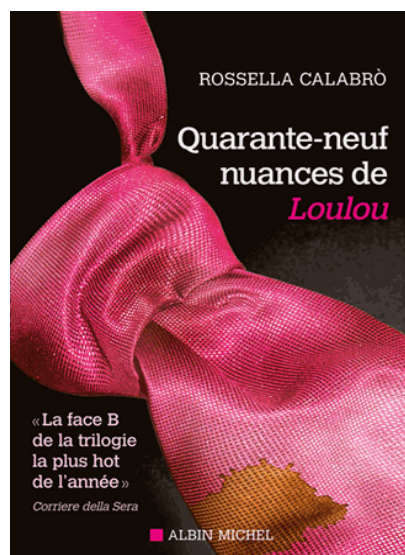
Si l'érotisme imprimé n'est pas forcément appréhendé partout de la même façon, la multiplication des supports ayant le sexe pour sujet principal participe de l'ouverture du genre et permet au grand public de l'accepter comme un sujet de réflexion possible. Depuis plusieurs années, on trouve en librairie des ouvrages contribuant à sortir l'érotisme de son placard.

A La littérature

La littérature érotique ne date bien sûr pas du XX^{ème} siècle ; elle a été l'un des principaux supports de fantasme dans les civilisations dotées de l'écriture. On peut presque dire qu'en France, c'est une véritable institution avec des auteurs connus mondialement, de Crébillon fils à Pierre Louÿs, en passant par le Marquis de Sade et Emmanuelle Arsan. Même les plus vénérables écrivains comme Denis Diderot (*Les Bijoux indiscrets*), Guillaume Apollinaire (*Les Onze Mille Verges*) ou Georges Bataille (*Histoire de l'œil*) s'y sont essayés. L'immense succès grand public de ces dernières années qui a permis de sortir la littérature érotique de son ghetto est bien sûr la traduction de la trilogie *Fifty Shades of Grey* qui s'est vendue lors sa sortie en octobre 2012 à plus de 100 000 exemplaires en une semaine et qui a provoqué un véritable phénomène de mode avant même sa sortie en France. Le terme de « *mummy porno* » (porno pour maman) a été inventé pour ce roman au ton particulièrement soft (pour un roman érotique) et évoquant l'initiation SM. En même temps que l'érotisme, il a aussi mis à la mode la thématique sadomasochiste qui s'est retrouvée dans de nombreux produits dérivés (cravaches, menottes, fouet...), des clones (*Délivre-moi* de Julie Kenner, *80 notes de jaunes* de Vina Jackson...), des pastiches (*Quarante-neuf nuances de Loulou* de Rossella Callabro), des livres surfant sur le sujet du SM soft (cuisine, guides pratiques...), des thématiques dans les magasins etc. La littérature érotique n'est dès lors plus réservée aux vieux messieurs ou aux ménagères d'Harlequin. C'est un sujet à la mode qui, comme toute mode, fini par retomber, mais qui contribue à démocratiser et à banaliser la lecture érotique, lui enlevant ainsi le jugement moral qu'il provoque d'habitude. Jean-Paul Moulin, éditeur de Page69 témoigne de la réper-

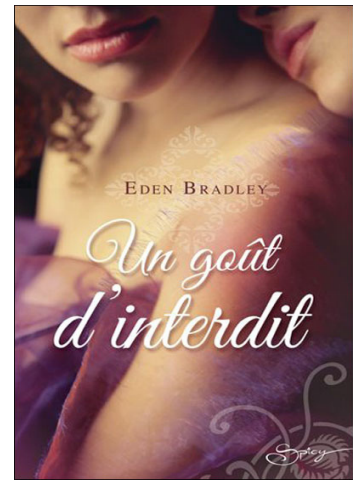


Cinquante nuances de Grey, le must have 2012-2013.

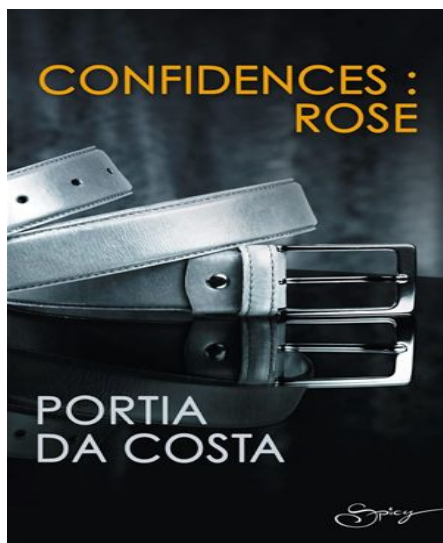


cussion du succès des livres sur les autres genre:« *Comme tout phénomène de société, les effets sont difficiles à anticiper et se feront sentir sur plusieurs années. Le premier point positif, c'est que le livre permet de parler de sexe de façon plus libre, tous les sociologues sont du même avis, la meilleure façon de dédramatiser le sexe c'est d'en parler. Ensuite, le succès du livre a attiré l'attention des médias sur d'autres titres (regardez le nombre d'articles sur les éditions Harlequin!)* ». ⁶³

Et en effet, les autres éditeurs n'ont pas tardé à prendre le pli, ne serait-ce que sur la couverture : la collection Spicy d'Harlequin dont les couvertures étaient jusqu'ici assez classiques pour de la romance, deviennent à partir des titres d'octobre 2012 (mois de sortie de *Cinquante nuances de Grey* donc) plus sombres et plus sobres. Exit les photos de couples lascifs et les titres en typo cursive et colorée un peu kitsch ; les photos de fond sont désormais de l'ordre de l'évocation (une fleur qui s'ouvre, une lettre sur un drap de satin, un corset, des talons aiguilles...), la chromie est sombre, la typo linéale et fine. Idem chez Milady qui sort en novembre 2012 sa collection Romantica, de la romance au contenu explicite avec, pour premier titre, un certain... *80 notes de jaune*. Il est clair que chez les éditeurs de romance, il y a eu un avant et un après *Fifty Shades of Grey*. La romance, sous-genre



À comparer: un titre Harlequin sorti en octobre 2011...



...avec un titre sorti en octobre 2012.

littéraire populaire, se mêle à l'érotisme car comme le dit si bien le communiqué de presse de Milady, « *partant du principe que le sexe et les sentiments ne sont pas dissociables, ce sous-genre de la romance aux contenus explicites n'hésite pas à mettre au cœur du récit des enjeux liés au désir des femmes modernes.* » ⁶⁴ L'érotisme se mélange progressivement, même si ce n'est qu'à des « sous-genres » littéraires. Les éditeurs essaient pourtant d'étendre l'érotisme à des titres de plus large audience en créant des collections au contenu littéraire mais explicite. C'est le cas de la collection ClassX, démarrée en mai 2013 par la Musardine, qui propose des rééditions poche de classiques augmentés de scènes érotiques qu'on nous promet « au plus près du style de l'auteur ». Après diverses opérations commerciales sur l'érotisme, la mode semble être passée et les ventes du premier tome du roman de E.L. James retombent. Mais si la très sage tornade *Fifty Shades* n'aura

pas dévastée les schémas moraux des Français, elle aura au moins eu le mérite d'emporter avec elle quelques réticences des lecteurs et des éditeurs envers l'érotisme en littérature. La preuve, le film de la trilogie est actuellement en tournage, de même que son pastiche en BD. Quand à savoir si ce type de sujet passera aussi bien en images auprès des esprits chagrins, c'est à voir...

⁶³ « Sexe académie », *Livres Hebdo* n°944 du vendredi 8 mars 2013.

⁶⁴ Cécile Mazin, « Romantica, nouvelle collection chez Milady, à la sexualité assumée ». Article en ligne consulté le 04/07/2013 : <http://www.actualitte.com/les-maisons/romantica-nouvelle-collection-chez-milady-a-la-sexualite-assumee-38478.htm>.

B La presse et le livre pratique



Ce n'est pas un scoop : on sait depuis longtemps qu'Internet a tendance à prendre la place de la presse papier auprès des lecteurs. Que ce soit les journaux d'information ou les magazines spécialisés, on assiste à un essoufflement drastique des ventes papier, concurrencées par l'information gratuite en ligne : 2011 comptait 84 revues spécialisée sur le 9^{ème} art, 2012 n'en compte que 74.⁶⁵ Si certains magazines et périodiques spécialisés BD subsistent (*Spirou*, *Casemate*, *Fluide Glacial*, *Zoo*, *DBD*, *L'Immanquable*, *Lanfeust Mag...*), on peut compter sur les doigts d'une main les courageux qui ont osés s'y lancer depuis ces dix dernières années... et qui ont tenu le coup (*Kaboom*, *Walking Dead Magazine*, *Kid Paddle Magazine*, *Lapin...*) Quand aux magazines de BD érotique, il ne faut pas y compter ; le genre déjà très minoritaire n'aurait que peu de chances de survivre dans un mar-

ché où même les généralistes peinent. Le retour aux magazines de BD porno des années 1980 paraît donc peu probable, mais on assiste depuis quelques temps à la libéralisation de la parole érotique dans des magazines grand public. D'abord, la plupart des publications critiques de bande dessinée ont dorénavant leur coin érotique. C'est le cas de *Zoo* qui consacre en une double page « Sex & BD » une rubrique entière au genre, mais qui n'est qu'une rubrique parmi les autres ; ou encore de *Casemate* qui attribue régulièrement des doubles pages à la redécouverte d'œuvres du patrimoine, parfois un peu osées, comme *Les Innommables* de Didier Conrad et Yann à l'occasion de leur sortie en intégrale dans le *Casemate* n°61 (juillet-août 2013). Depuis sa création en 2011, *L'Immanquable* sort régulièrement des numéros hors-série uniquement destinés au sexe dans la bande dessinée. Très bien documentée avec interviews d'auteurs, articles critiques et histoires inédites, ces parutions de bonne qualité privilégient des histoires érotiques inédites que le magazine va chercher auprès des éditeurs, privilégiant la nouveauté. De même, certains magazines artistiques comme *Beaux Arts Magazine* sortent de très bons numéros spéciaux sur la BD érotique, érudits et poussés. La BD érotique rentre donc doucement dans les articles critiques de magazines grand public. Mais quid des magazines érotiques eux-mêmes ? Si on a vu que l'avenir semblait compromis pour la publication papier, la solution se trouve peut-être dans la presse en ligne qui semble se développer avec la multiplication des supports de lecture comme les smartphones ou les tablettes tactiles. Les initiatives françaises comme *Professeur Cyclope* ou la *Revue Dessinée* sont encourageantes, mais nous en parlerons plus tard.



Au niveau de l'érotisme même, la parole semble se libérer dans la presse qui n'hésite pas à faire des numéros spéciaux sur le sujet. Ce n'est bien sûr pas une nouveauté et le sexe a toujours fait vendre, mais l'originalité se trouve surtout dans des initiatives comme le magazine féminin *Fluide.G* chez *Fluide Glacial*, maintenant *Bisou* chez *Delcourt*. Si la presse féminine telle qu'on la connaît aujourd'hui a tou-

⁶⁵ Bilan 2012 de l'ACBD consultable en ligne sur www.acbd.fr/category/les-bilans-de-l-acbd/ page 9.

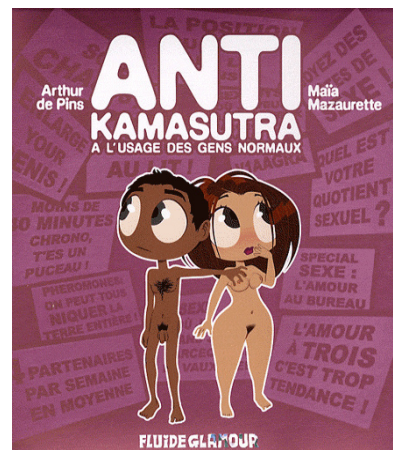
jours parlé de sexualité, il est rare d'en voir parler de manière aussi insouciante et moqueuse que l'a fait le magazine *Fluide.G* qui, de manière générale, reprend les codes de la féminité moderne (couleurs criardes, obsession pour les produits de beauté ou les chaussures, peines de cœur, amitié entre fille, maternité...) pour à la fois les assumer pleinement et les détourner, libérant ainsi la parole de la femme pour aborder des sujets de manière humoristique, décomplexée et complètement anti-conformiste. Chez les magazines masculins traditionnels, les pornographiques privilégient encore les photos mais les généralistes avec des articles de fonds comme *GQ*, *FHM* ou même *Têtu* bénéficient d'une maquette qui



ressemble de plus en plus à celle des magazines féminins avec des articles sur la sexualité, des tests, des conseils sur le couple, des sélections de divers produits de consommation... Sauf qu'en plus, l'érotisme par l'intermédiaire de photos ou de dessin y est beaucoup plus présent que chez les femmes, longue tradition de pin-up oblige. Mais là où l'érotisme est le plus original, c'est bien dans l'ovni des kiosques que représente le magazine Union : en vente depuis 1972, Union est le premier des magazines érotico-porno en France. La différence avec les autres ? Son rapport très proche avec son lectorat qui envoie régulièrement des témoignages d'expériences sexuelles ou des questions sur ce thème que le magazine publie et auxquelles il répond. « *Je crois sincèrement que notre petite revue joue un rôle social important.* » pense son dirigeant, Adam de Lichana.

« *La sexualité est une activité fondamentale dans la construction de soi et dans la quête du bonheur, et beaucoup de gens vivent mal la leur par manque d'information ou d'éducation. Là où les autres médias consacrés au sexe visent à la marchandisation des corps et de l'intimité, je crois que nous offrons aux gens un espace de communication qui les sécurise en publiant tous ces témoignages. [...] Ne serait-ce que sur la prophylaxie et en particulier la promotion des rapports protégés, ou encore parce qu'il apporte des réponses claires et précises dans des domaines où l'Etat ne sait que bredouiller.* »⁶⁶ Dans ce magazine de cul pas comme les autres, la BD y tient une place à part puisque avant les années 2000, on pouvait y trouver les publications d'IPM, puis jusqu'en 2008, les histoires courtes d'Alex Varenne (disponibles aujourd'hui dans l'album *Hot Dreams*) et aujourd'hui, les histoires coquines de Christophe Lazé. Les couvertures des premiers numéros sont toutes illustrées, car « *à la création du magazine en 1972, il n'était pas imaginable de mettre des photos* ». De plus, les récits érotiques envoyés par les lecteurs vont bientôt être adaptés en bande dessinée pour être publiés dans le magazine, et par la suite pourquoi pas en album... Il est étonnant de constater qu'un magazine qui tient uniquement sur les témoignages et photos de ses lecteurs, continue aussi bien à se vendre (300 000 à 500 000 lecteurs par mois selon les numéros) à l'heure d'Internet. Comme quoi, tout n'est peut-être pas perdu pour la presse papier...

Par ces temps d'ouverture de la parole sexuelle et de mélange des genres, on voit aussi poindre de plus en plus de bandes dessinées/guides pratiques chez les libraires. Cadeau idéal car souvent à prix raisonnable, ludique tout en étant léger et rigolo, la BD guide pratique érotique est



⁶⁶ Jean-Paul Moulin (2013), « L'union fait la France (du sexe) ! », *L'Immanquable Spécial érotisme – Hors série n°5* p.112

souvent mise en avant au moment de fêtes commerciales importantes comme Noël ou la Saint Valentin. Petite liste non-exhaustive : Fluide Glamour sort en 2009 sont *Anti-Kama-Sutra* et l'année suivante son *Guide du râteau* illustrés par Arthur de Pins ainsi que *Sexorama* de Manuel Bartual ; Jungle et Michel Lafon lancent en 2011 l'adaptation BD des *Hommes viennent de Mars, les Femmes viennent de Vénus* ; Ma-



rabout tente en 2013 *Faites l'amour, pas la guerre (ouvrage très librement inspiré du Kamasutra)* de Françoise Boucher ; la même année Delcourt se lance aussi avec *Les hommes en 30 modèles* de Pacco et Maïa Mazaurette... Cette tendance surf sur la vague (rose) des BD « girly », c'est-à-dire légères, drôles et destinées à un public féminin souvent autour des thèmes extrêmement originaux de la recherche de l'amour et des kilos en moins dans la jungle urbaine moderne (Mady, Pénélope Bagieu, Margaux Motin, Diglee...). Mais elle va aussi de pair avec l'apparition de guides de développement personnel grand public comme ceux de la collection Osez chez la Musardine, bien plus attractifs de par leur petit format, leur petit prix, leur illustration coquine (de Arthur de Pins évidemment, pour les

premiers) et leur maquette, que les ouvrages spécialisés écrits par des professionnels de santé que l'on pouvait trouver auparavant. Encore une fois, en érotisme, l'extérieur semble être plus important que l'intérieur... Pour preuve, le nombre de guides pratiques spécialisés en bondage et sadomasochisme qui a fleuri à la sorti de *Cinquante nuances de Grey*, comme par exemple le livre au titre très original de *50 nuances de plaisir (Le Guide sans tabou de Cinquante Nuances de Grey)* sorti en novembre 2012, ou encore *50 nuances de BDSM : pour les gens bien... comme vous !* sorti en novembre 2012, sans oublier *50 secrets de volupté, le guide des plaisirs selon 50 nuances de Grey* sorti en janvier 2013... Il faut se rapprocher le plus possible du titre original (sans même parler de la couverture) pour attirer l'œil du fan qui saura de quoi il s'agit. Mais le guide pratique érotique s'est aussi essayé au mélange de genre inattendus comme le livre de cuisine (*Je fais la cuisine comme une petite cochonne* et *La cuisine sensuelle de Clara Morgane* aux éditions Blanche sorti en 2013), le cahier de vacances (*Osez les cahiers de vacances érotiques* en 2009 ou le *Cahier de vacances Clara Morgane 2013*), ou encore le guide touristique (*Paris sexy* chez La Musardine en 2012 ou *Petit Futé France coquine : le guide de l'univers libertin édition 2013* au Petit Futé).



L'érotisme fait donc son incursion dans tous les genres et n'hésite pas à les faire se mélanger pour des résultats au concept souvent étonnant (le livre de cuisine érotique, il fallait oser !) et dans ce type de produit éditorial, la fascination du lecteur (accompagnée d'un prix modique) est le moyen le plus rapide d'encourager l'achat.



Laurel, auteur nouvelle génération.

4 L'érotisme numérique

En 2013, le marché numérique est encore en pleine expansion. La vente en ligne, elle, s'est suffisamment développée pour devenir, en l'espace de quelques années, un dangereux concurrent à la librairie traditionnelle et même aux grandes chaînes culturelles comme feu Virgin. Mais la vente de fichiers numériques, surtout en France, a mis du temps à se lancer malgré le modèle bien plus avancé que donnent les États-Unis et que l'Europe est en train de suivre. Dans un secteur où le lecteur semble être collectionneur forcené attaché au papier, on peut se dire que la BD numérique a peu de chances de percer. Pourtant, le marché de la BD numérisée se développe, aidé par des éditeurs qui se réveillent doucement et semblent vouloir rattraper leurs années de retard en numérisant à tour de bras. La création aussi se réveille et on voit apparaître en France des initiatives intéressantes. Le transmédia devient un modèle de plus en plus recherché et fait entrer les maisons d'édition dans une toute nouvelle manière de penser la bande dessinée.

A La commercialisation sur Internet : vente papier et numérique

Il est évidemment difficile d'obtenir les chiffres de gros acteurs de la vente en ligne comme Amazon, mais des études (Ipsos, GfK, le Motif...) montrent une irrésistible évolution de la vente en ligne, passant de 2% en 2005 à plus de 10% en 2012. L'étude de Xavier Guilbert sur le site du9.org dont nous tirons ces chiffres précise d'ailleurs que « Ipsos nous a indiqué que, à compter de 2012, ils n'étaient plus autorisés à communiquer sur la part de la vente en ligne, à la demande d'un grand acteur du secteur qui estimait que sa position dominante amenait ces données à refléter de trop près ses propres ventes. GfK s'est trouvé également soumis à cette obligation. »⁶⁷ On ne peut bien sûr que soupçonner le géant Amazon qui s'avère être de loin le plus gros vendeur en ligne en France et partout dans le monde. Dans tous les cas, la vente en ligne se porte bien puisqu'en 2012, 83% des références vendues sur l'ensemble du marché l'ont été dans le réseau du commerce en ligne et dans les grandes surfaces culturelles (Etude des rencontres nationales de la librairie réalisée par GfK, « *Le marché du livre en France : état des lieux des circuits de distribution* »).⁶⁸ En valeur, les librairies traditionnelles restent gagnantes en représentant 43,7% de la valeur totale du marché (contre 40,1% pour Internet et les GSS) ; en volume par contre, la librairie traditionnelle est presque à égalité avec les GSS et Internet avec 38,8% du volume pour la librairie contre 38,7%.⁶⁹ On constate qu'avec le livre jeunesse, la bande dessinée fait partie des secteurs qui se vendent de mieux en mieux en GSS et sur Internet.⁷⁰ Phénomène à étudier, « *les références vendues à moins de 1000 exemplaires sont largement majoritaires pour le e-commerce : elles représentent 73% des ventes totales de ce circuit* ». ⁷¹ Le fait de mettre ensemble des chiffres de GSS et d'internet compli-

⁶⁷ Numérologie, édition 2012 en ligne sur: du9.org/dossier/quelles-sources-pour-quels-chiffres.

⁶⁸ Ressource en ligne consultée le 05/07/2013 : www.lesrencontresnationalesdelalibrairie.fr/2013/06/etudes-presentees-aux-rencontres p.7. Voir annexe 9.

⁶⁹ *Ibid.* Voir annexe 10.

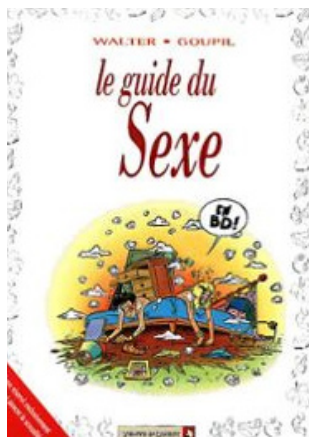
⁷⁰ *Ibid.* Voir annexe 11.

⁷¹ *Ibid.*

que évidemment les choses, mais cela voudrait peut-être dire que les best-sellers se vendent surtout en librairie, et qu'internet, en proposant forcément un choix plus vaste, donne plus de visibilité aux titres plus confidentiels. En réalité, les plate-formes de ventes en ligne mettent surtout en avant les meilleures ventes et les nouveautés (comme les librairies), mais l'utilisation d'algorithmes pour le système de recommandation d'achat doublé de la vente de livres d'occasion (donc potentiellement épuisés) permettent peut-être de faire connaître des titres peu connus. Pour l'érotique, Internet présente surtout d'avantage d'acheter ce que l'on veut sans avoir à subir de jugement potentiel de la part des autres clients et du libraire. En annexe 5, Benoît Cousin interprète la bonne santé des ventes en ligne des BD Drugstore par la honte encore présente de l'achat de BD érotique: « *nos ventes sur Internet sont très bonnes et notre réassort est régulier chez Amazon et la Fnac. [...] Mais malgré ce succès du genre, on remarque quand même le succès des points de vente dématérialisés, il y a toujours un impact fort du « sous pli discret », on s'affiche plus mais tout de même besoin d'une certaine discrétion.* » Le succès du site de vente en ligne de la Musardine peut aussi s'interpréter de cette manière, puisqu'il ne propose que des titres liés au sexe et que le client intéressé par le sujet sera immédiatement mis au courant des dernières sorties en la matière par un simple coup d'œil à la page d'accueil ou à sa newsletter. Cet avantage d'Internet – la discrétion – devrait aussi se sentir au niveau du livre électronique.

Comme nous l'avons vu, l'offre légale numérique se crée doucement. En 2013, si la plupart des éditeurs BD se sont lancés dans l'aventure numérique, le marché est encore bien petit et comme le dit si bien Sébastien Célimon, le responsable numérique chez Glénat, les chiffres de ventes du secteur sont comparables à ceux d'une petite librairie. L'érotique est un cas à part, bien peu mis en avant par les éditeurs : comme nous l'avons vu, la plupart des titres relèvent de l'achat de droit datant d'il y a une vingtaine ou une trentaine d'années ; la clause numérique ne faisait bien sûr pas partie du contrat d'origine. La signature d'un avenant numérique inclue parfois une re-négociation du contrat avec les auteurs, les agents ou les ayants droits (lorsqu'on les connaît !). Pour des auteurs devenus incontournables et qui en ont conscience, la négociation est souvent serrée car beaucoup estiment les pourcentages de rémunération trop bas et le marché trop instable pour y mettre leurs albums à disposition. Bien sûr, cette attitude n'est pas l'apanage des auteurs d'érotique mais les négociations inévitables avec les ayants droit ralentissent indubitablement les choses. Pourtant, le marché de l'érotisme numérique marche bien : chez la Musardine il représente la part énorme de 12% du chiffre d'affaire global de la maison ! Nous ne disposons malheureusement pas des chiffres d'Apple, mais il est fort probable, au vu du nombre de titres de littérature érotique et de romance apparaissant dans une simple recherche sur l'iBookstore, que ce soit un genre fort prisé parmi les utilisateurs Apple. Cette firme reste la principale plate-forme de distribution de livres numériques puisqu'elle représente parfois 80% des ventes numériques de certains éditeurs BD. Les sites des grandes librairies comme la Fnac, Chapitre ou le Furet du Nord se sont aussi mis à la vente en ligne papier et numérique, sans parler d'Amazon, par l'intermédiaire d'Hachette et de Numilog. Plus récemment sont apparus les spécialisés en BD numérisée comme Izneo, Ave!Comics, Comixology, BDbuzz ou Digibidi qui construisent vaillamment leur catalogue. Si la plupart vendent leur contenu au format homothétique (c'est à dire en une présentation calquée sur celle du papier), certains comme Comixology proposent le format de lecture guidée où l'on lit la BD case par case et non plus page par page. Lorsqu'il est bien fait, ce format de lecture est assez déconcertant au début mais s'avère tout à fait dynamique et plaisant.

Certaines innovations commerciales venues des autres médias apparaissant, comme Izneo ou Digi-bibi qui proposent des services de location où la BD est louée pour un certain nombre d'heures, à un prix forcément plus bas. On peut aussi trouver des systèmes de packs où le lecteur crédite un certain montant sur son compte, accédant ainsi à des réductions et lui évitant de repasser par le paiement en ligne à chaque commande. Certains comme Yooboox proposent même une offre de lecture gratuite rémunérée par la publicité. Sans faire un résumé complet de la situation actuelle de la bande dessinée numérique⁷² disons que les choses avancent petit à petit et que si la BD érotique numérique n'a pour l'instant que peu de succès, c'est tout simplement... qu'elle n'existe presque pas. En effet, seule la Musardine s'investit pour le moment pleinement dans la numérisation de son fonds BD ; les éditions Tabou n'ont vraiment commencé à s'y intéresser qu'en 2012, les Humanoïdes associés y sont pleinement mais leur fonds ne comprend que peu de titres érotiques, les petites maisons n'ont pas les moyens humains et financiers de s'y consacrer et les grosses préfèrent numériser leurs séries grand public d'abord, se heurtant au problème des ayants droits évoqués un peu plus haut. Sans oublier les difficultés que pose la plus grosse des plate-formes, Apple, qui censure la moindre image de nudité dans ses contenus. Pourtant la demande est véritablement présente puisque le numérique rencontre un franc succès chez La Musardine et l'on trouve un certain nombre de titres érotiques piratés sur Internet. Et quoi de plus discret que de pouvoir télécharger un titre sans même avoir à le cacher au fond de sa bibliothèque ?



B Les nouveaux usages des lecteurs et des éditeurs

Comme souvent, la réflexion autour d'une offre légale en bande dessinée a mis plus de temps à s'organiser que le piratage, avec en 2011 plus de 10 000 titres proposés en téléchargement illégal contre 6000 en offre légale. Une étude du motif sur l'offre numérique illégale montre que la BD est la catégorie éditoriale la plus piratée. « L'une des particularités de la BD est qu'elle se prête beaucoup plus à la « collection », à l'instar de la musique, que le reste des ebooks. Son temps de lecture et son format la rendent mieux adaptée à une lecture sur un ordinateur ou un support numérique. Il est donc fréquent de trouver des « bundles » ou paquets de BD à télécharger, par exemple par série ou par auteur. »⁷³ Le manga est le genre le plus piraté et depuis plus longtemps que la BD traditionnelle, avec un téléchargement direct ou en streaming et des constitutions de teams de scantrad, c'est-à-dire de récupération de scan venus de l'étranger et de leur traduction vers le français lorsque le titre n'est pas disponible en France. Ce n'est pas le cas de la BD traditionnelle



La Musardine: une librairie et un site, deux interfaces de vente.

⁷² Pour cela nous vous renvoyons encore à l'étude Numérologie, édition 2012: www.du9.org/dossier/la-frontiere-numerique-2, ou à l'excellent essai de Sébastien Naeco sur la question : *La BD numérique : enjeux et perspectives*, Numirik : Jivres, 2011.

⁷³ « EbookZ 3, l'offre illégale de livre numérique », voir annexe 13.

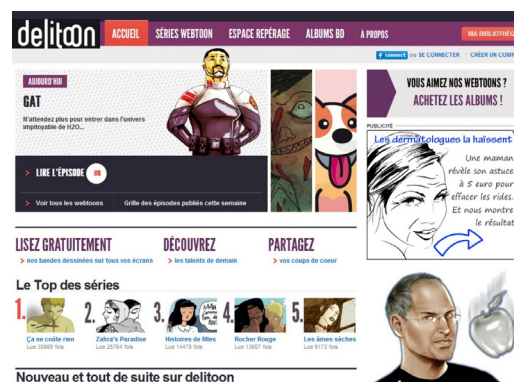
qui se télécharge surtout en torrent, mis en ligne non pas par une équipe mais souvent par des individus isolés. En 2011, le premier du top 5 des téléchargements en torrent était l'album humoristique de Goupil *Le Guide du sexe en BD* avec 7 465 téléchargements complétés.⁷⁴ Il s'agit ici d'un titre humoristique, mais l'utilisateur n'est pas supposé le savoir ; le but était-il donc le téléchargement gratuit d'une BD érotique ? Ou bien le terme « guide » a-t-il aussi son importance dans la recherche, preuve d'une volonté d'information sur le sujet ? Il a été confirmé par de nombreux éditeurs que le lecteur de BD érotique traditionnelle (souvent aussi lecteur de BD traditionnelle) est un collectionneur très attaché au papier, et l'étude EbookZ de mars 2012 dédiée à l'offre illégale en numérique mise en place par le MOTif le confirme en affirmant que « 90% des lecteurs de bandes dessinées préféreraient le papier au numérique. »⁷⁵ Mais l'éditrice de la Musardine a bien conscience que tous ses titres BD sont disponibles en piratage, souvent mis en ligne par des connaisseurs et trouvables par des internautes expérimentés.



Izneo: un beau travail de regroupement des éditeurs.

La BD érotique piratée existe, mais elle n'est pas trouvable facilement sur les agrégateurs torrents habituels qui proposent plutôt des titres grands public (*Lanfeust*, *Walking Dead*...) L'amateur de BD érotique a beau être un amoureux du papier, la gratuité de l'offre numérique illégale semble tout de même l'attirer... En ce qui concerne la BD érotique non commercialisée, le *hentai* se trouve en très bonne position, peut-être dû à l'âge des lecteurs de manga, plus jeunes et donc plus habitués aux nouvelles technologies et à la lecture sur écran. Pour la BD érotique européenne, il existe des regroupements de lecteurs sous des sites de partage amateurs comme *BD Trash*, *BD-erotique.askell.com*, *lgbtbd.fee.fr*, *bderotique.wordpress.com*... On y trouve aussi bien des pages scannées d'indisponibles en France que des forums de discussion et des critiques de titres parus. Certains sites parlant d'érotisme en général possèdent une partie sur la bande dessinée comme *litterature-erotique.chocolatcannelle.fr* ou *lavenuslitteraire.com*.

De leur côté, les éditeurs essaient d'organiser une offre légale en mettant en ligne les titres de leur catalogue et le marché s'ouvre progressivement. Mais au vu de l'absence de rentabilité actuelle de la BD numérique, il paraît difficile d'aller plus vite ; il s'agit plus d'un pari à long terme qu'une volonté de gagner de l'argent immédiatement. De plus, le genre bande dessinée est compliqué à passer en numérique à cause des outils de visionnage qui sont encore en pleine évolution, de son lectorat fort exigeant sur le rendu graphique et sur des distributeurs pas encore tout à fait identifiés par le grand public. Pourtant, la plupart des éditeurs comme Izneo, Casterman, Dargaud, Futuropolis ou Glénat bénéficient des aides du CNL accordées chaque année. Pour cela, ils doivent justifier d'un certain nombre de titres par an commercialisés en numérique.



Delitoon, une plateforme éditeur de prépublication.

⁷⁴ « EbookZ 3, l'offre illégale de livre numérique », voir annexe 13.

⁷⁵ « EbookZ 3, l'offre illégale de livre numérique », voir annexe 13.

Certains éditeurs ont mis en place une plate-forme de pré-publication par chapitre de leur prochaines sorties : c'est le cas de KSTR avec Delitoon ! (115 titre) qui est conçu sur le modèle du Webtoon coréen et qui a connu un véritable succès auprès des lecteurs avec les chapitres des premiers tomes de *Last Man* (150 000 vues pour l'épisode 4 du tome 2). D'autres projets transmedias se mettent en place en France, comme *Media Entity* chez Delcourt qui propose une prépublication sur le site de la série, un jeu de rôle dérivé, des jeux de pistes dans certains festivals BD pour gagner des contenus exclusifs, une web-série participative... De son côté, Dupuis lance en début 2013 le magazine numérique *Spirou Z*, essentiellement un magazine et une application Ipad de prépublication avec du contenu inédit comme des BD en turbomédia (nous en reparlerons plus tard) et des jeux interactifs. La maison d'édition belge L'employé du Moi lance en 2007 sa plate-forme de publication et d'expérimentation Grandpapier.org. C'est aujourd'hui surtout une plate-forme d'auteurs amateurs qui peuvent mettre en ligne ce qu'ils veulent, agrémentée d'une émission radio sur la bande dessinée. Mais concernant la pure création numérique, un des précurseurs du genre en France fut le superbe *3»* de Marc Antoine Mathieu, sorti en septembre 2011.⁷⁶ Cet ovni se présente comme une BD en jeu de miroir où l'œil du lecteur part d'une scène, zoom de plus en plus vers un point pour ricocher sur un miroir, une flaque d'eau, une paire de lunette et part vers une autre scène, sans un seul temps mort. Sorti en version papier, cette BD a beaucoup plus d'intérêt en version numérique où la sensation de vertige est particulièrement impressionnante. C'est l'exemple même des possibilités qu'offre la BD entièrement numérique et du potentiel d'expérimentation à développer... par les auteurs.

C Les nouveaux usages des ... auteurs

Car oui, les auteurs aussi se lancent dans le numérique ! L'Internet 2.0, de par sa plus grande simplicité d'utilisation et d'interaction, a permis à qui le veut de prendre la parole sur le web. La communauté artistique en a profité et tous les auteurs, pour se faire connaître, doivent impérativement avoir un site internet, nouveau CV incontournable pour faire connaître ses travaux. Les illustrateurs sont bien sûr particulièrement concernés par cette dimension numérique, de par la nature graphique de leur travail. Les nouveaux usages que nous décrirons sont ceux observés en bande dessinée généraliste, la bande dessinée érotique n'étant pour la plupart des auteurs qu'un sous-genre auquel ils peuvent tendre, au même titre que la science-fiction ou l'héroïc-fantasy, mais rarement un genre à part entière.

Internet a avant tout fourni aux auteurs des nouveaux moyens de diffusion formidables. La tendance apparue au début des années 2000 et bien connue aujourd'hui est celle des blogs BD (ou webcomics en anglais). On peut trouver de tout dans cet espace de liberté dédié à l'auteur, des petites notes d'une page ou des réflexions de l'auteur sur divers sujets ainsi que des illustrations ou des histoires entières postées au fil de leur création. C'est un support qui pourrait particulièrement se prêter à la publication de bande dessinée érotique car il donne la parole à tous les auteurs tout en n'étant plus gêné par aucune censure morale particulière (sauf bien sûr celle de la loi) : « *Dans le système de diffusion classique, les artistes peu connus ne peuvent espérer vendre plus de quelques centaines d'exem-*



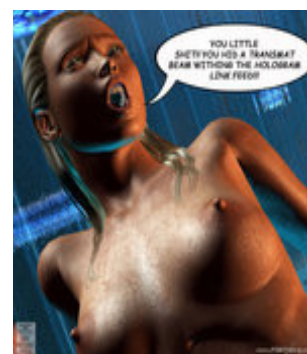
⁷⁶ Tout de talent de Marc Antoine Mathieu: <http://www.editions-delcourt.fr/3s/index.php?page=numerique>.

plaires autoédités mais la révolution Internet leur donnait subitement accès à des millions de lecteurs potentiels. Mais ce que les dessinateurs en ligne trouvèrent le plus libérateur était la possibilité d'exploiter tous les thèmes sans avoir à affronter la censure des réseaux de vente. Il flottait à nouveau un air de liberté, comme à l'époque du mouvement underground dans les années soixante, et des artistes cherchèrent naturellement à repousser les limites du médium... pas toujours avec le meilleur goût. »⁷⁷ Si Tim Pilcher parle ici des débuts des webcomics aux États-Unis à la fin des années 1990, la liberté de ton est toujours la même en 2013 et la nature éphémère (en apparence !) du format numérique effraye moins que celle du papier, comme le confirme Henri Filippini : « Il me semble que c'est beaucoup plus libre au



niveau de l'expression que le contenu papier. [...] Mais le papier reste et s'arrête dessus. Sur Internet, au cinéma, l'image est fugitive alors que sur le papier, l'image reste et inquiète plus. »⁷⁸ De plus le blog donne l'avantage non-négligeable de contrôler soi-même le nombre de visiteurs sans passer par l'intermédiaire de l'éditeur et de discuter en direct avec les lecteurs par l'intermédiaire des réseaux sociaux ou des commentaires : « Point commun à la quasi-totalité des auteurs de BD numérique, ils publient en ligne pour avoir un rapport direct avec leur lectorat. Il s'agit donc pour eux de tenter de contrôler leur publication, de mesurer leur notoriété en s'appuyant notamment sur les commentaires, sur les liens et échanges et sur les outils statistiques de fréquentations de leurs blogs ou sites. »⁷⁹

Les webcomics érotiques sont pour le moment essentiellement américains. Sexy Losers, fut le plus long répertorié puisqu'il dura huit ans, le premier strip étant mis en ligne en 1999. Dans une veine graphique largement inspirée par les mangas, il relate les aventures humoristiques et sexy d'un jeune homme pas bien chanceux avec les femmes mais débordant d'hormones et d'imagination. Il existe de nombreuses communautés d'auteurs amateurs de webcomics adulte comme poonet.com qui laisse la part belle à l'amour interracial, dirtycomics.com à la qualité variable et l'exigeant adultwebcomic.com. Ce dernier a fait connaître l'excellente dessinatrice Jess Fink et son webcomics *Chester 5000*. D'un noir et blanc classieux, ce comics relate la relation adultérine entre un robot-serviteur et la femme de son inventeur, délaissée par ce dernier. Sans parole, fortement inspiré à la fois de l'ambiance victorienne et de l'univers steam-punk, *Chester 5000* semble au début bien innocent avec un scénario un peu convenu, mais il construit finalement une véritable trame narrative et des enjeux entre les personnages allant bien plus loin que la plupart des BD érotiques classiques. Edité depuis peu en format papier aux Etats-Unis, on ne peut que se demander ce qu'attendent les éditeurs français pour sortir en Europe ce petit bijou coquin.



Les auteurs de BD érotiques amateur ont l'avantage de l'originalité avec eux ; bien qu'on en trouve beaucoup de médiocres et stéréotypés, les plus originaux sont ceux qui osent le mélange des genres (comme l'intrusion de l'érotisme dans les univers de Jeux

⁷⁷ Tim Pilcher, *La BD érotique, Histoire en image, Volume 2 des années 70 à nos jours*, p.174.

⁷⁸ Interview d'Henri Filippini « La BD érotique, un genre sous-estimé.

⁷⁹ Sébastien Naeco, *La BD numérique : enjeux et perspectives*, Numirik :)ivres, 2011,p.21.

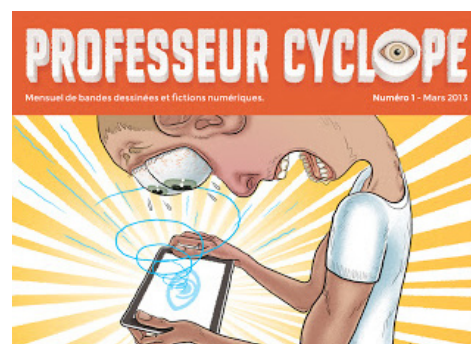
de Rôle à la Donjons & Dragons dans *Oglaf* sur <http://oglaf.com>) et des styles graphiques (comme l'influence du manga dans *sexyloosers.com*). Le support numérique change aussi les pratiques des dessinateurs qui créent leurs BD entièrement sur écran. L'utilisation des nouvelles technologies pour le dessin simplifie largement la mise en ligne : le dessin est fait sur tablette graphique, puis converti et modifié sur l'ordinateur avec, par exemple, l'ajout des bulles et du texte, puis mis en ligne. Cette procédure est bien plus rapide que le dessin sur papier qu'il faut scanner avec une résolution assez haute pour pouvoir le retravailler sur des logiciels de retouche. Internet permet aussi un libre accès à des logiciels de modélisation 3D comme Poser ou Maya qui permettent un rendu plus réaliste des dessins, bien que souvent un peu froid. Ces logiciels sont particulièrement appréciés des amateurs de BD réaliste se voulant le plus proche possible d'une photo comme la série *Safyre Blue* de Morpheus ou la plupart des illustrations de poonet.com.



Balak: autoportrait.

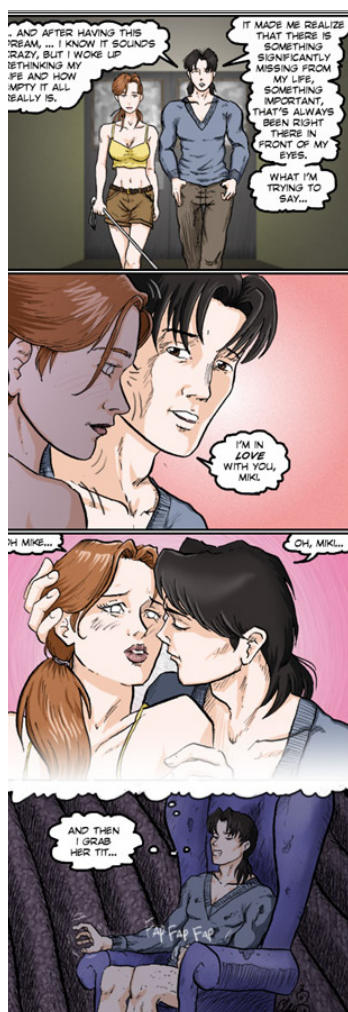
En France, le blog BD est devenu un genre à part entière dans le monde de la BD avec son festival (le Festiblog), ses publications papier (83 publiés en 2012) et ses auteurs phares (Martin Vidberg, Boulet, Diglee, Marion Montaigne...). Mais comme le webcomics, les blogs ne rapportent véritablement de l'argent aux auteurs que lorsqu'il y a publication papier, d'autant qu'il n'y a pas de vrais risques éditoriaux puisque la notoriété de l'auteur est déjà établie auprès des lecteurs. Le blog est une excellente plate-forme de lancement pour des jeunes auteurs mais ce n'est pas un modèle économique suffisant. En France, il en existe peu sur le thème de l'érotisme. Il y a bien celui d'Evelyne Louvre-Blondeau (louvrebiondeau.canalblog.com) mais qui n'a pas été mis à jour depuis 2011... Certaines illustratrices comme Gally ou Laurel n'hésitent pas à prendre le ton autobiographique pour parler librement de leur sexualité. Mais la plupart des blog tournant autour de la vie de l'auteur, très peu sont entièrement érotiques, la plupart le sont seulement par touches.

Mais la véritable innovation en terme de lecture numérique vient de l'auteur français (cocorico !) Balak, qui lance en 2009 le turbomédia. Si le terme et l'essor du système viennent de cet auteur, le turbomedia vient du forum Catsuka qui regroupe des professionnels du design et de l'animation. Ce support de lecture se veut « à mi chemin entre : BD, cartoon et diaporama »⁸⁰ et permet une lecture dynamique qui laisse le choix au lecteur de la rapidité de la narration. Il est repris par de nombreux auteurs dont des compères proches de Balak comme Malec (leblogamalec.blogspot.fr) ou plus récemment par Thomas Cadène Didier Garguilo dans la web série de l'été 2013 gratuitement disponible sur le site du Nouvel Observateur, Romain et Augustin, un mariage pour tous. Quelque part pendant l'été 2013, on a vu apparaître sur le site AntiBuzz hébergé par France Inter (<http://antibuzz.franceinter.fr/>), une section Turbomedia, dessinée ni plus ni moins que par Lewis Trondheim, grande star parmi les auteurs modernes de BD. Si ce système est surtout utilisé aujourd'hui avec des histoires courtes, il offre des possibilités narratives extrêmement larges : Marvel ne s'y est d'ailleurs pas trompé en débauchant Balak pour travailler sur leur nouveau projet numérique, *Marvel Infinite Comics*. Mais



⁸⁰ Site «Turbomedia, naissance d'un nouveau medium: scoop.it/turbo-media-naissance-d-un-nouveau-medium.

c'est un support qui reste entièrement numérique où l'adaptation en papier n'est pas possible ; il faut donc qu'il trouve seul un système de financement pour en faire un mode de narration économiquement viable.



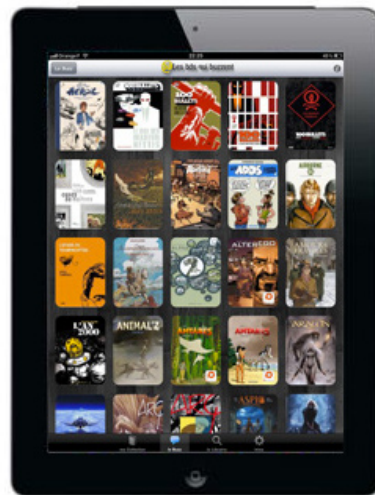
Car c'est tout l'enjeu de la BD numérique: trouver des nouveaux moyens de commercialisation et de financement pour encourager les innovations. En 2013, le système du magazine numérique a le vent en poupe avec la création de *Professeur Cyclope*, une communauté d'auteurs regroupé autour d'un magazine disponible au numéro ou à l'abonnement, lisible sur PC, tablette et smartphones. On y croise aussi bien des strips classiques en trois cases que du texte, du turbomedia et des histoires en grandes cases faisant la taille d'un écran. *Mauvais Esprit* est une autre revue BD numérique qui existe depuis octobre 2012 et accessible par abonnement. *Mauvais Esprit* se veut une revue militante et dérangeante sur le modèle d'un *Hara-Kiri* entièrement numérique même si le but n'est pas le « tout numérique », mais une complémentarité avec le support papier. La « bédénovela » *Les autres gens* lancée par Thomas Cadène en mars 2010 et arrêté depuis juin 2012 propose un système abonnement pour 2,79€ par mois pour avoir accès à une histoire généralement scénarisée par Thomas Cadène et publiée chapitre par chapitre, chacun étant illustré par des dessinateurs différents. Mais là encore, même si la série a rencontré un vrai succès en numérique, elle n'a été financièrement gagnante qu'en se trouvant éditée sur papier par les éditions Dupuis.

Sexy Losers

une plate-forme destinée (Kickstarter, Ullule...) et proposent aux internautes de le financer à divers montant, durant un temps limité. Plus le montant donné est important, plus l'internaute reçoit en échange, sous condition que le but financier ait été atteint, une compensation importante. Tous les supports sont touchés, du film à la bande dessinée en passant par le spectacle vivant, le jeu vidéo, la mode, le voyage, l'écologie, la restauration... La compensation se limite uniquement à l'imagination des auteurs et cela va de l'envoi de la version HD du film en passant par son nom au générique, divers objets liés au projet en édition limitée (DVD, tee-shirt, accessoires, figurines...) jusqu'à un voyage pour rencontrer l'équipe du projet, des planches originales, sa participation au scénario, une statue à son effigie... Le principe est le même en bande dessinée : les auteurs présentent leur scénario et leurs planches, expliquent la répartition des financements et tiennent informés les donateurs de l'avancement du projet. Le but est généralement l'auto-publication et les avantages sont nombreux : la certitude d'avoir un lectorat au bout de l'aventure, le financement assuré sans avoir à effectuer les lourdes démarches des emprunts aux banques et surtout indépendance totale puisqu'on se



situé ici hors du circuit du livre traditionnel, sans la houlette d'un éditeur qui limiterait éventuellement les choix artistiques de l'auteur ou qui exigerait de prélever un pourcentage. L'auteur est totalement indépendant, son unique obligation, une fois les fonds nécessaires prélevés, étant de finir le projet et de ne pas oublier les répartitions de différentes natures à ses bienfaiteurs. Le grand exemple en France est celui de La Revue dessinée, ce projet de revue exigeante sur la bande dessinée, dont l'objectif de 5000€ est largement atteint puisqu'au mois de juillet 2013, il en est à plus de 36 000€ ! La preuve étant que ce modèle économique marche et pourrait être, si ce n'est une preuve de qualité artistique, au moins une alternative pour les auteurs à une froideur possible des différents partenaires, surtout pour un genre aussi controversé que celui de la bande dessinée érotique. Certains s'y sont déjà lancés comme Imperfect, projet en devenir se voulant « complexe » et « où les héroïnes ne sont plus des potiches » (ce dont on aurait tendance à douter au vu des premiers dessins...).⁸¹ Pour le moment il n'existe que très peu de projets à financer sur ce thème, mais qui sait...



La plupart des distributeurs numériques possèdent en 2013 leur propre application pour Ipad.

D Les grandes plate-formes américaines de distribution ou les joies de la censure

Venu des États-Unis, le livre électronique a commencé par être distribué par des plate-formes américaines. Bien que depuis plusieurs années le Japon commercialisait des mangas en support numérique pour téléphones, les formats et distributeurs qui ont connus le succès en Europe sont avant tout américains. En 2013, le distributeur le plus utilisé des lecteurs de bande dessinée numérique légale est Apple. Son double statut de fournisseur de support de lecture avec l'Ipad et de plate-forme de vente avec iTunes et l'iBookstore fait de lui l'interface la plus simple pour le détenteur d'Ipad qui souhaite acheter ses BD numériques. Le fait que le marché des tablettes ait explosé depuis le lancement de l'Ipad en 2010, passant de 19,4 millions d'unités vendues en 2010 à 128,3 millions en 2012, montre bien l'influence du géant dans ce secteur, bien que ces concurrents loin derrière remontent progressivement et prennent des parts de marché.⁸²

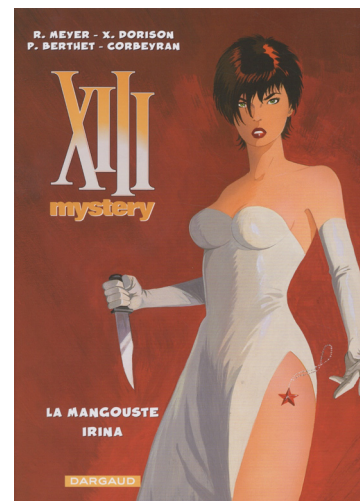
Mais Apple est aussi libraire en ligne et tous les éditeurs proposant leurs catalogues en vente sur l'iBookstore dépendent du bon vouloir de la firme qui peut décider de supprimer certains titres. Car le sexe est un grand cheval de bataille d'Apple qui refuse tout contenu sexuel sur ses applications qu'il veut grand public, comme il est clairement signalé dans le règlement des applications pour Iphone : « *les applications ne doivent contenir aucun contenu ou élément obscène, pornographique, offensant ou diffamatoire (que ce soit du texte, des graphiques, des images, des photographies, etc.) ou tout autre contenu ou élément qui, dans le jugement raisonnable d'Apple, peut être considéré comme indésirable pour les utilisateurs d'iPhone ou d'iPod Touch.* » Mais cela va souvent plus loin que les contenus sexuels puisqu'en 2010, Mark Fiore, le Prix Pulitzer de la caricature, voit ses dessins supprimés,

⁸¹ Lien vers le projet Ulule : <http://fr.ulule.com/imperfect-bd/>.

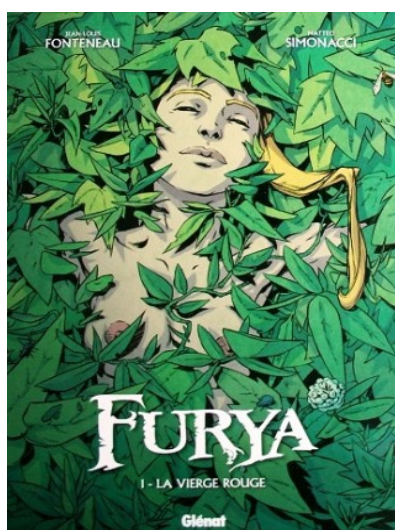
⁸² « Chiffres clés : le marché des tablettes ». Ressource en ligne consultée le 25/07/2013 : <http://www.zdnet.fr/actualites/chiffres-cles-le-marche-des-tablettes-39789571.htm>.

puis remis en ligne devant la levée de boucliers dénonçant les dérives de la firme.⁸³

Mais bien sûr la première touchée par les coupes de cette Anastasie moderne reste la nudité, surtout lorsqu'elle est présente sur la couverture : en juin 2013, « *c'est l'ouvrage érotique "Tachtig dagen" de Vina Jackson qui a été éjecté de la boutique iBooks, parce que sa couverture affichait du nu. Tel a aussi été le cas récemment au Danemark, où le livre "Hippie" de Peter Øvig Knudsen n'a pas été admis du fait qu'il contenait des photos de personnes nues* ». ⁸⁴ Izneo a aussi été la principale victime de la pudibonderie d'Apple : « *Au même titre que Facebook, la firme à la pomme se montre intransigente vis-à-vis de contenus considérés comme pornographiques — appliquant à l'international un puritanisme et des jugements tout américains. Ainsi izneo s'est-il retrouvé sous le coup d'un ultimatum début avril 2013, sommé d'expurger son catalogue accessible via les applications Apple. Au final, ce sont 40 % des titres disponibles qui ont été retirés.* » ⁸⁵ Izneo, en plus de son site Internet, propose en effet une application pour Ipad pour acheter et lire sur tablette. Si ces titres ont pu rester au catalogue en ligne d'Izneo, ils ont dû disparaître de l'application. Ces séries si sulfureuses ? *Largo Winch, XIII, Blake et Mortimer...* « *Résultat, pour ne pas risquer d'être banni de l'Appstore, Izneo a fait un grand ménage, la moindre BD dévoilant un sein, un décolleté provoquant, une courbe ou évoquant un geste suggestif a été retirée manu militari* », rapporte IDBoox. ⁸⁶ Apple reviendra



XIII trop osé ?



Furya tome 1: la couverture incriminée.

sur sa demande et Izneo pourra réintégrer ses titres au catalogue de l'appli. Ce revirement s'explique par la territorialité de la diffusion qui restait confinée au territoire français. Si ces BD avaient été distribuées aux Etats-Unis, elles auraient du passer sous l'appellation « +18 » pour se protéger de toute attaque potentielle de lecteur et ainsi perdre une bonne partie de son lectorat grand public. « *Si c'est bien sûr une partie de la liberté d'expression qui se joue ici, on notera qu'il s'agit également de l'opposition entre deux conceptions radicalement différentes de la morale.* » ⁸⁷ D'autant que si Apple cherche à éradiquer toute nudité de la bande dessinée franco-belge, autant dire qu'on ne trouverait plus grand-chose en offre légale dans ces BD qui ont grandies entourées de jolies jeunes filles dénudées et peu farouches...

⁸³ « Apple fait machine-arrière après avoir banni de l'App Store le dernier Prix Pulitzer ». Ressource en ligne consultée le 12/07/2013 : <http://www.numerama.com/magazine/15535-apple-fait-machine-arriere-apres-avoir-banni-de-l-app-store-le-dernier-prix-pulitzer.html>.

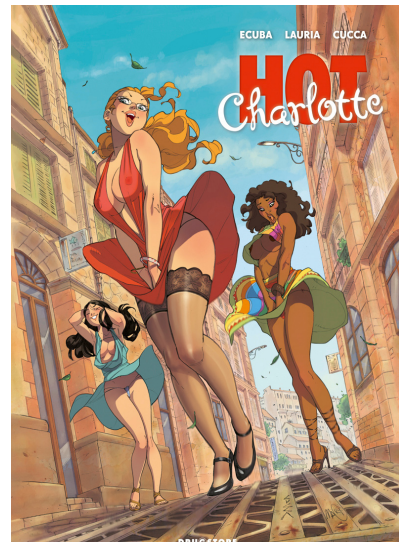
⁸⁴ « Apple continue de censurer la nudité ». Ressource en ligne consultée le 02/07/2013 : <http://datanews.levif.be/ict/actualite/apple-continue-de-censurer-la-nudite/article-4000315292378.htm>

⁸⁵ Xavier Gilbert, Numérologie 2012: www.du9.org/dossier/la-frontiere-numerique-2.

⁸⁶ « Apple pousse à censurer 1500 bandes dessinées ». Ressource disponible en ligne consultée le 05/06/2013 : <http://www.numerama.com/magazine/25580-apple-pousse-izneo-a-censurer-1500-bandes-dessinees.html>.

⁸⁷ Xavier Gilbert, *ibid.*

Mais Izneo ne fut pas le seul touché : quelques mois plus tard, Apple demande à Glénat de changer la couverture du tome 1 de *Furya*, encore une fois pour cause de nudité sur la couverture (alors que l'album ne contient aucune scène érotique). Les éditions Glénat refusent et se voient obligées de retirer le tome 1 de la vente. Idem pour le tome 7 des *Pionniers du nouveau monde*, représentant une Indienne d'Amérique en tenue traditionnelle, seins nus. Sollicité, Apple répond que « *C'est la règle qui prévaut sur iTunes quel que soit le contenu, et ce depuis 10 ans. Vous pouvez mettre ce que vous voulez à l'intérieur de la BD, mais pas de nudité sur la couverture, que ce soit sur le haut ou le bas du corps.* » Ce qui choque ici, c'est surtout l'absence d'avertissement préalable de la part d'Apple, mais aussi une certaine schizophrénie comportementale. En effet, la même polémique a failli se reproduire avec l'album clairement érotique *Hot Charlotte* qui a brutalement disparu de l'iBoostore. Devant les plaintes de Glénat, Apple remet en vente cet album à la couverture sans nudité mais au contenu explicite (des scènes de sexe y sont clairement représentées). Il est donc trouvable sur l'Apple Store, sans même un avertissement aux mineurs. Il faut croire que ce titre là à échappé à la Brigade Apple puisque Thierry Plait, le directeur des éditions Tabou déclare ne rien pouvoir sortir chez la firme à la Pomme. « *On ne sort rien chez Apple où la censure est trop grande, contrairement à Amazon qui ne censure pas du tout. Le modèle d'Apple est effrayant car c'est une logique qui risque de s'étendre.* » Pourtant, Apple semble être le dernier gardien du bastion de



la morale puisque Amazon ou Google ne censurent aucun des titres proposés, papier ou numérique, au risque parfois de laisser passer des livres sur l'apologie de la pédophilie comme ce fut le cas avec Amazon en 2010, ou des guides de tourisme sexuel en 2013...⁸⁸

Pour résumer, c'est ici bien plus qu'un manquement à la liberté d'expression, c'est surtout une tentative d'imposer une façon de voir de la part d'une firme monopolistique qui a conscience de sa propre puissance. « *Que certaines sociétés, comme ici Apple, fassent valoir leur volonté et leur droit de contrôler le contenu de ce qu'elles vendent, cela peut se comprendre. Combien de libraires, à juste titre, refusent des ouvrages quand ceux-ci leur semblent inappropriés ? Seulement, là où le bât blesse, c'est quand ladite société se targue de morale alors que, d'une part, ce qui la motive est la peur des poursuites possibles dans son pays d'origine pour des applications qui pourtant ne le concernent pas forcément, et que, d'autre part, ses choix peuvent être l'expression d'une posture moralisatrice qui n'est pas celle des créateurs d'applications et de contenus et, mieux, de leur public cible. [...] On ne saurait imposer aux œuvres et à leurs auteurs des modifications afin de correspondre au goût et à la morale du jour en toute impunité. Remettre en cause une œuvre de manière arbitraire et pour des raisons complètement en dehors du champ du sens et de la nature de l'œuvre fait le terreau des intolérances et de la bêtise. Il serait*

⁸⁸ « Amazon, le site de e-commerce sexuellement libéré ». Article en ligne consulté le 10/05/2013 : <http://www.actualitte.com/acteurs-numeriques/amazon-le-site-de-e-commerce-sexuellement-libere-40767.htm>

urgent de légiférer là où le bon sens et le respect élémentaire d'une œuvre devraient s'imposer. « ⁸⁹

Le problème de la censure ne semble se poser ici qu'avec Apple, mais que se passerait-il si les trois géants (Apple, Amazon, Google) décidaient de sélectionner leur contenu en fonction de leurs propres exigences ? Car selon une étude coordonnée par SNE en 2012, ils sont les principaux lieux et modes d'acquisition des livres numériques : 38% des lecteurs achètent sur des sites d'opérateurs Internet (Amazon, Apple, Google Book), 30% sur des sites Internet de grande surface spécialisée (Fnac, Cultura...), 21% par recherche Internet, 19% sur les sites de librairies et seulement 11% sur des sites Internet spécialisés dans la vente de livre (Numilog, Immatériel...).⁹⁰ L'autre problème étant que ces grands leaders du marché détiennent aussi les outils nécessaires à la lecture (comme l'ipad), à l'enregistrement des informations, à la navigation personnelle (Google avec le moteur de recherche, Gmail...) et à l'alternative de la vente papier (Amazon). Le simple fait qu'Amazon refuse de donner ses chiffres de vente à des instituts de sondage comme GfK ou Ipsos de peur qu'ils ne reflètent trop ses propres ventes montre que ce nouveau géant de la vente se sait leader sur le marché et en profite pour faire régner ses exigences sans que personne ne puisse rien dire.

Si les nombreuses pressions médiatiques et populaires ont pu faire reculer les initiatives de censure de grandes firmes comme Apple, il n'est pas rassurant pour les acteurs du marché de savoir qu'il faut sans cesse surveiller les faits et gestes du principal distributeur sur son propre catalogue. Le monopole de cette entreprise semble lui conférer le pouvoir de vie et de mort des albums distribués. Mais depuis le deuxième semestre 2013, la part de marché de l'ipad est à son plus bas historique avec 35,5%.⁹¹ Après un boom en 2012, la baisse se poursuit et Apple se voit lentement rattrapé par ses concurrents comme Samsung, Amazon, Asus ou Barnes & Nobles. Espérons que ces grandes marques pourront concurrencer la firme à la Pomme, l'obligeant ainsi à lâcher du lest pour maintenir une certaine compétitivité attractive pour les éditeurs et les lecteurs...

⁸⁹ Sébastien Naeco, *Ibid.* Pages 54-55.

⁹⁰ Voir annexe 14.

⁹¹ « Tablettes : la part de marché de l'ipad d'Apple à son plus bas ». Article en ligne consulté le 29/07/2013 : <http://www.zdnet.fr/actualites/tablettes-la-part-de-marche-de-l-ipad-d-apple-a-son-plus-bas-39792733.htm>.

CONCLUSION

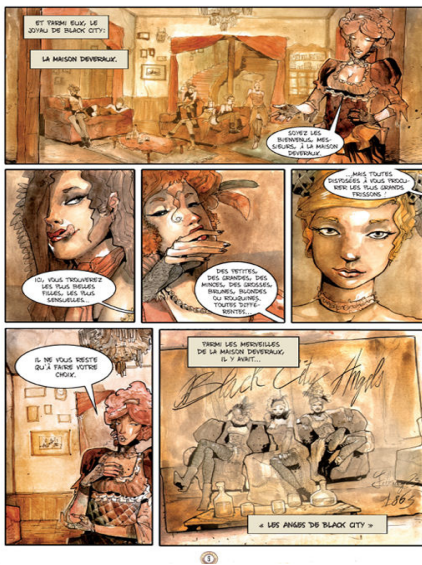
La BD érotique, un genre en expansion... Si nous étions partis de ce constat, il faut bien admettre que la réalité est plus nuancée. Bien sûr, on trouve plus de titres érotiques dans les rayons depuis quelques années. Bien sûr, le genre a considérablement gagné en valeur symbolique en se haussant, au même titre que la bande dessinée généraliste, au rang d'art à part entière. Bien sûr, les auteurs homosexuels et les dessinatrices commencent à s'y intéresser. Mais contrairement à nos présupposés initiaux, force est de constater que si la bande dessinée érotique est plus présente en librairie et dans les médias spécialisés, elle ne s'est pas forcément ouverte au grand public pour autant. C'est vrai, les tirages en 2013 sont plus élevés qu'ils ne l'étaient en 2000 ; mais la plupart des titres sont des rééditions, certes embellies par de belles maquettes et anoblies par un paratexte critique se rapprochant de celui de la littérature, mais des rééditions tout de même, c'est-à-dire des ressorties d'auteurs qui ont connu le succès il y a 30 ans. Ces rééditions visent donc (et visent juste !) les lecteurs de cette époque, nostalgiques et connaisseurs, qui rachètent ces titres enfin sortis dans des éditions dignes de leur exigence de bédéphiles. Mais le fait qu'elles visent un lectorat « facile » n'enlève rien à la qualité de ces classiques qui sont, pour la plupart, de très bonnes bandes dessinées érotiques. C'est pourquoi ces rééditions permettent aussi de leur donner une véritable visibilité sur le marché de la BD grand public. L'évolution des mœurs, le récent statut de neuvième art de la bande dessinée, l'attrait du « vintage », le côté « bel objet » des rééditions, mais aussi l'érotisme « soft » et élégant de la plupart de ces classiques contribuent à attirer un public de bédéphiles curieux et plus jeunes. Tous ces paramètres ont permis de faire rentrer des titres qui, 30 ans auparavant, étaient considérés comme un ramassis de pornographie pour lecteur bas-de-gamme frustré, pour des classiques d'une élégance surannée et délicieusement égrillarde au même titre, par exemple, que les estampes japonaises du XVIIIème siècle. *Ô tempora, ô mores !*



**Georges Pichard: honteux
il y a 30 ans, recherché
aujourd'hui.**

Mais viendra un moment où les éditeurs ne pourront plus se contenter de rééditions de classiques et devront puiser dans le vivier des nouveaux auteurs. Car actuellement en France, la création est bien le chaînon manquant de la BD érotique nouvelle génération. Évoquant la plupart du temps des raisons financières, mais aussi artistiques (manque de qualité), les éditeurs de grandes maisons renâclent à sortir des BD érotiques de création. Pourtant, la situation de crise actuelle que vit la BD érotique en Espagne ou en Italie pousse de nombreux auteurs de grand talent et tributaires d'une longue tradition de fumetti et d'historieta à venir travailler en France. Sans oublier bien sûr les auteurs français et des autres pays, talentueux mais rarement spécialisés en érotisme pur. Mais le travail avec des jeunes auteurs ne se suffit bien sûr jamais à lui seul et la question est maintenant pour l'éditeur de choisir sa cible. Le « hard » explicitement provocateur comme le fait Coq ou Filobedo a ses amateurs et son marché de niche, mais fait facilement peur au grand public. Le « soft » passe mieux en librairie mais risque de n'intéresser ni les connaisseurs qui le jugeront trop niais, ni le profane qui pourrait être rebuté par ce statut de BD érotique.

La ligne éditoriale de la nouvelle génération de BD érotique n'est pas évidente à trouver. Elle doit jouer des coudes face à la nouvelle concurrence d'Internet en tant que support masturbatoire, sans pour autant effrayer le grand public. Car le lecteur lambda est farouche, et classique ou non, la BD érotique est facilement susceptible de l'effrayer. La BD coquine doit donc jouer non uniquement sur le sexe, mais sur l'évocation, sous peine de se trouver à nouveau reléguée au statut évoqué plus haut de ramassis de pornographie. Parce qu'Internet a pris la place des magazines et des BD pornographiques comme support masturbatoire, ne serait-ce pas le moment pour le genre de se trouver un nouveau créneau ? Lors de son apparition sur support imprimé, le dessin érotique devait surtout son succès par le vide total de support coquin et la demande énorme des lecteurs. Forcément, entre du Manara et rien, on peut comprendre que l'auteur italien représentait le comble de la pornographie dans les années 1970. Maintenant que les mœurs sont plus libres, que le lecteur est constamment titillé de messages publicitaires sexy et que la représentation du sexe se fait en ligne sans aucune limite ni tabou, comment la BD érotique peut-elle espérer se faire sa place comme support uniquement masturbatoire, si ce n'est qu'en offrant une pâle copie, comme c'est souvent le cas, des photos X trouvées sur Internet ?



Les bêtes de Black City: on bon pas en avant pour la BD érotique de qualité ?

La seule échappatoire de la BD érotique se trouve dans la qualité, sous toutes ses formes. Pourquoi le lecteur voudra-t-il payer pour des petits formats imprimés rapidement avec des scénarios convenus et un dessin oubliable lorsqu'il peut avoir des vidéos gratuitement sur Internet ? Bien sûr, il existe encore des lecteurs proches de ce type de publications et de ce type de pornographie, comme il existe encore des clients pour les sex-shops traditionnels. Nostalgie, véritable attrait ou force de l'habitude, ces clients, de l'aveu des éditeurs et libraires même, sont les enfants du baby-boom d'un âge respectable. Comment organiser le relai avec les générations plus jeunes qui ont grandi avec un autre type d'érotisme ? La BD adulte ne doit plus tabler uniquement sur les courbes de ses bimbois mais sur le parti pris graphique des dessinateurs, sur le scénario de l'auteur et sur la présentation de l'éditeur. L'érotisme, central ou non, doit être agrémenté au choix de références, d'humour, d'aventure, d'amour, peu importe. Le sexe en lui seul ne suffit plus. La preuve, le mélange avec l'érotisme s'est opéré dans les autres genres adultes comme l'auto-biographie, le thriller, l'indépendant... Si les albums grand public s'ouvrent à ce sujet jusqu'ici tabou, pourquoi la BD érotique n'en ferait-elle pas autant ?

Reste à savoir si on lui en laissera le temps. Car bien que depuis son retour partiel en librairie on ait laissé la BD érotique relativement tranquille, la plus grande visibilité des titres risque d'attirer l'attention des associations de protection de l'enfance ou des clients zélés. La plupart des éditeurs prennent leur précaution en précisant bien le contenu « réservé aux adultes » directement sur la couverture, suivis par certains libraires qui, lorsqu'ils le peuvent, mettent sous blister les albums pour qu'ils ne soient pas aussi facilement consultables. Mais cela sera-t-il suffisant ? D'autant que la menace de la loi du 16 juillet 1949 plane toujours, et aussi émasculée soit-elle, elle n'en reste pas moins un support potentiel de plaintes. La législation peut encore sévir, alors même que l'on se pensait dans une époque plus com-

préhensive. Pour preuve, alors même de la rédaction de ce mémoire, une réforme de l'article 227-23 du code pénal est passée le 5 août 2013 et on apprend qu'elle punit dorénavant aussi les représentations pédopornographiques dans le cadre privé : « lorsque l'image ou la représentation concerne un mineur de [moins de] quinze ans, ces faits sont punis même s'ils n'ont pas été commis en vue de la diffusion de cette image ou représentation ». Aussi compréhensible que soit la volonté de lutter contre les violences pédophiles, on peut se demander si la loi, ici, ne dépasse pas les bornes en s'introduisant dans le domaine du fantasme. Le but ici est clairement de punir les personnes aux tendances pédophiles, mais est-ce que les priver de tout support cathartique pour déverser leurs pulsions ailleurs que dans le réel est vraiment un bon moyen de lutter contre celles-ci ? Punir le fantasme, aussi controversé soit-il, n'est-ce pas la porte ouverte à d'autres dérives qui pourront toucher les autres formes de sexualité socialement rejetées ? Jusqu'où peut-on aller ?

ANNEXES

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 - Grille d'entretien générale

Annexe 2 - Entretien avec Bernard Joubert , ancien directeur de la collection Dynamite à la Musardine et spécialiste de la censure en France.

Annexe 3 - Entretien avec Vincent Bernière, directeur de la collection Erotix chez Delcourt.

Annexe 4 - Entretien avec Thierry Plait, directeur des éditions Tabou.

Annexe 5 - Entretien avec Benoit Cousin, directeur éditorial chez Glénat et ancien directeur éditorial du label Drugstore.

Annexe 6 - Entretien avec Anne Hautecoeur, directrice éditoriale de la Musardine.

Annexe 7 - Entretien avec Frédéric Boilet, auteur et ancien éditeur chez Sakka.

Annexe 8 - Entretien avec Stéphane Ferrand, directeur du département manga chez Glénat.

Annexe 9 - Poids des circuits de distribution en volume de 2010 à 2012.

Annexe 10 - Poids des circuits de distribution en valeur de 2010 à 2012.

Annexe 11 - Poids des circuits de distribution par segments de 2010 à 2012.

Annexe 12 - Structure des ventes par circuit

Annexe 13 - Focus BDZ sur le piratage de la BD.

Annexe 14 - Les principaux lieux et modes d'acquisition des livres numériques.

ANNEXE 1

GRILLE D'ENTRETIEN GÉNÉRALE

SUR LE MARCHÉ DE LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE EN FRANCE

- Quelles évolutions avez-vous repéré dans la BD érotique depuis ces dernières années ?
- Quelle serait votre définition d'une «bonne» BD érotique ?
- À votre avis, le genre est-il en train de s'ouvrir au grand public depuis ces dernières années ?
- Observez-vous une évolution dans les lecteurs de BD érotiques? (plus jeunes, plus vieux, en couple, plus de femmes, moins de gêne...)
- Peut-on encore aujourd'hui constater des cas de censure dans la bande dessinée en France ?

VOTRE AVIS SUR LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE

- Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au sujet ?
- Personnellement, quels sont vos auteurs phares et pourquoi ?
- Peut-on repérer des thèmes récurrents dans la BD érotique franco-belge ? Des tabous ? Des sujets étonnamment peu évoqués ?
- À votre avis, reflète-t-elle la sexualité d'une époque ou d'un pays ? Si oui, en quoi ?
- Comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de BD érotique homosexuelle ?
- À votre avis, pourquoi la BD érotique est-elle aujourd'hui de plus en plus populaire (ressortie des classiques, ouverture du sujet vers les autres genres comme l'autobiographie...) alors que l'on peut trouver un support érotique gratuitement partout sur Internet ?

SUR VOTRE MÉTIER DE DIRECTEUR DE COLLECTION

- Quel est le titre le plus populaire de votre catalogue ? (en terme de chiffres de vente aussi bien qu'en terme de renom)
- Quels sont vos critères de publication ?
- Quels sont vos tirages moyens ?
- Faites-vous parfois preuve d'auto-censure dans vos publications ? Si oui, pourquoi ?
- Pourquoi y a-t-il tant d'achats étrangers dans la plupart des publications de BD érotiques et non pas plus de créations originales ?
- Qui sont les lecteurs des ouvrages de votre collection ?
- Faites-vous appel à un marketing particulier pour ce type d'ouvrages ?
- Connaissez-vous la part de vente sur Internet ou en vente par correspondance de vos BD érotiques ?
- Vendez-vous à des surfaces spécialisées genre sex-shops ? Et à l'inverse, en hyper ?

ANNEXE 2

ENTRETIEN AVEC BERNARD JOUBERT, ANCIEN DIRECTEUR DE LA COLLECTION DYNAMITE À LA MUSARDINE ET SPÉCIALISTE DE LA CENSURE EN FRANCE

Après des débuts professionnels sur France culture, dans les émissions de Bertrand Jérôme, Bernard Joubert a, dans les années 80, présenté des émissions de télé pour la jeunesse (Jeunesse hebdo, Malin magie et l'Académagie). Mais le journalisme et, en tant qu'auteur, la bande dessinée ont été ses deux principales activités. Ayant mené enquête et s'étant procuré des procès verbaux de la Commission de surveillance, l'adolescent Joubert est en profond désaccord avec les bonnes âmes qui prétendent le protéger. Le danger, c'est chez ces censeurs qu'il le perçoit. De 2002 à 2008, il anime les éditions Dynamite, label de La Musardine consacré à la bande dessinée érotique. Suivront de nombreux articles (une centaine), des conférences et des livres, la rédaction du *Dictionnaire des livres et journaux interdits*, entamée en 1994, s'étant étendue sur treize années.¹



SUR LE MARCHÉ DE LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE EN FRANCE

Quelles évolutions avez-vous repéré dans la BD érotique depuis ces dernières années ?

Dans les années 1970, en France, la BD érotique (qui existait avant) s'est développée auprès d'un lectorat populaire avec principalement les pockets Elvifrance (1970-1992) et le magazine *Bédé adult'* (1979-2005). J'ai connu ces deux éditeurs, respectivement Georges Bielec et Jean Carton : ce n'était pas des amateurs de bande dessinée (comme Jacques Glénat ou Guy Delcourt), mais des hommes d'affaire pour qui la bande dessinée n'était qu'un produit. Dans cette production massive, il y a eu quelques perles, mais globalement les auteurs n'avaient guère d'ambitions artistiques. Après avoir été florissant, ce marché s'est érodé puis a disparu. Explication probable : le lecteur qui, dans les années 1980, s'intéressait à voir des scènes de sexe dessinées dans *Bédé adult'* a trouvé plus efficaces les scènes de sexe réelles des vidéos porno et des revues illustrées de photos.

¹ Cette présentation succincte est majoritairement reprise du site de l'auteur sur son *Dictionnaire des livres et journaux interdits*: <http://dictionnaire.joubert.free.fr>.

Côté librairie, les éditeurs de BD généralistes publiaient quelques one-shots érotiques (Pichard, Manara) et parfois une petite collection (Le Marquis chez Glénat, Selen chez Vents d'Ouest). Là aussi les ventes se sont érodées, mais, en plus, des libraires ont eu peur d'avoir des plaintes de clients en exposant ces albums. Nous nous sommes retrouvés au tournant des deux siècles dans la configuration suivante : côté presse, l'agonie des derniers magazines ; côté librairie, des éditeurs qui n'osaient plus sortir de BD éroticoporno. C'est dans ce contexte qu'on a lancé Dynamite, en 2002, à La Musardine, et il s'agissait pour moi d'atteindre deux buts : réintéresser des lecteurs et prouver à la profession que la censure n'était pas si oppressante que ça. Buts atteints.

Quelle serait votre définition d'une «bonne» BD érotique ?

Au début de Dynamite, Didier Pasamonik (actuabd) qui avait reçu un service de presse m'a demandé de ne plus lui en envoyer parce qu'il ne savait pas comment critiquer de tels livres. Ses mots avaient même été : « Je ne sais pas comment ça se lit. » L'erreur d'un critique serait de croire qu'une BD éroticoporno s'aborde de façon purement subjective. Ne trouveraient grâce à ses yeux que les albums correspondant à sa libido. Une BD éroticoporno se juge, pour un critique, comme les autres BD, sur des critères d'originalité (mise en perspective avec ce qui existe), de construction, d'intérêt des dialogues et du dessin, de l'évolution de l'auteur... Un critique hétéro peut juger de la qualité d'une BD homo, et vice versa. Éventuellement, l'excitation ressentie à la lecture peut être prise en compte et évoquée, mais c'est un critère subsidiaire.

Donc, pour répondre à votre question, ma définition d'une bonne BD érotique : une BD dont l'auteur n'a pas négligé le scénario. Trop souvent, les auteurs (mercenaires) et les éditeurs (marchands de papier) ont considéré qu'il suffisait de faire du cul pour du cul, que c'est tout ce qu'attendaient les lecteurs. Mais une BD c'est une lecture. Ça ne veut pas dire qu'il faut que ça raconte des histoires compliquées. Parmi ceux que je considère comme de grands auteurs, les *Kake* de Tom of Finland, *Casa HowHard* de Roberto Baldazzini ou *l'Encyclopédie aphrodisiaque* de Lucques ont des scénarios succincts, mais malgré tout intelligents. C'est pour cette raison, l'intelligence et le travail sur le scénario, que je tiens pour chef-d'œuvre du genre les *Filles perdues* d'Alan Moore et Melinda Gebbie (qui, je crois, n'excitent pas grand monde). Beaucoup de lecteurs intellectuels mettent Crepax en haut du podium, mais chez Crepax le scénario restait quand même, pour une part, un prétexte (à lui faire dessiner ce qu'il avait envie de dessiner). Avec Moore, le scénario a une densité qui n'avait jamais été atteinte.

À votre avis, le genre est-il en train de s'ouvrir au grand public depuis ces dernières années ?

Grand public, non. Je suis persuadé qu'il est désormais impossible de faire vivre un magazine spécialisé chez les marchands de journaux. Dans les années 1970, Elvifrance sortait un pocket par jour à 70 000 exemplaires, et aujourd'hui on ne pourrait même pas vendre 20 000 exemplaires d'un mensuel. En librairie, par contre, ces dernières années, les éditeurs ont osé publier de nouveau des albums, et les libraires les ont bien accueillis. Mais ça va rester une petite niche, avec des tirages oscillant entre 2000 (pour la majorité) et 10 000 (pour les succès) exemplaires.

Observez-vous une évolution dans les lecteurs de BD érotiques? (plus jeunes, plus vieux, en couple, plus de femmes, moins de gêne...)

On a peu d'éléments fiables pour en juger. Au début des années 1970, Elvifrance avait commandé une étude de marché pour avoir une idée précise de son lectorat. Il y avait 17,5 % de femmes. La grande majorité du lectorat avait de 18 à 34 ans. Le pocket Elvifrance était alors une lecture populaire, on l'achetait comme on achetait un roman de gare, *Bugs Bunny* ou la revue *Détective*, puis l'exemplaire traînait dans une pile de publications destinées à faire passer le temps chez le coiffeur, dans un coin de l'usine, dans la chambrée militaire... Vers la fin des années 1990, un référendum dans les pages de *Bédé adult'* n'avait obtenu que des réponses masculines, et plutôt de retraités. *Bédé adult'* n'avait alors plus que son ancien public vieillissant et nostalgique, il était perçu comme un produit de sex-shop passé de mode. La Mulsardine étant aussi une librairie et un service de VPC spécialisé dans le sexe, donc proche du sex-shop (en plus élégant), Dynamite avait avant tout ce lectorat-là, des hommes intéressés par le porno, parfois accompagnés de Madame. Mais on n'a pas fait de sondage, ce n'est qu'une impression que je vous livre (fondée entre autres sur les gens qui venaient au stand à Angoulême).

Les éditions Tabou sont sur le même créneau que Dynamite. Je suppose que les éditions Ange ont le même lectorat que *Bédé adult'*, des retraités mâles. Idem pour Rebecca Rils, grossiste de produits de sex-shop, qui réédite des bandes de *Bédé adult'*. Je suppose que la collection Erotix de Delcourt intéresse essentiellement des bédéphiles. Je suppose que la collection BD-Cul des Requins marteaux est celle qui a le lectorat le plus original : jeune, plus féminin. L'humour qu'elle affiche déculpabilise l'achat. C'est la voie qui a le plus de chance de se développer. Je suppose que les éditions H&O, spécialisées dans la BD gay masculine, ont un lectorat plutôt jeune, celui des comic books de super-héros. Et très peu de lectrices !

Peut-on encore aujourd'hui constater des cas de censure dans la bande dessinée en France ?

Non, il n'y a plus d'intervention marquante des pouvoirs publics. Ce qui reste est résiduel. Mais il reste de l'autocensure chez certains éditeurs. Rééditant des classiques ou traduisant des bandes étrangères, Vincent Bernière change les dialogues qui évoquent le jeune âge des personnages. Les *Petites Filles modèles* de Georges Lévis a été retitré par lui les *Jeunes Filles modèles*, avec des dialogues changés. Comme vous pouvez vous en douter, cette pratique me chagrine beaucoup, mais je n'ai pas encore réussi à le convaincre d'arrêter. J'ai trouvé très bien que Glénat réédite ses Pichard très choquants sans censure, sans crainte, c'est comme ça qu'il fallait faire.

VOTRE AVIS SUR LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE

Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au sujet ?

J'étais dessinateur (pas connu) dans les années 1980 et je n'étais pas gêné pour glisser des scènes sexuelles dans mes BD. Mais c'est plutôt sous ma casquette de journaliste anti-censure que je suis arrivé dans la presse érotique. À la sortie d'Images interdites, des journaux dans le style de Penthouse m'ont commandé des articles, d'abord sur la censure, puis sur l'actualité des livres. Et de fil en aiguille je me suis retrouvé à tenir des rubriques régulières, à scénariser quelques BD (pour Erich von Götha, Benedetti et Jacobsen), puis à m'occuper de Dynamite.

Personnellement, quels sont vos auteurs phares et pourquoi ?

Ce serait un peu long de vous répondre par écrit, je pourrais donner une conférence d'une heure sur le sujet. Il y a mon point de vue subjectif de lecteur, mon point de vue objectif de critique, et des amitiés qui se nouent avec des dessinateurs avec qui j'ai travaillé comme traducteur ou agent et dont j'ai suivi l'évolution. À l'inverse, il y a des auteurs que je trouve catastrophiquement mauvais, et là encore il me faudrait une heure pour expliquer, exemples à l'appui, pourquoi. Disons, pour citer quand même un nom, que je mets Alan Moore au-dessus de tous les autres, même s'il n'a écrit qu'une seule BD porno.

Peut-on repérer des thèmes récurrents dans la BD érotique franco-belge ? Des tabous ? Des sujets étonnamment peu évoqués ?

Le terme de franco-belge n'est peut-être pas celui que vous devriez utiliser, les Belges ayant bien peu produit dans ce domaine. Il faudrait un terme pour regrouper la France, l'Italie et l'Espagne, mais BD franco-italo-espagnole est un peu lourd. BD érotique européenne, peut-être. Ce serait moins précis que franco-italo-espagnole, mais ça exclurait les mangas et les comics. Des sujets étonnamment peu évoqués ? Non, je ne vois pas. Il y a peu de zoophilie, par exemple, mais la zoophilie est un fantasme sexuel rare, qui produit une réaction de dégoût chez beaucoup de gens, donc il n'est pas étonnant qu'elle soit peu présente dans les représentations.

Des thèmes récurrents ? Oui, la contrainte sexuelle. Par jeu, je me suis efforcé d'écrire un album sans contrainte sexuelle (*Vengeance nymphomane*, dessiné par l'italien Franco Benedetti) et ce n'est pas facile pour des raisons purement techniques : pour construire un récit qui ne soit pas une tranche de vie banale, il faut des événements anormaux, choquants, dramatiques. Dans une BD d'aventure, il y a des gens qui se battent, qui se tirent dessus, qui ne se contentent pas d'avoir des relations cordiales. Dans une BD d'aventures sexuelles, quand les personnages sont menacés, c'est logiquement d'un point de vue sexuel. Je sais que cela déplaît à des gens qui voudraient que l'érotisme, la pornographie, soient toujours positifs, idéaux, pleins de bons sentiments. (Ce qui est un peu le point de vue d'Alan Moore, dans les interviews qu'il a donné concernant *Filles perdues*, c'est le seul reproche que je lui ferais.) Mais on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, concluait un écrivain célèbre...

Comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de BD érotique homosexuelle ?

Il n'y a pas de raison qu'il y en ait plus, le marché est petit. Il y a en France un éditeur spécialisé, H&O, qui vivote, surtout vendu par VPC et dans les librairies gay. Ce qui est plus étonnant, c'est quand la BD gay est oubliée des histoires de la BD érotique. Ce fut le cas dans les nombreux livres d'Henri Filippini, avant que je le lui reproche et qu'il fasse un effort (au fil des rééditions de son encyclopédie à La Musardine il a inclus Nazario et Ralf König).

À votre avis, pourquoi la BD érotique est-elle aujourd'hui de plus en plus populaire (ressortie des classiques, ouverture du sujet vers les autres genres comme l'autobiographie...) alors que l'on peut trouver un support érotique gratuitement partout sur Internet ?

« De plus en plus populaire » est peut-être exagéré. Disons que la BD érotique a retrouvé droit de cité. Même une mauvaise BD porno est une œuvre de création plus artistique qu'un bout de vidéo gonzo sur Internet. Donc, pour répondre à votre question : parce que c'est une création artistique.

SUR VOTRE MÉTIER DE DIRECTEUR DE COLLECTION

Quel a été le titre le plus populaire de votre catalogue ? (en terme de chiffres de vente aussi bien qu'en terme de renom)

Je me suis occupé des quarante premiers Dynamite. Au début, les mises en place étaient ridiculement basses puisque les libraires (et surtout les Fnac) ne prenaient plus ce genre de livres. Les vingt premiers titres ont eu une mise en place tournant autour de 200 exemplaires. Dynamite survivait parce que La Musardine avait parallèlement un service de VPC bien en place avec un fichier de personnes ayant demandé à recevoir des catalogues. (La VPC assurait la moitié des ventes pendant mes années Dynamite.) Particularité de l'époque : comme il n'y avait pas de concurrence, quand les libraires vendaient un exemplaire, ils demandaient un réassort, les tirages s'écoulaient lentement mais continuaient de se vendre longtemps après leur sortie, jusqu'à épuisement. (Tout a été épuisé, rien n'a été pilonné ou soldé.) Le premier soubresaut dans les mises en place a été *Exposition* de Noé (visuellement très beau, ce qui a dû aider les représentants du distributeur), en 2006, on a doublé les 200 exemplaires habituels. Puis le premier Giovanna Casotto (500) suivi du premier *Casa HowHard* de Baldazzini (400). Le best-seller (c'est relatif !) suivant a été la réédition des *Malheurs de Janice* d'Erich von Götha. J'ai quitté Dynamite peu après donc je ne sais pas précisément ce qui a bien marché ensuite.

Le titre que j'ai été le plus content de publier : le tout premier Dynamite, *Horny Biker Slut* de l'Américain John Howard, parce qu'il était de très mauvais goût (tendance *underground*) et ne pouvait que choquer l'amateur de BD érotique traditionnel (le fameux retraité lecteur de *Bédé adult'*, l'équivalent de la ménagère de moins de 50 pour TF1).



Quels étaient vos critères de publication ?

J'en avais deux: que ce soit de la pornographie (hormis Baldazzini qui pouvait être soft ou hard) et qu'il y ait un intérêt de lecture. Publicité ci-jointe, mon slogan était : « *Dynamite, les BD pornos qui se lisent.* » J'avais vu trop souvent dans le passé des bandes bien dessinées qui faisaient envie mais qui se révélaient stupides à la lecture, des dialogues clichés, des situations bêtement stéréotypées, des personnages interchangeable, sans profondeur. Avec le patron de La Musardine, nous avions ce genre de conflit : il voulait qu'on publie tel auteur qui dessinait bien et dont les pages étaient pleines de scènes sexuelles à l'aspect commercial, et moi je m'y opposais parce que j'avais lu les histoires et que je les trouvais sans intérêt, voire carrément débiles.

Quels étaient vos tirages moyens ?

Premier tirage : 2000. Réimpression : 1000. Je crois que c'est encore le cas aujourd'hui.

Faisiez-vous parfois preuve d'auto-censure dans vos publications ? Si oui, pourquoi ?

Jamais. (Ça aurait été mal venu de ma part !) Et nous n'avons eu aucun problème, pas de livre interdit ou condamné, ou qui aurait attiré des ennuis à un libraire. Mais c'est pour un conflit d'autocensure en-

tre Claude Bard (le patron) et moi que j'ai quitté Dynamite. Un avocat, Emmanuel Pierrat (celui qui fera plus tard capoter la parution de *Filles perdues* chez Delcourt, avant que je n'intervienne auprès de Guy Delcourt et qu'il se ravise), lui a fait croire qu'il prenait de gros risques à ne pas mettre ses livres sous plastique avec une mention « pour adultes ». J'y étais opposé.

Pourquoi y a-t-il tant d'achats étrangers dans la plupart des publications de BD érotiques et non pas plus de créations originales ?

Il n'y a plus de revues pour financer des créations. Et les ventes d'albums sont trop faibles pour payer décemment les auteurs. Même chez Delcourt/Erotix, l'espérance (minimum) de ventes est à 2000 exemplaires. Bastien Vivès peut se permettre, pour s'amuser, de passer trois mois à réaliser *Les Melons de la colère* (excellent) pour un éditeur sympa comme les Requins marteaux (dont le tirage initial est à 2000, si je me souviens bien), mais Ignacio Noé ne peut pas travailler un an pour le même prix, donc de nos jours Noé dessine des BD non érotiques chez Casterman et d'autres, et c'est une grosse perte pour la BD érotique. Baldazzini aussi va s'en éloigner. Car c'est la même chose en Italie et en Espagne, les revues n'existent plus, il n'y a plus moyen de financer correctement des créations.

Faites-vous appel à un marketing particulier pour ce type d'ouvrages ? Pourquoi ne voit-on pas plus de publicité pour des bande dessinées érotiques ?

Bédé adult' (qui publiait des albums sous le nom d'IPM les dernières années) ne faisait pas de publicité, n'envoyait pas de services de presse et n'allait jamais dans un festival. C'était le degré zéro de la communication, les lecteurs potentiels ne pouvaient prendre connaissance de l'existence d'un livre que dans *Bédé adult'* (et son petit frère *Bédé X*). Avec Dynamite, on a sorti des petits catalogues annuels, soigné les services de presse (on a eu un soutien systématique de Willem dans *Libération* et *Charlie hebdo*), répondu aux interviews, pris tous les ans un stand à Angoulême. Et je crois que, de nos jours, il continue d'y avoir un marketing normal pour la BD érotique. Tabou prend régulièrement des publicités dans *Zoo* (et un stand à Angoulême). Delcourt annonce Erotix dans son *Planète Delcourt* de la même manière que ses autres albums et édite parfois des plaquettes promotionnelles. S'il n'y a pas plus, c'est juste pour une question de budget, les ventes espérées étant trop petites pour investir davantage.



Pourquoi êtes-vous un adversaire si farouche de la censure sous toutes ses formes ? (c'est-à-dire même lorsqu'elle ne prend la forme que d'un sticker « Réservé aux adultes » par exemple).

Pourquoi ne veux-je pas qu'une BD porno dont je m'occupe ait une mention « pour adultes » en couverture ? Parce que c'est une hypocrisie : c'est inutile du point de vue de la protection des mineurs et ça n'a pour réelle fonction que de maintenir le genre dans un ghetto. En discutant avec les éditeurs qui mettent cette mention, j'ai remarqué qu'ils l'imaginaient obligatoire. Mais en réalité, la loi n'y oblige pas, ni celle de 1949, ni l'article 227-24 (sur les messages pornographiques perceptibles par les mi-

neurs). Pas la peine de se montrer plus policier que le législateur, qui l'est déjà grandement.

La littérature, considérée comme plus noble que la bande dessinée, a heureusement échappé à cela. Des romans très crus paraissent sans être signalés par un avertissement. C'est pourtant dans un roman qu'une scène de sexe inattendue peut le plus par hasard tomber sous les yeux d'un mineur : il faut avoir lu le livre pour la repérer, ce que n'auront fait ni le libraire ni le bibliothécaire chez qui un mineur se procurera l'ouvrage. Or, avec une bande dessinée éroticoporno, pas besoin de lire : le contenu sexuel est tout de suite évident. Aucun libraire ne pouvait confondre un Dynamite avec une publication pour la jeunesse. Aucun parent ne pouvait l'acheter par erreur pour le mettre sous le sapin de Noël. Le titre, l'illustration de couverture, le texte de présentation au dos, rien que ça, sans même regarder l'intérieur, ne laissait aucune ambiguïté sur le contenu. Pourquoi dès lors mettre une petite mention «pour adultes» dans un coin, alors que, bien plus gros, tout le disait déjà ? Imagine-t-on qu'un enfant, la voyant, repose sagement le livre ? En revanche, cette mention est stigmatisante. Elle évoque le produit de sex-shop, bas de gamme, pas l'œuvre d'artiste. Elle est là non pas pour informer, l'information étant déjà connue par quiconque à des yeux et un cerveau, mais pour dire «c'est sale». C'est le X infamant du cinéma, qui poussa les films vers le néant.



J'ai remarqué aussi, en discutant avec les éditeurs qui mettent une telle mention, que c'était pour eux une façon de montrer « leur bonne volonté ». Ils ne croient pas du tout que ça éloigne réellement les mineurs de leurs publications. Ça n'a qu'une fonction symbolique, c'est une façon pour eux de dire «nous sommes soumis» et de calmer la colère de ceux qui n'aiment pas la pornographie.

Quant à la mise sous plastique, c'est une horreur. On n'achète pas une BD comme une pochette surprise. Et, dans le passé, la mise sous plastique de collections comme le Marquis chez Glénat et BD adultes chez Média 1000 a surtout servi à tromper les lecteurs. Il n'y avait pas moyen de savoir à l'avance si c'était de bons ou de mauvais auteurs, il fallait payer d'abord.

ANNEXE 3

ENTRETIEN AVEC VINCENT BERNIÈRE, DIRECTEUR DE LA COLLECTION EROTIX CHEZ DELCOURT

Vincent Bernière est un auteur, journaliste, scénariste et directeur de collection. Spécialiste des milieux *underground*, il a beaucoup écrit sur les thèmes de la bande dessinée, de drogue et du sexe. Il a notamment travaillé en coordination avec Bernard Joubert, un spécialiste sur le sujet de la censure en France. Il est aujourd'hui fondateur et directeur de la collection Erotix chez Delcourt et son dernier ouvrage, *l'Anthologie de la bande dessinée érotique* paru en 2012 est déjà devenu un incontournable sur le sujet.



SUR LE MARCHÉ DE LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE FRANCO-BELGE

Quelles évolutions avez-vous repéré dans la BD érotique depuis ces dernières années ?
La bande dessinée est un milieu où on suit beaucoup les choses, on se suit les uns les autres. Delcourt a relancé le marché en lançant Erotix, ce qui a encouragé Drugstore, et a lancé un petit « boom ». En même temps, il y avait aussi des lecteurs qui avaient des attentes, et certains petits éditeurs, je crois, l'ont mal pris, peut-être étaient-ils jaloux ou énervés car ils se considèrent comme étant les pionniers dans le genre et voir des éditeurs généralistes à gros budgets qui peuvent se permettre des bides, se lancer sur leur domaine, a peut-être permis de développer une certaine jalousie. Mais au final ce « boom » de la BD érotique est un peu artificiel car les chiffres de vente ne sont au final pas terribles. Il y a beaucoup de rééditions qui permettent au genre d'être plus exposé, mais c'est tout, cela n'a pas déclenché de nouvelles vocations chez les auteurs. Les seuls créatifs sont les Requins Marteaux avec leur collection BD Cul, même si au final ce sont des titres avec beaucoup de références, notamment à Elvifrance, et plus rigolo qu'érotiques.

Pour l'anecdote, j'ai participé à la création du Comptoir des Indépendants qui diffusait Vertiges Graphiques et IPM qui est une émanation des journaux *BD Adult* et *BéDé X* dirigé par Jean Carton. Quand un des éditeurs distribué par le Comptoir des Indépendants a eu vent que son catalogue un peu « intello » était diffusé en même temps que de la BD porno, elle a refusé tout net mais a vite changé d'avis

devant les chiffres d'affaires. Il faut le dire, la BD porno est faite avant tout pour faire vendre, même si parfois il arrive qu'on y trouve des titres de qualité. Mais les cas de bons titres dans la BD érotique sont rares et d'autant plus dans la BD porno d'aujourd'hui où il n'y en a plus du tout.

Quelle serait votre définition d'une «bonne» BD érotique ?

La bonne BD porno se situe au niveau de l'histoire, c'est lorsque le sexe est au cœur du scénario et n'est pas traité comme une chose de la vie quotidienne. C'est le cas avec *Le Décliv* de Milo Manara ou *Les 110 pilules* de Magnus.

En même temps, la fin du Décliv montre que le boîtier magnétique qui permettait de déclencher les orgasmes de l'héroïne n'était qu'une supercherie, il y a donc une réflexion plus profonde...

C'est vrai, mais le lecteur ne poussera jamais la réflexion aussi loin... L'important ici réside dans le sexe et dans le fait qu'un homme puisse manipuler le désir sexuel d'une femme en une pression de doigt... C'est un des fantasmes masculins suprêmes, de même que dans *Les 110 pilules*, on trouve ce fantasme de la richesse qui donne accès au sexe facile, mais aussi à des pilules qui permettent de devenir sexuellement performant. Ces pilules aussi participent au fantasme, le viagra n'existaient pas dans les années 1970 et cette idée de pouvoir accéder à la performance aussi facilement était très attirante.



Pourquoi à votre avis s'ouvre-t-elle aujourd'hui au grand public ?

Je ne dirais pas qu'elle s'ouvre au grand public, la plupart sont des rééditions et il y a peu de nouveautés. Les lecteurs sont surtout des hommes qui lisaient la même chose dans les années 1980 et qui ont les moyens de se racheter leurs lectures de jeunesse dans de belles éditions.

Observez-vous une évolution dans les lecteurs de BD érotiques?

Pas vraiment, il s'agit surtout de lecteurs masculins, au-dessus de 35 ans... Mais je ne connais pas mon public, il n'y a jamais eu d'étude sur le sujet, ce que je sais tient plus de l'intuition qu'autre chose.

SUR LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE

Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au sujet ?

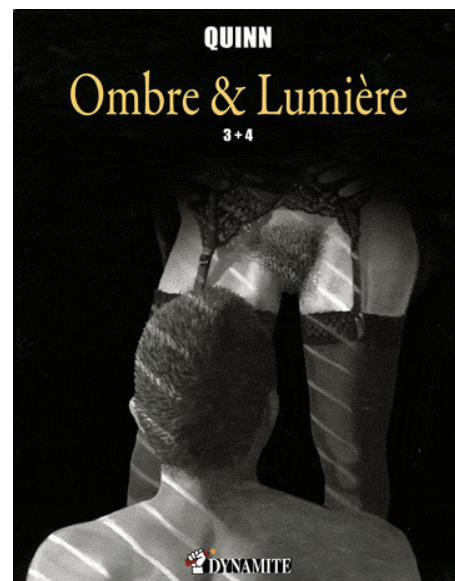
J'ai d'abord été libraire, puis représentant pour Vertige Graphique, et de façon plus ou moins concomitante journaliste, éditeur au Seuil, auteur de scénarios et de romans (*Extraball*, éd. JBZ, 2010 entre autres), rédacteur en chef à *Beaux Arts Magazine* et chez un magazine de mode, auteur de *Sexpresse* à La Martinière, un livre sur la révolution sexuelle vue par la presse *underground*. La consommation de drogue et la sexualité étaient des sujets qui m'intéressaient beaucoup même s'ils me touchent moins aujourd'hui. Maintenant, je suis plus intéressé à écrire des histoires, j'ai scénarisé deux bandes dessinées chez Dupuis. J'ai aussi traduit plusieurs BD sous le pseudo de Bob Stone.

Personnellement, quels sont vos auteurs phares ?

Magnus, Milo Manara, Crepax, Frollo, Parris Quinn (*Ombre et lumière*), Xavier Duvet,... chez les auteurs plus récents, j'aime aussi beaucoup Trantkat, un dessinateur chez Vent d'Ouest. J'ai aussi beaucoup aimé le recueil Premières fois scénarisé par Sibylline.

Comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de BD érotique homosexuelle ?

Il y en a beaucoup, il faut juste les trouver ! Notamment aux États-Unis où le genre a eu une vraie histoire. Non, le problème principal c'est que pour qu'une BD se vende, il faut toucher le grand public qui est hétéro et qui, la plupart du temps, a une réaction de dégoût devant l'homosexualité masculine qui ne va pas avec sa conception de l'excitation, contrairement à sa réaction devant l'homosexualité féminine.



Si le critère des goûts de la grande majorité des lecteurs est le critère le plus important, comment expliquez-vous que l'on trouve tant de thématique « borderline » comme les « shemale », le sado-masochisme ou encore le travestissement de l'homme en femme ?

Le sado-masochisme appelle une représentation cérébrale car la BD est liée au cerveau et à l'imagination, contrairement à la vidéo qui fournit tout sur un plateau. Ce genre fait appel à toute une esthétique, des accessoires, ustensiles, des matières etc. Au final, le succès de Tom of Finland montre qu'il y a aussi beaucoup d'homo dans les lecteurs de BD érotique. Cependant, l'aspect érotique y est généralement un peu éludé pour un aspect revendicatif, sur l'égalité des droits etc. Il ne s'agit plus uniquement de sexualité à proprement parler. Quant au cas des shemale, il faut bien croire qu'elles excitent les gens puisqu'elles sont toujours là !

SUR LE MÉTIER DE DIRECTEUR DE COLLECTION

Quel est le titre le plus populaire de votre catalogue ? (en terme de chiffres de vente aussi bien qu'en terme de renom)

De loin, Magnus et ses *110 pilules*.

Quels sont vos critères de publication ?

Il faut que la BD soit bien dessinée, élégante, pas trop vulgaire, avec une bonne histoire... au final, ce sont les mêmes critères que n'importe quel éditeur de bande dessinée généraliste. C'est aussi une question de marché : il existe beaucoup de publications un peu « cheap » mais en même temps ce n'est pas plus mal, faire du « chic » en BD érotique c'est aussi une forme d'hypocrisie, car nous ne faisons pas tous l'amour dans de la soie, entre gens beaux. La sexualité passe aussi par quelque chose de plus « brut », à la façon des titres que faisait Elvifrance et son porno bas de gamme pour les « prolo », vendu pas cher et distribué en kiosque.

Elvifrance a quand même connu plus de 700 interdictions de la part de la Commission **[la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence créée en 1949 dont le rôle est de surveiller le contenu des publications jeunesse, NDL]**, mais s'il s'agissait surtout d'interdiction d'affichage, il faut savoir que ça revient à interdire la vente puisqu'on ne peut même pas le présenter dans les rayonnages, il n'est disponible que sur demande expresse du lecteur.

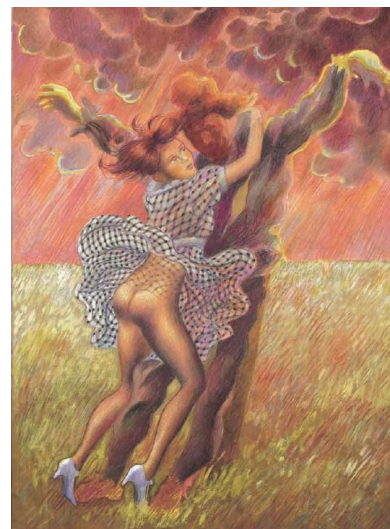
La censure par cette commission était aussi une question d'avis personnel de la part de ses membres, certains pouvaient être choqués par un pet, un autre par un propos, un autre par de la violence... C'était une commission créée pour surveiller les publications dédiées à la jeunesse et pendant longtemps la bande dessinée leur était dédiée, elle s'est donc retrouvée à surveiller les publications dédiées aux adultes alors qu'elle était faite à l'origine pour la jeunesse ! Cette commission donne encore aujourd'hui son avis sur les ouvrages à publier mais n'a plus aucune autorité.

Quels sont vos tirages moyens ?

Pas énormes, 4000 ou 5000, le plus gros 12000 pour *Les 110 pilules*, certains titres de Crepax vont jusqu'à 4000.

Faites-vous parfois preuve d'auto-censure dans vos publications ? Si oui, pourquoi ?

Il faut savoir qu'aujourd'hui il n'y a plus de censeurs et la BD n'a pas ce problème de représentation qu'a le cinéma puisque tout passe par des images dessinées. Tout passe sans problème, même des thèmes un peu tabous comme la pédophilie puisqu'il ne s'agit pas de montrer de vrais personnes mineures même si légalement, il est interdit de montrer des actes sexuels entre adultes et mineurs. Lorsque Guy Delcourt voulait pour la première fois faire éditer les *Filles perdues* d'Alan Moore et Melinda Gebbie en France **[Filles perdues réécrit dans une version érotique les contes traditionnels d'Alice au pays des merveilles, du Magicien d'Oz et de Peter Pan, dont les héros sont bien sûr tous mineurs, NDL]**, son avocat Emmanuel Pierrat lui a fortement conseillé de refuser. Guy Delcourt, sous les encouragements de Bernard Joubert, a fini par le faire tout de même sans avoir de problèmes par la suite. C'est là que les choix éditoriaux prennent tout leur sens, dans le choix des maquettes et dans le cas d'Erotix, dans le fait d'« élégantiser » le contenu dans une belle présentation. Mais il faut aussi savoir que le sticker « -18ans » fait vendre tout autant qu'une belle maquette.



Petite anecdote : nous sommes actuellement en train de ressortir les BD de Georges Levis *Les Petites Filles modèles* : il s'agit en fait de jeunes filles adolescentes et pour éviter tout problème nous avons changé dans le texte l'expression « petite fille » par celle de « jeune filles ». Il faut savoir que la BD porte à interprétation, ce n'est pas la réalité contrairement à la photo ou à la vidéo. Ici l'histoire se joue aussi entre les cases, le lecteur est encouragé à imaginer ce qu'il peut se passer et la plupart des scènes ne sont pas sur le papier mais dans la tête du lecteur. Maintenant la censure en édition n'existe plus tellement, dans les librairies, les BD ne doivent pas être à hauteur d'enfant, c'est tout. Détail notable cependant, le book des représentants et le catalogue de vente ne doivent pas montrer de scènes « hard » car il s'agit de publications destinées à tous.

Pourquoi y a-t-il tant d'achats étrangers dans votre collection et non pas de créations originales ?

Tout simplement parce que notre but était avant tout de sortir de rééditions de classiques et que les classiques sont étrangers. Mais aussi parce qu'il n'y a pas de bonnes créations originales, le petit « boom » du genre que l'on constate en ce moment n'a pas encore fait naître de vocations chez les auteurs.

Qui sont vos lecteurs ?

Généralement ce sont de vieux messieurs, les mêmes que l'on retrouve en littérature porno. J'ai l'impression que la sexualité des jeunes gens évolue, enfin si ce n'est pas sexualité qui, en elle-même, ne change jamais, en tout cas la manière de voir la sexualité. Par Internet, les jeunes ont accès à tout très facilement, alors qu'avant, obtenir de la pornographie étaient bien plus compliqué et nous étions tous en demande. Mais de manière générale, l'érotisme et la sexualité d'aujourd'hui manque de scénarios et surtout... d'amour. L'amour est tout de même un vecteur d'histoire érotique, on commence généralement par l'amour pour aller ensuite vers la pornographie. Reiser disait que la pornographie était « le stade ultime de l'amour », aujourd'hui on parle plus de sexe que d'amour, il n'y a plus de sentiments.

Faites-vous appel à un marketing particulier pour ce type d'ouvrages ? Pourquoi ne voit-on pas plus de publicité pour les ouvrages d'Erotix ?

Nous en faisons de temps en temps dans *Beaux Arts Magazine*, nous faisons aussi parfois des dossiers de presse... Mais de manière générale il n'y en a pas besoin parce que les titres se vendent tous seuls.

ANNEXE 4

ENTRETIEN AVEC THIERRY PLAÏT, DIRECTEUR DES ÉDITIONS TABOU

PRÉSENTATION DES ÉDITIONS TABOU PAR THIERRY PLAÏT

La maison d'édition Tabou regroupe deux parties, Tabou Bd et Tabou traditionnel qui fait surtout du livre pratique. Je les ai voulu proches et pourtant séparés pour pouvoir diffuser les titres dans des milieux différents. En effet, Tabou BD en tant que BD mais surtout que BD porno, s'adresse surtout à des librairies spécialisées BD, contrairement aux titres de livres pratiques qui pourront se vendre un peu partout. La collection a presque 50 volumes et on vend nos albums à 15€ quelques soit la pagination. Nous sommes basés à Milly-la-Forêt dans le 94.

SUR LE MARCHÉ DE LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE EN FRANCE

Quelles évolutions avez-vous repéré dans la BD érotique depuis ces dernières années ?

Au début, vers la première moitié des années 2000, il n'y avait que La Musardine qui faisait un petit peu de BD avec sa collection Dynamite. Mes premières BD sont sorties en 2007, à cette époque où il n'y avait que nous deux sur le marché, surtout dû au fait que les nombreuses maisons des décennies précédentes n'existaient plus, elles avaient toutes fermé les unes après les autres au point que même les grands auteurs comme Manara ont eu des albums épuisés. À l'époque, personne ne voulait de la BD érotique car le marché du livre rejetait complètement l'érotisme et ceux qui n'ont pas su changer leur fusil d'épaule ont fait faillite. Avec La Musardine, on a vu que le marché prenait. Albin Michel avait été repris par Drugstore par exemple, mais c'est surtout le fait que les grandes maisons d'édition comme Delcourt ou Glénat ont voulu se relancer dans le genre, ce qui a relancé le marché. Ces maisons ont fait dans le classique (Manara, Crepax, Varenne...) et on peut voir qu'ils ont un certain pouvoir auprès du marché. La librairie commence à accepter de prendre ce type d'albums, on assiste progressivement à une véritable démocratisation du sujet. Il y a cependant un problème: la sexualité en Occident dans les arts est plus combattue que la violence ou que sais-je. On peut sans problème montrer, en héroïc-fantasy, des scènes de violence avec des boyaux sortant de partout, ça ne gêne personne, de même que des filles très court vêtues dont on essaye d'apercevoir la culotte, ça ne gêne personne. Mais dès qu'on parle de sexualité, tout le monde sort les parachutes et considère que c'est un sujet grave. Mais en bande dessinée, il y a une question fondamentale à laquelle il faut sans cesse penser:

quand se termine l'érotisme et quand commence la pornographie ? Chacun y va de sa définition, qui n'est pas toujours très juste et mais toujours très personnelle. On touche à l'intime et les gens y sont plus ou moins sensibles. Certaines personnes refusent de se souvenir de leurs « erreurs » de jeunesse et de leur découverte de la sexualité car ils se projettent en tant que parents, en tant que modèle de moralité. Pour beaucoup de gens, la sexualité n'existe pas avant 18 ans.

Peut-on encore aujourd'hui constater des cas de censure dans la bande dessinée en France ?

Le magazine BD *L'Immanquable* demande à plusieurs éditeurs du matériel pour leurs numéros spécial érotique et la plupart du temps, ils censurent en choisissant ce qu'on leur donne et verrouillent. Ils veulent de la « qualité », de l'inédit... mais au final, on parle toujours des mêmes auteurs. Du coup, nous ne travaillons plus avec eux, puisque nous éditions surtout des nouveaux auteurs.

VOTRE AVIS SUR LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE

Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au sujet ?

De la bande dessinée érotique, j'en ai lu quand j'étais jeune. J'avais 12 ans dans les années 1970 et j'ai lu les premiers *Echo des savanes*, les *Elvifrance*... J'ai fait de l'édition il y a vingt ans, puis par la suite j'ai rencontré Xavier Duvet qui m'a raconté sa galère avec son ancien éditeur, IPM, et j'ai commencé avec lui la BD en publiant ses albums.

Personnellement, quels sont vos auteurs phares et pourquoi ?

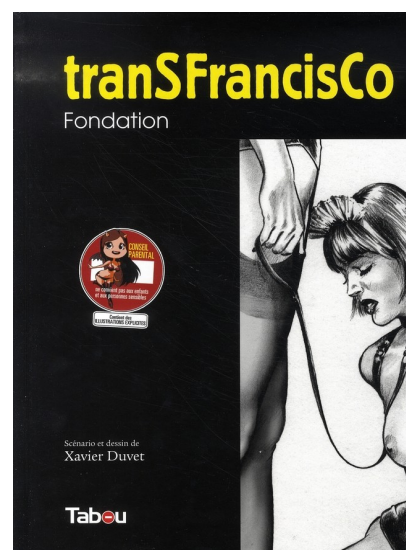
J'aime beaucoup le côté fou de Filobedo, le côté engagé de Duvet... Crepax et Pichard sont des auteurs que j'aurai bien aimé éditer ainsi que certains Manara comme *Le Déclat*, même si je trouve que les bouquins de Delcourt et Drugstore sont très beaux, ils ont fait du très bon travail.

Peut-on repérer des thèmes récurrents dans la BD érotique franco-belge ? Des tabous ? Des sujets étonnamment peu évoqués ?

Non il n'y en a pas plus que ça, il y a juste des sujets systématiquement esquivés à cause du marché et de son public: il est par exemple très rare de rencontrer deux hommes ensemble, ou un homme se faisant sodomiser. Cela s'explique surtout par le fait que la BD érotique est une BD d'homme hétérosexuel et que la société ne leur permet pas de se projeter dans l'anal. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la grosse majorité des lecteurs ne sont pas des libertins ou des gens particulièrement libérés.

Comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de BD érotique homosexuelle ?

Il y en a mais le problème c'est que la BD ou la littérature gay n'intéresse que les gays. C'est une communauté qui fonctionne en ghetto et qui n'achète ses livres que dans des boutiques gays et on tourne en rond. On a fait un essai avec *Mes Mecs de Barcelone* de Sebastià Coll Martín et même si ça n'a pas bien marché, c'est un sujet qui nous intéresse aussi.



Si c'est une question de marché réduit à cause des thèmes traités de manière érotique et qui ne parlent pas à la majorité, comment expliquer le succès de Xavier Duvet par exemple, dont les thématique ne sont pas très « grand public » (sodomasochisme, fétichisme, transsexualité, interrogation des genres...) ?

De nos jours, pour la grande majorité, l'homosexualité est un choix de vie alors que, par exemple, le fétichisme implique moins de changer sa vie. La plupart des fétichistes vivent normalement et peuvent avoir des rapports sexuels normaux. Ils ont juste une sorte d'obsession qu'ils assouissent de temps à autre. Les gays et les lesbiennes adoptent un mode de vie refermé vers la communauté, vers elle-même. On a essayé de vendre en librairie gay et lesbien mais c'est un univers très critique qui estime rapidement qu'il s'agit de BD porno fait par des hétéro pour leurs propres fantasmes.

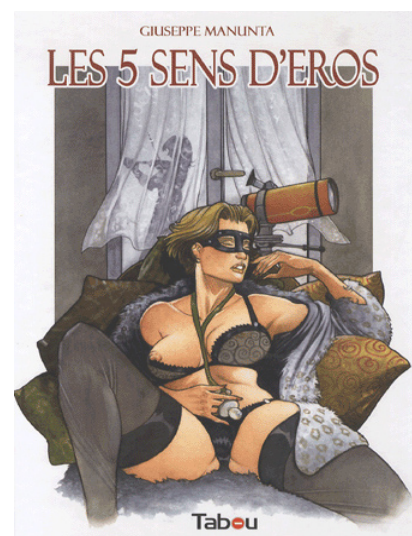
Comment expliquer l'élargissement du marché alors que l'on peut trouver un support érotique gratuitement partout sur Internet ?

C'est sûr, il y a eu du changement et Internet a pris le marché du magazine, mais le marché du livre reste un marché d'objet et surtout en BD car c'est un milieu où la collectionniste aiguë fait rage ! Les amateurs aiment collectionner et avoir l'objet chez eux. Internet n'entre pas dans la logique du lecteur de BD mais dans la logique de celui qui cherche à s'exciter. C'est parce que c'est du contenu gratuit, qu'on accepte une baisse de qualité, mais si on faisait payer les vieilles pages aux sites ou aux visiteurs, elles disparaîtraient. La qualité de l'objet a une grande importance pour le marché de la BD et pour tout le marché du livre en général. D'ailleurs, je suis persuadé que ceux qui survivront seront ceux qui auront fait des livres de beaux objets.

SUR VOTRE MÉTIER DE DIRECTEUR DE COLLECTION

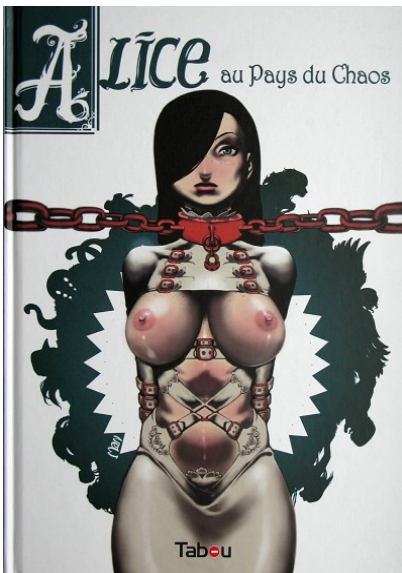
Quel a été le titre le plus populaire de votre catalogue ? (en terme de chiffres de vente aussi bien qu'en terme de renom)

Nos gros succès dépendent des années et ils sont très liés avec les titres qui ont eu du succès à Angoulême. Duvet a été très longtemps notre meilleur vente, nous avons aussi eu Trif (Cendrillon), Filobedo (*Le diable par la queue, L'île mystérieuse...*), Giuseppe Manunta (*Quand Cupidon s'en mêle, Les 5 sens d'Eros, Scandales...*), les séries Mara et Les Bêtes de Black City. Le succès de Xavier Duvet s'explique par son public captif, mais aussi par la rareté de ses concurrents sur le sujet, mis à part quelques classiques comme Georges Levis ou John Willie. Donc Duvet est le seul auteur de ce secteur encore en activité aujourd'hui. La plupart des éditeurs publient des morts (et de plus en plus datés), du coup une fois que le lecteur possède l'album c'est bon, il n'a pas à attendre le prochain ! Ce genre d'auteur était édité à une époque où il n'y avait rien et où les gens étaient en recherche et en demande, on pouvait faire quelques albums et être rapidement connu. Après, pour savoir quels auteurs d'époque ressortent aujourd'hui, c'est une question de qualité, car tout ce qui est sorti dans les années 1970 n'était pas de qualité !



Quels sont vos critères de publication ?

Notre principal critère de sélection est la qualité, qu'il y ait quelque chose de fort soit dans le dessin, soit dans le scénario. On n'hésite pas à faire travailler des gens qui ont de bonnes idées, même si la production coûte cher et est longue à rentabiliser. C'est pour cette raison que la plupart des maisons achètent des licences car il suffit de négocier un prix forfaitaire et de payer la traduction qui, en édition, ne revient pas très chère, puis on peut revendre les droits lorsque ça ne marche pas. Chez Tabou on fait les deux, de l'ancien et du nouveau. Cette année en revanche, on va sortir plus de nouveautés que de licences. La plupart des auteurs sont italiens car l'Italie a toujours beaucoup dessiné dans l'érotisme jusqu'à maintenant où le marché s'est effondré, et c'est pourquoi ces auteurs viennent travailler pour nous. Il y a aussi des Espagnols qui sont dans le même cas, ainsi que des Français. La plupart du temps, les auteurs viennent nous chercher avec des idées de scénarios originaux.



L'image des éditions Tabou, c'est d'être une maison qui édite des choses dérangeantes en sexualité sans se poser la question de savoir si c'est osé ou pas, le plus important étant la qualité. Filobedo en est un parfait exemple avec un dessin et un scénario de qualité. Comme vous le savez peut-être, chaque auteur de porno a une fixation ; la sienne c'est l'anal, ce qui donne sur le plan de l'image quelque chose de très porno mais avec un dessin d'excellente qualité. Je ne sais pas qui d'autres à part nous aurait pu le faire. Xavier Duvet quant à lui, travaille plus le SM et le trans. Il est très engagé et connaît le milieu, la plupart du temps ce qu'il dessine n'est pas inventé. Il n'y a que Pichard pour faire pareil, pour aller aussi loin. Nous essayons de retrouver l'esprit des années 1990 avec un côté *underground* qui s'est perdu aujourd'hui avec la capacité de dire des choses engagées sans se faire censurer. Aujourd'hui, tout est très conve-

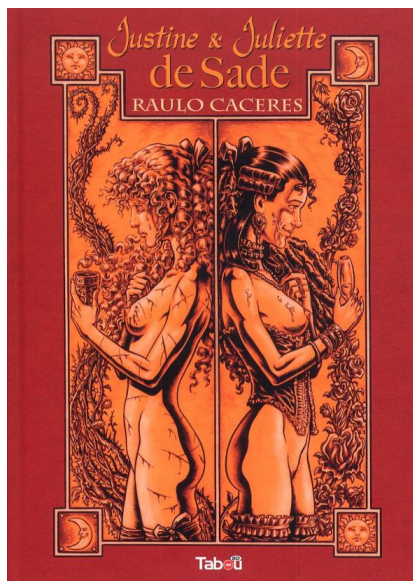
nu, toutes les questions un peu dérangeantes comme le racisme ou le féminisme sont complètement intouchables, le politiquement correcte a pris le dessus. On le voit bien avec les éditeurs qui fixent leurs limites sur un plan moral. Et pourtant, d'un côté ils clament ne pas faire de pornographie alors que de l'autre, ils éditent Pichard... Nous, on veut sortir de ce discours et être plus dans l'esprit de l'époque underground, l'esprit *Hara-Kiri*.

Quels sont vos tirages moyens ?

Entre 2000 et 3000 exemplaires et nous sortons entre 10 et 15 albums par an. La période de rush se situe avant Angoulême où tous les ans nous avons un stand. Cette année nous étions particulièrement bien placés, aussi étonnant que ça puisse paraître, dans la Bulle Grand Public, et pourtant tout s'est très bien passé avec le public. Nous sommes très satisfaits et nous essayerons de reprendre cet emplacement l'année prochaine.

Faites-vous parfois preuve d'auto-censure dans vos publications ?

En général non, on essaye simplement d'éviter la pédophilie, même s'il nous arrive parfois de flirter avec en représentant des mineurs mais qui sont plus de l'ordre du grand ado. On évite de représenter des mineurs de moins de 15 ans ainsi que les personnages pré pubères. La zoophilie est assez peu admise dans notre catalogue : ce n'est pas qu'on est contre mais on essaye de limiter les scènes zoophiles car on craint un peu les répliques du marché, c'est à dire que les lecteurs considèrent que toute notre collection est de la même envergure. En revanche, nous avons sorti la *Justine* de Sade sans censure, contrairement à la version de *Juliette* ou de *Justine* de Guido Crepax qui est très censurée. Il y a dans les livres de Sade de vraies actions de débauche de violence qu'on ne voit pas dans Crepax, avec des coups violents, des scènes de torture etc.



De manière générale, on est larges en matière de thématiques, mais on évite tout simplement ce qui est interdit par la loi, c'est-à-dire la pédophilie et notamment toute scène où la loi d'incitation à la débauche pourrait être invoquée. L'essentiel de cette loi se joue sur le problème de la représentation : je peux coucher avec une mineure de 15 ans consentante, mais pas l'emmener voir un film porno. C'est la même chose avec la drogue, on peut faire des livres sur les différentes sortes de cannabis mais pas sur comment en cultiver. En ce qui concerne la zoophilie, il n'y a pas de loi qui l'interdit mais c'est une question de culture : aujourd'hui, à l'endroit où nous sommes, on ne fait pas ce genre de choses.

Quant au pouvoir des associations, elles sont assez calmes depuis quelques années mais je suis persuadé qu'à un moment donné, il y aura quelque chose de ce côté-là. Les éditeurs reviennent prudemment sur le sujet du sexe, un jour arrivera le moment où, d'après les associations, nous serons allés trop loin. La question sera alors de savoir comment le marché va se comporter: va-t-il se défendre ou se plier, comme cela s'est passé il y a quelques années lorsqu'une association chrétienne s'était plainte car dans une grande surface culturelle, des BD de cul avaient été mises à portée d'enfants ? À partir de là, les libraires se sont mis d'eux-mêmes à tout cacher, ce qui a entraîné une longue période de disette pour les amateurs du genre. En bande dessinée, il faut en permanence jouer avec la question de ce qu'on montre ou pas, on travaille un peu dessus avec les auteurs mais la plupart du temps on leur laisse carte blanche. On essaye simplement d'éviter ce qu'a fait IPM avec de la pornographie gratuite et ses clichés habituels, on n'aime pas trop. On préfère faire travailler des gens avec de l'imagination.

Qui sont les lecteurs des ouvrages de Tabou ?

L'âge a baissé par rapport à ce qu'il était, notre lectorat se compose surtout de jeunes adultes, de 20-25 jusqu'à 50 ans. Il y a de plus en plus de femmes mais malheureusement peu dessinent. Ce n'est pas celles ne sont pas lectrices ou même intéressées, c'est juste que ce n'est pas habituel mais ça risque de changer, notamment en passant par la littérature : 50% des manuscrits que nous recevons sont écrits par des femmes. En bande dessinée on peut bien sûr penser au succès inattendu de *Fraise et Chocolat* d'Aurelia Aurita

aux Impressions Nouvelles: le dessin se veut non pornographique mais le thème est très engagé, il tourne autour de la sodomie, de la fellation, de la masturbation... On peut aussi penser aux Requins Marteaux qui ont décidés de faire du cul un peu sociable, rigolo, même si justement, leur collection manque de cul.

Quelle est la part de vente sur Internet de vos BD érotiques ? Qui sont vos distributeurs numériques ?

Pour la diffusion numérique, nous passons par Numilog, Digibidi et Ave!Comics, mais ça reste mineur. On ne s'y est lancé que depuis 2 ans environ et cela fait 6 mois qu'on s'engage vraiment. Nous sommes une équipe de 6 personnes et 3 à s'occuper de Tabou. On ne sort rien chez Apple où la censure est trop grande, contrairement à Amazon qui ne censure pas du tout. Le modèle d'Apple est effrayant car c'est une logique qui risque de s'étendre.

Quelle est la part de la vente par correspondance de vos BD érotiques ? Est-ce aussi important qu'auparavant ?

On vend un petit peu par correspondance en effet, mais les ventes ne sont pas importantes, en partie à cause de notre site Internet un peu daté, mais nous sommes en train de le refaire. En revanche, on travaille beaucoup avec La Musardine qui a un site de vente en ligne très visité.

À quels types de magasins vendez-vous vos BD mis à part les librairies ? (hyper-marchés, sex-shops...)

On vend mal et peu de livres dans les sex-shops car ce sont des magasins spécialisés surtout dans la vente de gadgets où la marge est très importante, du coup lorsque les gérants découvrent la marge du livre, ils n'essayent même pas ! Les « love shop », ces sex-shops plus glamour et grand public (Le Passage du désir, 1969...) ont plus un attrait à la culture, on y trouve plus de littérature et de livre pratique, mais pas tellement de BD car on est confronté au problème de l'illustration. Par exemple, Sade est entré dans la Pléiade, on peut le trouver chez Gallimard et pourtant, cela va au-delà de la sexualité, mais comme il s'agit de littérature et qu'il n'y a pas le problème de la représentation, ça passe. Et pour ne rien gâcher, il y a une véritable qualité littéraire aux livres de Sade. Par le passé, on rejetait tout ce qui était irréligieux ou immoral, maintenant les esprits s'ouvrent.

ANNEXE 5

ENTRETIEN AVEC BENOIT COUSIN, DIRECTEUR ÉDITORIAL CHEZ GLÉNAT ET ANCIEN DIRECTEUR ÉDITORIAL DU LABEL DRUGS- TORE

« Nous avons toujours été clairs aussi en amont, on ne voulait pas être sur le même créneau que d'autres éditeurs. Nous faisons du porno plus chic, plus tolérable, un peu à la Canal + à l'époque des films du samedi soir... On voulait que nos publications restent des livres avec une certaine qualité artistique. Ici, on n'est pas le même positionnement, c'est une manière différente de concevoir les livres. »



SUR LE MARCHÉ DE LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE EN FRANCE

Quelles évolutions avez-vous repéré dans la BD érotique depuis ces dernières années ? Pensez-vous qu'il y ait eu un effet *Fifty Shades of Grey* récemment ?

Je ne pense pas que *Fifty Shade of Grey* a eu un effet aussi direct sur les ventes de BD érotique. C'est sûr qu'aujourd'hui, la tolérance autour de l'érotisme est sans commune mesure avec ce qu'on a connu avant mais la BD a tout de même la notion d'image que ne contient pas la littérature. Il y a indéniablement eu un effet *Fifty Shades* mais qui dépend quand même énormément du media. Entre le texte et la BD, on ne parle pas du même objet, même si le sujet est similaire.

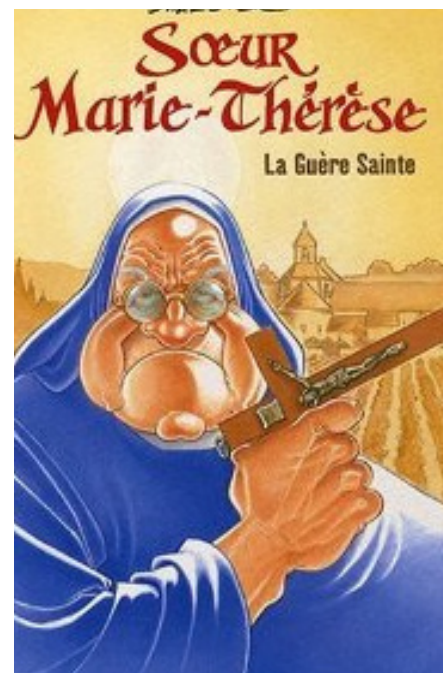
Quelle serait votre définition d'une «bonne» BD érotique ?

Aussi bien en tant que lecteur qu'en tant qu'éditeur, je tiens à ce que la BD me raconte une histoire, aussi sommaire et banale qu'elle puisse être. Je ne veux pas un simple catalogue de positions à visée masturbatoire, Internet est la pour ça, avec de vrais gens et un effet cent fois plus fort que la BD. Pour moi en BD érotique, il doit y avoir vocation à aller vers quelque chose qui s'approche de l'oeuvre d'art. A partir du moment où il y a l'ambition de la création, je pense que ça mérite d'être enrobé d'une histoire même très simple, mais que ce soit la vraie justification.

VOTRE AVIS SUR LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE

Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au sujet ?

Ce n'est pas moi qui ai créé le label Drugstore chez Glénat, il est apparu avec le rachat du fonds Albin Michel BD en mi-2007. Albin Michel se séparait de son catalogue BD que nous avons donc dû renommer, au début en «Le Vent des savanes», mais je détestais ce nom perdu entre L'écho des savanes et Vent d'Ouest. La collection avait encore au moment du rachat quelques titres dans les tuyaux et nous nous sommes chargés de leur sorties que nous avons édité sous la marque Vent des Savanes. Par la suite, Glénat a repris le magazine *L'Echo des Savanes* dont le titre était la propriété d'Hachette, il a donc fallu changer le nom à ma plus grande joie ! L'idée du nom du label Drugstore vient des auteurs Mezzo et Pirrhus et nous l'avons lancé à la rentrée 2008. Dans les trois mois suivant ce lancement, nous avons sorti *Le Roi des mouches*, *Soeur Marie-Thérèse* et le tome 3 de *Borgia* de Jodorowsky et Manara. La construction du catalogue s'est faite au fur et à mesure. En avril 2012, nous avons décidé d'arrêter le label



Drugstore car la production n'était au final pas si différente du catalogue Glénat et Vent d'Ouest (sauf justement en érotique), et proposer trois labels de BD dans un marché déjà compliqué, c'était un pari ambitieux. Glénat est une maison qui a plus de 40 ans d'existence et Vent d'Ouest 25, nous ne pouvions pas rivaliser avec nos quelques années d'existence! Nous avons donc dispatché les titres du catalogue entre les deux autres labels. Dans un autre contexte, on nous aurait peut-être donné plus de temps pour nous installer; une marque ne se met pas en place du jour au lendemain, c'est une construction progressive, malheureusement, le marché ne l'a pas permis. Nous n'avions pas de blockbusters, maintenant le titre le plus fort reste Soeur Marie-Therese ; des classiques comme Manara marchent bien mais dans des proportions bien moindres à la nouveauté. La vitrine des éditions Glénat ne permettait pas de faire de l'érotisme car ça dénotait avec l'image de la maison : on ne peut pas se permettre de mélanger Titeuf et Manara dans l'esprit des lecteurs. Drugstore était pour ça un parfait entre deux. Ce label n'est pas mort, juste mis en sommeil. Nous ressortirons des titres plus osés pour préserver l'image de la maison et de ses auteurs.

Personnellement, quels sont vos auteurs phares et pourquoi ?

J'adore *Lost Girls*, je travaillais chez Delcourt au moment où ils ont décidé de l'éditer et ce titre m'a beaucoup marqué. J'aime aussi beaucoup Manara, même si tous les titres ne se valent pas, mais par exemple le premier tome du *Déclat* est pour moi une pure merveille. Je trouve que Magnus et plus spécialement ses *110 pilules* est un très grand bouquin ainsi que *Necron*. J'aime aussi beaucoup Les Perles de l'amour, ce projet parodique avant d'être un projet érotique, qui détourne tous les titres cucul la praline à la Barbara Cartland par le biais de l'érotisme, avec cet imaginaire de l'érotisme flamboyant autour de cette Inde exotique et cliché pleine de harem et de sultans pervers...

À votre avis, pourquoi la BD érotique est-elle aujourd'hui de plus en plus populaire alors que l'on peut trouver un support érotique gratuitement partout sur Internet ?

Nos BD se distinguent ici de chez un éditeur plus « hard » en ce que les auteurs qui dessinent sont de vrais auteurs: le dessin de Manara ou de Rotundo est beau avant d'être bandant, il est tout à fait explicite car il revendique son statut d'ouvrage érotique, mais il y a une vraie recherche de mise en scène, une vraie narration, il ne s'agit pas bêtement d'assouvir des fantasmes. Manara, et ça se voit dans son travail, est pétri de culture classique comme la peinture. Ici il s'agit surtout d'anatomie, mais il aurait pu choisir de faire de la BD d'aviation ou autre, mais il a choisi de glorifier le corps de la femme. Il le fait sérieusement mais toujours avec une pointe d'humour, il fait autant rire qu'il titille les sens. C'est la même chose avec Rotundo qui se réfère dans son *Ex-Libris éroticis*, à des ouvrages qui ont existé il y a 500 ans mais il en a pris la version érotique. Magnus dans ses *110 pilules* reprend un conte chinois. Il y a un travail sur le patrimoine, la littérature, l'histoire de l'art qui stimule les sens autant que l'intellect. Si le lecteur veut juste assouvir ses bas instincts, il n'y a aucun intérêt à aller vers la BD érotique, il y a Internet et l'art, on s'en fout. De plus, qui dit œuvre d'art, dit anoblissement de l'objet, légitimité, possibilité d'en faire un cadeau. Ça permet de faire sortir le genre du côté sous le manteau, de la vulgarité, et c'est bien le but de nos intégrales avec un bel écrin pour magnifier l'œuvre d'art avant tout, avant même l'œuvre érotique.



SUR VOTRE MÉTIER DE DIRECTEUR DE COLLECTION

Quel a été le titre le plus populaire de votre catalogue ?

Sœur Marie-Thérèse a vendu 100 000 exemplaires lors de la sortie du dernier tome, ce fut une belle locomotive mais la seule dont on disposait. Manara aussi marche bien, le tome 4 de *Borgia* s'est vendu à 35000 et le tome 1 à 50000. La collaboration du scénariste Jodorowski et du dessinateur Manara est prestigieuse, c'est un beau mariage. Après, c'est sûr que la sortie de la série télé a fait du bien à la BD, même s'il s'agit juste d'un petit coup de pouce. Il y a aussi le livre d'Agnès Giard, *L'imaginaire érotique* au Japon qui s'est très bien vendu, à plus de 10000 exemplaires.

Quels étaient vos critères de publication ?

Le catalogue d'Albin Michel BD était très varié et pour nos nouveaux titres, il fallait garder cette étendue variée du spectre Albin et donc faire de tous les genres, sauf du manga ou de la jeunesse car nous avons déjà des collections dédiées chez Glénat. Nous avons développés des titres dans la lignée de la production de Delcourt, Glénat, les Humano ou Soleil avec de la science-fiction et de l'heroic-fantasy, mais avec des auteurs plus jeunes, moins académiques, bercés de blockbusters, de jeux-vidéos et de culture populaire. Il y avait aussi des spécificités à commencer par de l'érotisme car c'était un genre qui n'existait plus chez Glénat depuis les collections du Marquis ou de Selen. Nous étions dans une période où l'érotisme était à la mode en BD, donc ce label était idéal pour développer ce genre. Nous avons

donc fait un travail sur le fonds (comme la ressortie des Manara en couleur, en intégrale etc.) et tenté l'aventure de quelques titres inédits. Quand Drugstore a sorti de la BD érotique et que ça a commencé à se voir, nous avons commencé à recevoir des projets de BD porno dont le but était uniquement un emboîtement des corps ; dans ces cas, là on refusait. Il y a le gonzo et il y a l'art ; nous, on a choisi l'art.

Pour moi, le vrai renouveau du genre, c'est *Lost Girls, Première Fois* et *Fraise et Chocolat*. Ce sont principalement ces trois titres qui ont sorti l'érotisme de son ghetto et ont remis le genre sous le feu des projecteurs. La Musardine a continué ses parutions comme avant, d'autres ont vu le jour comme Tabou ou Erotix, mais sur l'ensemble la production, il y a surtout des titres de fonds et pas de la création, car la création coûte bien plus cher à produire. Il y a un vrai problème autour de l'érotisme en BD : on ne fait pas de pile ! Les commandes en nouveautés sont mesurées, on ne les affiche pas comme le dernier *Largo Winch*, mais les ventes de fonds sont hyper régulières et le taux de retour très faible. Sauf exceptions, on reste sur des ventes moyennes pas vraiment délirantes mais qui restent

proportionnées à l'investissement de départ, c'est à dire un à valoir et une fabrication peu coûteux. La création est tout de suite plus chère et le remboursement des investissements plus compliqué. On a donc fait quelques titres originaux: *Maharaja, Hot Charlotte* et *Paradise Island*. Nous avons travaillé avec des auteurs qui avaient envie de faire de la BD érotique mais qui n'osaient pas se lancer car ils avaient une activité de dessinateurs grand public à côté, certains ont donc prit un pseudo. Et puis la création en BD érotique coûte bien sûr plus cher à sortir que de la réédition, mais moins cher que de la création grand public, les auteurs comprennent que sur ce type de marché, leurs à valoir et leurs pourcentages sont moins élevés. Nous avons tirés *Maharaja* à 4000 exemplaires, ce titre a marché comme nous avions prévu, sauf qu'à notre grande surprise, nous avons dû le réimprimer. Mais nous restons prudents sur ce type de projets, nous n'en a pas relancé d'autres sur ce même mode, nous sommes plutôt revenue à du patrimonial comme la réédition de Dodo ou des Perles de l'amour.



Il y a donc une vraie appréhension à l'idée de faire de l'érotique chez les auteurs BD ?

Les auteurs de *Paradise Island* ont un pedigree archiclassique en BD en jeunesse, il y avait une vraie frilosité à mélanger toutes leurs productions sous un vrai nom. Les auteurs de *Maharaja*, en revanche, sont plus jeunes et ils se sont surtout lancés dedans pour le fun, pour dénoter complètement de ce qu'ils avaient l'habitude de faire. Après, c'est du cas par cas. Nous allons bientôt sortir des illustrations érotiques de Brüno qui, au contraire, assume complètement. Il faut dire aussi que son dessin stylisé s'y prête bien, ni vulgaire ni mal connoté dans la BD porno.

Faisiez-vous parfois preuve d'auto-censure dans vos publications ? Si oui, pourquoi ?

Non, on a fait ce qu'il fallait pour ne pas avoir ce genre de problème. Nous n'avons pas mis les titres sous blister mais on a rajouté un sticker « Pour public averti », parfois imprimé directement sur la couverture. On fait attention car même les représentants sur le terrain nous rapportent qu'il y a encore des libraires frileux avec un vrai blocage. On nous demande clairement de le signaler lorsqu'un bouquin possède un contenu explicite. Mais nous avons toujours été clairs aussi en amont, on ne voulait pas

être sur le même créneau que Dynamite ou Tabou. Nous faisons du porno plus chic, plus tolérable, un peu à la Canal + à l'époque des films du samedi soir... On voulait que nos publications restent des livres avec une certaine qualité artistique. Ici, on n'est pas le même positionnement, c'est une manière différente de concevoir les livres.

Vendez-vous à des surfaces spécialisées genre sex-shops ? Et à l'inverse, en hyper ?

Nous n'avons pas touché le segment des 100% spécialisés pornographie. On a essayé mais ça n'a jamais marché car les tenanciers répondaient : « On a tous les objets physiques et des DVD avec de vraies images et de vrais gens, comment les clients peuvent s'intéresser aux bouquins après ça ? Ils sont trop soft ! » Et puis contrairement aux libraires, aucun de ces magasins n'a de compte chez Hachette qui nous diffuse, ça aurait été une vraie galère administrative... Bref, les commerçants n'étaient pas intéressés.

Concernant la vente physique, nous n'avons pas eu de retour sur le terrain ou de typologie des lecteurs de la part des représentants. En revanche, nos ventes sur Internet sont très bonnes et notre réasort est régulier chez Amazon et la Fnac. D'ailleurs je me rappelle, c'était étonnant, pour la St Valentin en 2012, la Fnac Digitale à Odéon avait fait une grosse opération sur les livres érotiques assimilant le sexe et l'amour, et nos bouquins se sont tous retrouvés en facing ! Nous étions très fiers ! Mais malgré ce succès du genre, on remarque quand même le succès des points de vente dématérialisés, il y a toujours un impact fort du « sous pli discret ». Certes on s'affiche plus qu'avant, mais on a tout de même besoin d'une certaine discrétion.

En revanche chez les Hypermarchés, ce n'est même pas la peine d'essayer ! Les BD adultes sont bannies et plus du tout tolérées, c'est le lieu de passage familial par excellence. Même avec l'effet *Fifty Shade of Grey* qui s'y vend aussi, ça reste du texte qui n'offense personne. Nous, on vend de l'image et le frein se fait là.

ANNEXE 6

ENTRETIEN AVEC ANNE HAUTECOEUR, DIRECTRICE ÉDITORIALE DE LA MUSARDINE

PRÉSENTATION DE LA MUSARDINE PAR ANNE HAUTECOEUR

La Musardine est à la fois éditeur, libraire et véciciste. Elle est composée de différents labels, comme Media 1000 en littérature poche et Dynamite en BD. Cette collection BD a été créée en 2004 sous l'impulsion de Bernard Joubert, puis Christian Marmonnier l'a remplacé au poste de directeur de collection et depuis, même si nous collaborons toujours avec Christian, il n'y est plus directeur de collection à proprement parler. C'est Claude Bard et moi-même qui nous occupons aujourd'hui de ce label. Dynamite comprend trois collections principales : les albums traditionnels au format 24x32, la collection Outrage dont les albums se rapprochent du roman graphique avec une forte pagination et du noir et blanc, et la collection Petits Pétards qui sont des petits formats souples proche de ceux des fanzines. Dynamite est diffusé par Belles Lettres. Nous sortons une dizaine de titres par an chez Dynamite qui compte actuellement 80 titres au catalogue.



SUR LE MARCHÉ DE LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE EN FRANCE

Quelles évolutions avez-vous repéré dans la BD érotique depuis ces dernières années ?

Il y a bien sûr des évolutions dans le secteur. IPM s'est arrêté au début des années 2000 et la collection Dynamite a commencé en 2004. Pendant une période de 5-6 ans, nous étions les seuls éditeurs de BD érotique en France ! Ce marché a connu une grande époque dans les années 1970, puis par la suite un vrai rejet de la part des libraires, notamment car leurs rayons étaient très fréquentés par les enfants. Il faut savoir qu'avant, tout le monde, même les gros éditeurs publiait de la BD érotique, et ces acteurs là ce sont remis depuis ces dernières années à en refaire, comme Delcourt ou Glénat. Delcourt comme Glénat se sont concentrés sur de la réédition de grands classiques du genre avec des auteurs comme Frollo, Pichard, Manara... ici c'est plutôt de l'érotisme soft, alors que le créneau de Dynamite est plutôt celui de la BD hard, explicite. Nous nous sommes longtemps interrogés

sur la pertinence de cette ligne éditoriale et nous avons tenté de faire du plus soft sous notre label La Musardine, comme avec l'adaptation de la collection Osez en BD, en coédition avec Glénat, ou avec l'album de Pichard Blanche Epiphanie, ou encore de l'humoristique... nous avons donc fait plusieurs tentatives mais qui n'ont pas marché. Il y a cinquante raisons possible à cela : La Musardine n'est pas forcément connue pour éditer de la BD et cela a peut-être déstabilisé nos libraires, ou alors ça ne correspondait pas au goût du public.... Bref, ces tentatives ratées nous ont confortés dans l'idée qu'il fallait mieux faire de la BD hard puisque qu'il y avait une vraie attente du public et un lectorat fidèle.

Peut-on encore aujourd'hui constater des cas de censure dans la bande dessinée en France ?

Pas que je sache, je n'ai pas été témoin de quoique ce soit, du moins pas depuis que je travaille ici.

VOTRE AVIS SUR LA BANDE DESSINÉE ÉROTIQUE

Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous venu à vous intéresser au sujet ?

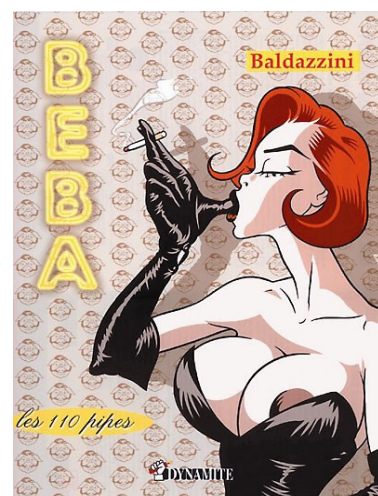
Je sortais d'un DESS à la Sorbonne-Nouvelle, j'ai choisi de faire mon stage à la Musardine... et j'y suis depuis maintenant 12 ans ! J'ai choisi La Musardine d'abord parce que je trouvais le domaine intéressant, mais aussi parce que souhaitais travailler dans une maison d'édition petite et indépendante, ce qui est le cas ici. C'est passionnant car autour d'un sujet de niche comme l'érotique, on publie aussi bien des poches que des essais, des guides pratiques, des BD... les formats sont donc nombreux et les auteurs très différents, on travaille avec plusieurs imprimeurs, plusieurs diffuseurs... on démultiplie le travail. Ici, la librairie/maison d'édition fonctionne avec un libraire, trois personnes qui s'occupent de la vente par correspondance, le directeur de la maison, moi-même la directrice éditoriale, une comptable, deux maquettistes, un attaché de presse à mi-temps, plusieurs directeurs de collection extérieurs, sans compter les intervenants externes comme les correcteurs, les traducteurs...

Personnellement, quels sont vos auteurs phares et pourquoi ?

Parmi ce qu'on édite, j'aime beaucoup Roberto Baldazzini qui a un univers bien particulier, presque poétique... j'aime aussi beaucoup le travail de Quinn, auteur d'*Ombres et lumières* : il a un trait et un univers ultra réaliste qui pourtant reste toujours dans l'élégance. Pour les productions des autres éditeurs, je ne pourrais pas vous dire grand-chose car je ne suis de base pas une lectrice de BD et encore moins de BD érotique...

À votre avis, pourquoi la BD érotique est-elle aujourd'hui de plus en plus populaire (ressortie des classiques, ouverture du sujet vers les autres genres comme l'autobiographie...) alors que l'on peut trouver un support érotique gratuitement partout sur Internet ?

La BD érotique a un vrai public de collectionneurs. Même si nous avons de très bons chiffres de vente en numérique (malgré le fait que nos livres soient tous disponibles en piratage, nous le savons), même si une part du public va se contenter de consulter la BD sur internet, nous avons une vraie clientèle de

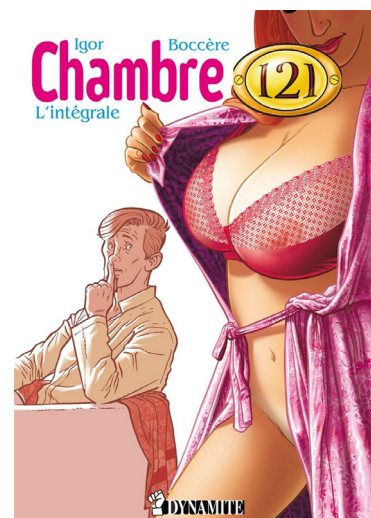


collectionneurs et on le voit à Angoulême lorsque les auteurs viennent dédicacer. Le public vient avec son album et y est très attaché. En BD érotique, nous avons vraiment le public de la BD traditionnelle, celui qui est attaché au style du dessinateur, à l'objet-livre.

SUR VOTRE MÉTIER DE DIRECTRICE EDITORIALE

Quel est le titre le plus populaire de votre catalogue ? (en terme de chiffres de vente aussi bien qu'en terme de renom)

Les albums de Giovanna Casotto se vendent très bien, avec 8000 exemplaires écoulés pour *Oh ! Giovanna !* On doit régulièrement faire des retirages, ce qui nous pose problème car faire des réimpressions coûte cher, ce sont de gros budgets et on ne sait pas quand tout sera écoulé, d'autant plus qu'il faut par la suite en garder en stock, et qui dit stockage dit argent. En revanche, nous avons une très bonne rotation du fonds, tous nos classiques continuent de se vendre régulièrement. On ne fonctionne pas sur une logique de « coups » éditoriaux, on fonctionne surtout sur la durée. Pour en revenir aux titres les plus populaires, *Chambre 121* est en passe de devenir notre meilleure vente puisque nous avons sorti l'intégrale en janvier 2012 et nous en sommes aujourd'hui à 7000 exemplaires vendus. La collection de petits formats type fanzine *Petits Pétards* est très pratique car elle permet de faire des tests sur un ou deux volumes d'une série et de le continuer sur l'intégrale si la série a rencontré du succès.



Quels sont vos critères de publication ?

Il faut bien sûr que ce soit explicite, c'est une première chose, après ce sont les mêmes que chez un éditeur lambda : la qualité du dessin, du scénario, mais aussi la faisabilité. Par exemple je ne peux pas éditer une BD de 250 pages qui ne rentrerait ni dans les critères de mes lecteurs ni dans mes collections.

Faites-vous parfois preuve d'auto-censure dans vos publications ? Si oui, pourquoi ?

Pas vraiment. Déjà parce qu'on ne se retrouve jamais confrontés à un problème au dernier moment (comme nous faisons essentiellement de l'achat de droits à l'étranger, nous avons connaissance de l'intégralité des BD que nous décidons de publier au moment où on le décide !), et puis parce que de toute façon on ne peut pas retoucher puisqu'il s'agit d'histoires déjà écrites et dessinées. En revanche, par exemple, ça nous arrive de tomber sur du matériel venant notamment des Etats-Unis tellement outrancier que ça n'est plus du tout réaliste, mais très explicite. Avec ce genre de choses, nous n'aurons pas de problème légalement parlant, mais c'est en librairie que ça pourrait devenir compliqué de faire passer la pilule. Nos BD sont filmées avec une mention « réservé aux adultes » pour le libraire. Mais nous n'avons pas eu de retour de lecteur qui se plaignent ni même de libraires, car ceux que ça dérange ne vendent pas nos titres et c'est tout, mais nous n'avons pas eu de problèmes légaux.

Pourquoi y a-t-il tant d'achats étrangers dans la plupart des publications de BD érotiques et non pas plus de créations originales ?

Nous faisons quasi-exclusivement de l'achat de droit car la création pèse lourd sur les budgets, hors si Dynamite marche bien, on reste sur des tirages entre 2000 et 3000 exemplaires. On ne peut donc pas consacrer un budget de 10 000 ou 15 000€ dans un album. De plus, le fait de reprendre quelque chose de déjà commercialisé permet de se rendre compte du chiffre de vente potentiel. On publie essentiellement des albums édités en Espagne chez La Cupula qui sont les seuls aujourd'hui en Espagne à faire de l'érotique en BD, et on reprend aussi des choses déjà publiées en France par le passé notamment par IPM. On ne travaille pas avec le fonds Elvifrance car le matériel qui venait d'Italie était fait au kilomètre par un système de publication par magazine et c'est très compliqué au niveau des contrats de retrouver les auteurs ou les ayants droits, de voir où sont les droits... Mais c'est tout le jeu dans le domaine de la BD érotique qui est parsemée de traductions d'éditeurs peu consciencieux, d'absence de contrat, de commandes passées aux auteurs payés à la planche sans pourcentage ni quoique ce soit....

Qui sont les lecteurs des ouvrages de Dynamite ?

C'est un lectorat très masculin, entre 30 et 40 ans. Nous n'avons pas fait d'études là-dessus mais nous pouvons nous en rendre compte lorsque nous le rencontrons dans les festivals.

Faites-vous appel à un marketing particulier pour ce type d'ouvrages ?

Non pas du tout, nous ne faisons pas de pub, déjà car nous n'avons pas forcément de budget pour, mais aussi parce que, au-delà du réseau de librairies traditionnel, notre propre librairie et la VPC sont très importantes, il s'agit de ventes directes. Notre but n'est pas uniquement la diffusion la plus large possible mais bien de choyer notre clientèle très fidèle! Nous sommes la seule librairie à proposer tout ce qui existe en matière de BD érotique, et ça nous rend plus riches que de passer des pubs je ne sais où. Il s'agit d'une librairie spécialisée dans le livre érotique sous toutes ses formes, tous éditeurs confondus, relayée par une activité de VPC ainsi qu'un site internet. Nous fournissons encore un catalogue papier et nous avons un entrepôt en banlieue parisienne, ainsi que trois personnes qui s'occupent uniquement de la VPC, qui traitent par mail et par téléphone des commandes de particuliers uniquement. Il est vrai que l'on a réduit la fréquence de nos catalogues ces dernières années parce qu'on pense qu'à terme, internet viendra les supplanter, mais notre clientèle traditionnelle est encore très attachée au papier. Et puis c'est un support qui permet des tirages thématiques (BD, guide pratique, collections...) triés par auteurs et qu'il est agréable d'avoir entre les mains.

Comment s'organise la distribution numérique de vos BD érotiques ?

C'est un peu compliqué, ça diffère selon les labels mais sur les Bd de Dynamite nous passons par Numilog. Elles sont vendues sur le site de Numilog ainsi que ceux de quelques-uns de leurs partenaires comme Charmebooks.com. Elles sont aussi vendues sur notre site qui est alimenté par un web-service Numilog. Nous avons aussi un contrat direct avec Amazon avec qui la mise à disposition des titres BD et leur conversion sont en cours. Mais nous rencontrons quelques problématiques de format, puisque la BD est forcément plus compliquée à mettre sur écran que le texte, et puis l'epub fixed

layout n'est pas lisible partout... On ne sera jamais diffusés chez Apple du fait de leur censure envers les publications à caractère érotique, mais on sait qu'on a un potentiel important. Nous sommes aussi distribués sur Digibidi et Bdbuzz, des revendeurs numériques spécialisés BD. En 2012, le numérique pesait tout de même 12% du chiffre d'affaire globale de nos éditions, même s'il ne s'agit pas que de BD c'est tout de même la preuve que l'on doit apporter de l'intérêt à cette dimension-là ! Nous passons quand même par Apple pour notre label de littérature Musardine, lorsqu'il ne s'agit que de texte nous n'avons pas de problème de censure. Nous avons des bons résultats en numérique par nos plateformes actuelles même si nous ne pourrions jamais nous faire distribuer par Apple qui ont des critères strictes sur la pornographie en image. Même si nous ne sommes pas présents partout, nous étoffons notre catalogue numérique avec le temps, nos résultats encourageants nous y poussent.

ANNEXE 7

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC BOILET, AUTEUR ET ANCIEN DIRECTEUR ÉDITORIAL CHEZ SAKKA



BIBLIOGRAPHIE

- La Nuit des Archées - scénario de Guy Deffeyes (Bayard Presse 1983)
Les Veines de l'Occident t1, la Fille des Ibères - scénario de René Durand (Glénat 1985)
Les Veines de l'Occident t2, le Cheval-démon - scénario de René Durand (Glénat 1988)
Le Rayon vert, réédition revue et augmentée (Les Impressions Nouvelles 2009)
36 15 Alexia (Les Humanoïdes Associés 1990, rééd. Ego comme X 2004)
Love Hotel - en collaboration avec Benoît Peeters (Casterman 1993, rééd. Ego comme X 2005)
Tōkyō est mon jardin - en collaboration avec Benoît Peeters et Jirō Taniguchi (Casterman, 1997, rééd. 2003, rééd. Ego comme x 2011)
Demi-tour - en collaboration avec Benoît Peeters et Emmanuel Guibert (Dupuis Aire libre 1997)
L'Épinard de Yukiko (Ego comme X 2001)
Mariko Parade - en collaboration avec Kan Takahama (Casterman 2003)
L'Apprenti Japonais, textes, dessins, photographies (Les Impressions Nouvelles 2006)
Elles (Ego comme X 2007)
Vivi des Vosges - en collaboration avec Aurélia Aurita (Les Impressions Nouvelles 2011)

Comment en êtes-vous venu à la bande dessinée érotique ?

Je n'ai pas le sentiment de faire de BD érotique, je m'intéresse surtout à l'amour, au sentiment amoureux, au désir, aux regards... La relation sexuelle est une partie non négligeable de la relation de couple, mais il y a aussi tout ce qu'il y a autour comme les cinés, les restos, les promenades, les engueulades... En fait, je lis de moins en moins de BD, je m'intéresse plutôt au cinéma. La BD en général m'ennuie, mais surtout la BD érotique ! Lorsqu'il est sorti en France, le livre *L'épinard de Yukiko* n'a pas été présenté comme de la BD érotique, juste comme une autobiographie. Il a été traduit en neuf langues, mais aux États-Unis et au Brésil, il a été vendu comme étant de la BD érotique pour faire mousser le truc, et en Chine et à Twain il a été vendu sous cellophane avec un bandeau « do not open » !

Comment comprenez-vous le succès de *Fraise et Chocolat* d'Aurélia Aurita (titre auquel vous n'avez pas directement participé mais dont vous êtes le protagoniste principal avec l'auteur elle-même) ?

Fraise et Chocolat a touché beaucoup de gens et de couples parce qu'il sort du cadre érotique. C'est un livre qui parle de tout dans la relation de couple, de la sexualité mais aussi des tabous. En BD il y a un véritable tabou lié au sexe, on n'en parle pas. Le but de *Fraise et Chocolat* n'était pas de faire de la BD érotique mais de raconter une histoire d'amour, et évidemment il y a du sexe dedans. Ce qui m'embête dans le genre érotique, ce sont les stéréotypes, la façon dont sont présentées les choses, la manière de faire... La relation sexuelle est un moment précieux de la relation, mais qui est aussi important que tout ce qui est en amont, l'intérêt est d'essayer de saisir le plaisir, de l'exprimer.

Si vous ne lisez plus de bande dessinée, y a-t-il un livre ou un film dont le travail sur l'érotisme vous a particulièrement touché ?

J'ai vu une exposition récemment sur ce sujet à la Maison de la photo sur le travail de Claude Nori, une photographe qui a passé sa vie à essayer de saisir sur la pellicule le regard d'une femme, le moment le plus bref mais significatif, le bonheur dans des expressions de femmes. Ce travail m'a beaucoup touché et impressionné. Les films qui m'ont marqués ne manquent pas, mais récemment j'ai vu *Femme en Afrique* de Raymond Depardon. Je ne sais pas si tu connais sa filmographie, mais il réalise d'habitude plutôt des documentaires. Ici c'est une sorte de fiction, filmée comme un reportage sur le désir et dans lequel il a tout à fait réussi à saisir son essence. J'ai une éducation aux Beaux-Arts, mais je puise principalement mes idées dans le cinéma. Lorsque je vois un film, je veux qu'il change ma vie, de même que quand je fais un livre, je veux qu'il change la vie de mon lecteur. C'est bien sûr une alchimie aléatoire, il faut que le livre tombe au bon moment chez la personne et change sa vision des choses. Pour moi le cinéma n'est pas une distraction, pour cela il y a *World of Warcraft* ! Je me mets devant et je peux y passer des heures ! Non, pour moi il faut qu'il y ait un enjeu.

Mes réalisateurs fétiches sont nombreux: François Truffaut, Claude Lellouche, Yasujiro Ozu... mais j'aime aussi des réalisateurs grand public quand ils font des bons films, comme Kubrick ou Spielberg. Il peut aussi y avoir des réalisateurs dont la filmographie m'accroche moins mais qui peuvent me marquer sur un film comme Hiroshi Teshigahara avec *La femme des sables*.

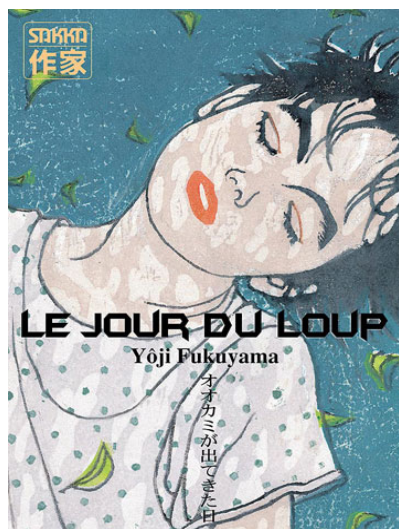


Savez-vous si vos ouvrages ont été l'objet d'une censure particulière ?

L'épinard de Yokiko a connu la censure au Japon car il devait à l'origine passer dans une émission d'apprentissage du français sur la chaîne NHK. Je leur en ai parlé comme d'un manga qui se rapprochait d'un film français, dans lequel on montrait le quotidien de personnages. Ils étaient d'accord avec cette idée de montrer l'évolution de la relation qui devait se finir dans un love hôtel [petits hôtels très nombreux au Japon dont les chambres sont à la location quelques heures, généralement pour des relations sexuelles NDL]. Je leur ai présenté les rushes au fur et à mesure de l'avancement et ils étaient toujours très enthousiasmés.

siastes. La rédactrice en chef était très émue lorsqu'elle recevait mes rushes, ses mains tremblaient alors qu'elle me disait « c'est beau! ». J'ai donc dessiné la fameuse scène de la découverte de l'épinard où le héros se trompe de mot en japonais, et dit « épinard » pour dire « nombril ». C'est une scène à la fois très forte et très importante puisqu'elle explique le titre. Mais le jour où je remet les planches finales, la rédactrice en chef est mutée et remplacée par... un rédacteur ! Ce rédacteur en chef fait arrêter les planches chez l'imprimeur, prend rendez-vous avec moi, se déplace pour me voir à l'autre bout du Japon où j'étais alors pour m'expliquer qu'il a décidé de supprimer la scène en question, qu'il veut continuer l'histoire mais sans cette scène de sexe. J'ai donc continué l'histoire mais j'ai tout de même dessiné les scènes de sexe pour une revue de manga érotique (*Erotix*). J'ai jonglé comme ça entre les deux publications et j'ai dû compléter les scènes manquantes pour cette publication érotique. Sinon, comme je l'ai dit, je n'ai pas connu de censure en Chine même si le livre était tout de même mis sous cellophane. En France, c'est considéré comme une histoire normale mais pas en Chine.

Vous avez tout de même publié dans une revue érotique, même si vous n'aimez pas le genre !



Je n'aime pas les découpages en genre, le défaut de la manga est qu'elle cible ses lecteurs, les confortant ainsi dans des clivages et des stéréotypes. Ce qui m'a plu dans cette revue manga *Erotix*, c'est que justement, j'y voyais publié tous les auteurs que j'aimais bien, un peu comme dans le magazine *Actuel* en France dans les années 1970. Les auteurs se libéraient ici en dehors des codes et des genres. Il y avait autant de lectrices que de lecteurs et autant de dessinatrices que de dessinateurs, contrairement à la BD érotique en France qui est majoritairement composée d'hommes aussi bien en lecteurs qu'en dessinateurs ! Des auteurs comme Fukuyama Yôji, Minami Q-Ta, Yamada Naito ou Kiriko Nananan savent parler des sensations, des sentiments, leurs mangas ne sont pas juste du sexe ou des femmes nues stéréotypées. Certains de ces auteurs

sont réunis dans mon livre *Elles*. Ils arrivent, tout en étant très crus, à faire passer les sentiments. Mais ça date des années 1990, je ne sais pas trop où on en est maintenant... Pour moi, l'érotisme n'est pas un enjeu suffisant. Il faut qu'il y ait de l'amour, je ne pourrais pas faire l'amour à une femme que je n'aime pas. Faire de la BD érotique pour faire de la BD érotique, c'est comme faire l'amour à une femme dont je ne suis pas amoureux, si ce n'est que pour le plaisir physique ce n'est pas très intéressant.

Quel était votre travail au sein de Sakka chez Casterman ?

J'étais un auteur depuis les années 1990, j'ai présenté *Quartier Lointain* de Jiro Tanigushi vers 2001-2002 qui a très bien marché, puis Louis Delas et Benoit Peeters m'ont proposés de créer la collection Sakka. Puis je suis parti du Japon pour vivre en France et j'ai arrêté tout lien avec la manga. J'ai aussi traduit *L'homme sans talent* de Yoshiharu Tsuge chez Ego Comics, c'est ma grande fierté traduction !

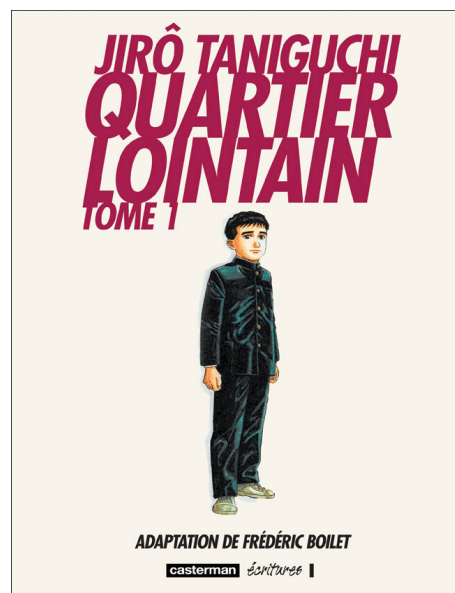


Avez-vous constaté une censure particulière de la part des éditeurs sur leurs publications ?

Je n'ai pas le souvenir d'un livre que j'aurai vraiment voulu publier et dont Louis Delas ou Nadia Joubert, éditrice à l'époque, n'auraient pas voulu. Bien sûr, il fallait faire un choix et certains étaient mis de côté, mais mes priorités comme Kiriko Nananan ou Fukuyama Yôji sont toujours passées.

Parlez-nous de votre travail sur *Quartier lointain*.

Quartier lointain a été un succès en partie parce qu'il a été adapté en sens de lecture non-japonais (et non pas en sens français de lecture puisqu'il n'y a que la BD japonaise qui se lit de droite à gauche). Sakka le destinait à un public plus large que l'amateur de manga, et ce public était freiné par ce sens de lecture auquel il n'était pas habitué. C'est moi qui me suis en partie occupé de cette adaptation, ce fut particulièrement compliqué. J'ai mis un an et demi à le refaire, plus de temps que l'auteur a mis pour l'écrire ! Faire une bonne adaptation dans le sens de lecture habituel, ça ne consiste pas simplement à inverser les cases en miroir: il faut retravailler sur le dessin pour inverser seulement ce qui peut l'être sans dérouter le lecteur ni enlaidir le dessin. Si le lecteur a repéré que dans la salle de classe le tableau est à un endroit et la fenêtre est à gauche, il ne faut pas que dix pages plus loin, il se retrouver avec la fenêtre à droite... C'est un travail de précision et de patience qui nécessite de savoir raconter des histoires, de lire le japonais... Il faut savoir en faire une autre oeuvre qui magnifie l'oeuvre originale. Ça demande beaucoup de travail et coût énorme.

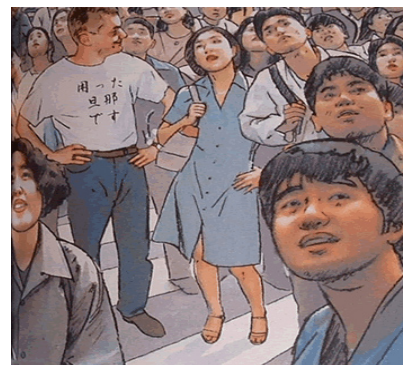


Qu'est-ce qui vous a poussé à partir au Japon ?

Je suis allé pour ma première fois au Japon à la fin des années 1980. J'avais 28 ans et je voulais voyager. Le Japon est venu à moi pour diverses raisons, mais surtout parce que je n'avais jamais voyagé. Le Japon faisait partie des destinations les plus lointaines, tant au niveau des distances qu'au niveau culturel. Pour la France de cette époque, c'était un pays incompréhensible. Le Japon était très critiqué et très moqué, c'était un pays menaçant parce que économiquement plus fort que l'Occident. C'était un peu ce qu'est la Chine aujourd'hui. On y disait que c'était un pays froid, que les gens vivaient comme des robots... mais dans tout ce qui se disait, il n'y avait pas de place pour le Japon de tous les jours, des gens au quotidien. J'étais intrigué et ça m'a paru être une belle destination, j'ai donc voulu aller voir par moi-même. Étonnamment, une fois sur place je me suis tout de suite senti bien, pas du tout décalé, c'est un pays qui m'a semblé immédiatement accueillant. Je suis resté pour voir, pour comprendre pourquoi je m'y suis senti si bien. Mon livre Love hôtel s'inspire de cette expérience. J'ai côtoyé le Japon 18 ans en tout et j'y ai vécu 13 ans et demi.

Votre style graphique a beaucoup évolué depuis vos premiers albums.

Mon dessin est de plus en plus épuré, il se rapproche de la photo. Avant, ce qui m'intéressait, c'était de dessiner, et maintenant c'est plutôt de raconter des histoires, de rencontrer des gens. Avant, je prenais beaucoup en photo les gens que je rencontrais pour les dessiner ensuite, et j'en suis progressivement venu à dessiner de cette manière. Maintenant, je m'intéresse beaucoup plus à la photo, ce qui est la suite logique de mon style graphique.



Qui sont vos lecteurs ?

Mes lecteurs sont un peu dispersés mais ils sont très fidèles et très amicaux. J'ai ouvert un profil Facebook il y a un an et demi et je me suis rendu compte que j'ai des lecteurs dans le monde entier: le Brésil, l'Espagne, l'Italie... Et ce sont aussi bien des lecteurs que des lectrices. Je remarque j'ai de plus en plus de lectrices alors qu'il y a quelques années, je n'avais que des gars de mon âge. Les filles sont plus sensibles au quotidien que les hommes, c'est surtout frappant au Japon où il a autant de dessinatrices que de dessinateurs, et même chose chez les lecteurs. La BD des années 1990 en France n'était constituée que de mecs.

Au Japon, les auteurs savent très bien parler de la vie réelle, ce ne sont pas toujours des bagarres, des flingues, il n'y pas de canon de beauté... tout comme leur cinéma. La BD japonaise est plus universelle que la BD française. Mais en France la BD érotique qui parle du quotidien attire les filles, aussi bien en tant que lectrices que dessinatrices. Aurelia **[Aurita NDL]** est un bel exemple d'auteur élevée avec de la BD du quotidien aussi bien en anglais qu'en japonais ou qu'en français. Son style est unique, inimitable, nourri de toutes ces influences mais aussi de littérature, de tout... Elle a lancé une mode qu'elle ne voulait pas lancer, celle de la BD érotique faite par les femmes. Elle ne le voulait pas, à l'origine elle l'a fait pour elle et pour moi, c'était une histoire d'amour. Son dessin très personnel y est aussi pour beaucoup dans ce succès. De nos jours, on voit tellement de dessins qui copient le style japonais, c'est dommage mais c'est une mode qui passera.



Comment travaillez-vous vos histoires ?

Lorsque je crée un personnage, je demande à un ami de jouer un rôle pour m'en inspirer dans mon livre et son caractère déteint sur le personnage que je suis en train de créer. Dans *Tokyo est mon jardin*, le rôle du patron était joué par un ami très proche, ce qui a rendu ce personnage sympathique alors qu'il n'était pas sensé l'être... et c'est bien mieux comme ça ! Dans mes livres, il n'y a pas de personnages manichéens, les personnages stéréotypés ne m'intéressent pas. Ce que j'aime faire, c'est retourner le stéréotype et aller au-delà ; c'est pour cette raison que je suis allé au Japon voir sur place, pour ne pas rester au niveau des stéréotypes. Avant, l'image du Japon était surtout médiévale avec des samouraïs, ou alors post-nucléaire, mais jamais vraiment celle du Japon au quotidien comme dans *Tokyo est mon jardin*.

Vous êtes vous déjà essayé à d'autres scénarios que ceux de la vie réelle ?

Pour créer chez moi, il faut qu'il y ait un enjeu, il faut que ce soit vital, urgent. Pour mon prochain livre qui sera un livre de photo, **[286 jours qui sortira aux Impressions Nouvelles, sortie en janvier 2014, NDL]**, je ne me suis pas dit : « Tiens, qu'est-ce que j'aurai envie de faire maintenant ? ». Il faut que j'aille au bout du livre, sinon j'en meurs, je dépéris. Mais il y a aussi la pensée que je vais changer l'histoire de la BD ou de la photo avec ce nouveau livre, j'ai à chaque fois une prétention incroyable de faire bouger les choses. Pour moi, cette prétention est nécessaire, il faut y croire à fond, sinon on ne fait rien. On ne fait pas un livre pour faire un livre, je fais des BD parce que c'est vital pour moi et parce que j'ai à chaque fois la volonté de changer les choses.

Êtes-vous tenté par une autre approche que l'édition papier comme support créatif ?

Le cinéma aurait pu m'intéresser... C'est peut-être pour le coup une preuve de modestie, mais ça m'a toujours paru une telle montagne à surmonter ! Et puis je ne suis pas sûr que nous autres auteurs de BD soyons de bons cinéastes. On m'a déjà proposé de faire des adaptations de mes BD mais ça ne s'est jamais fait. Mais là je me retrouve sur la photo sur laquelle je travaille beaucoup en ce moment. Maintenant, je suis trop vieux, je n'ai plus d'énergie pour me consacrer à un tout autre format que le papier. Et puis ça nécessite de travailler en équipe, et autant j'aime travailler à deux comme un miroir, les yeux dans les yeux, autant lorsqu'il y a plusieurs personnes je perd vite les pédales. Et savoir travailler en équipe, c'est la vraie chose que doit savoir faire un réalisateur.

ANNEXE 8

ENTRETIEN AVEC STÉPHANE FERRAND, DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT MANGA CHEZ GLÉNAT

«Le secteur de l'érotisme devient normé par l'argent mais de manière intelligente, de manière à toucher des publics de plus en plus exigeants. On peut donc estimer que plus le public deviendra exigeant, plus la qualité des parutions le deviendra aussi. Le marché du manga érotique est en train de se construire de manière intéressante car au delà d'un propos, il y a en plus un véritable travail graphique et éditoriale de bonne facture.»



Quels sont les titres qui ont marqué le marché français du manga érotique?

Pour commencer, il faut faire une différence entre les titres « de l'ombre » et les titres « de la lumière », c'est à dire entre le honteux, la sous-culture et la culture assumée. Chez les titres assumés qui ont marqué le marché français, il y a *Step Up Love Story* chez Pika, *Asatte dance*, *Video girl Ai* chez Tonkam... Les titres de l'ombre, eux, se diffusent via la presse qui est un réseau plus obscure que celui des librairies, considérées comme plus nobles, surtout avec la multiplication des librairies premier niveau dans les années 1980. On y trouve le pire et rarement le meilleur, ces titres sont entièrement tournés vers le visuel et sans plus de volonté de fond. C'est un exemple des pires montages financiers et des pires manières de faire de l'édition, notamment avec des publications sans droit, voire des « redessins » par dessus la planche (de sexe en érection, de poils pubiens qui n'existent pas dans la version japonaise, etc.)

Mais les deux titres qui résument l'ensemble de la production sont *La Blue Girl* et *Urotsukidoji*. Ils reposent en premier lieu sur la connaissance des dessins animés éponymes. Avant la version papier du manga qui est apparue en France chez Glénat en 1990, le genre manga se fait connaître à la télé par le Club Dorothée en 1989. A cette époque, la société britannique Manga Video édite pour la première fois des dessins animés pour adultes en cassette. Ils choisissent un angle adulte et le succès est immédiat : 14 tomes de *Urotsukidoji* et 7 de *La Blue Girl*. Les ventes à l'export explosent. A cette époque, je suis libraire et je pressent l'explosion du manga en France ; j'importe donc ces cassettes en anglais. Ces mangas porno attirent parce qu'ils sont hyper permissifs. En effet, le manga est, à cette époque [les années 1990 NDL], un support de lâchage absolu car il s'agit d'un support à la fois lé-

ger et inoffensif en apparence car considéré comme « sous-genre ». Mais il est en même temps victime du Comics code japonais qui exige d'effacer les poils pubiens et de ne pas montrer explicitement d'organes sexuels. Ces sexes masculins deviennent des tentacules, la pénétration est donc permise. Il faut donc trouver des dérivés. Le lecteur masculin cherche plutôt l'acte que la mise en situation, contrairement à la lectrice qui, elle, est plutôt dans la mise en situation. Chez les hommes, on passe facilement du fantasme à la fantasmagorie, c'est du Bosch avant l'heure ! On y trouve entre autre une image monstrueuse de la femme où chaque attribut sexuel est soumis à une hyperbole fantastique. C'est une particularité japonaise que d'appliquer le porno dans un schéma qui s'éloigne de plus en plus du réel.

Pour en revenir à notre métaphore initiale, des titres « de la lumière » intéressants arrivent aujourd'hui : ce ne sont pas des mangas pornographiques, mais une tendance à l'érotisme et au porno à rentrer dans les mangas grand public. Chez les classiques, il y a le manga à tentation porno *Video Girl Ai* qui brille par le dessin, même si il surf sur l'idéal de la femme parfaite en servante. Ai, la fille qui sort de la cassette vidéo, aide le héros à trouver une compagne à aimer. Il y a un véritable contraste entre l'érotique et l'amour. L'érotisme est utilisé pour mettre en place une histoire d'amour et l'esprit romantique français s'en satisfait, d'où son grand succès en France. *Asatte Dance* est un autre classique qui repose sur une ambivalence entre deux personnages : un jeune homme qui vient d'hériter et cette jeune femme qui lui court après, mais est-elle avec lui par amour ou pour son argent ? Ici il n'y a pas d'éléments fantastiques, ce qui l'a rendu populaire en France mais pas au Japon. Chez Pika, il y a la série des *Step Up Love Story*: au début, c'est un titre mitigé entre l'érotisme et la mécanique un peu froide de la science qui casse le schéma pornographie habituel. Il innove car il installe le porno dans le couple et montre qu'on peut aussi jouir avec son mari ou sa femme, et non pas que des créatures de fantasmes. Ici, il s'agit de deux purs puceaux et l'auteur ne fait pas l'économie des ratés. Ce titre possède un aspect pédagogique qui montre les choses de manière réelle et le dessin reste dans des proportions corporelles envisageables. Du fait de son immense succès, le titre doit absolument se poursuivre, mais la qualité se dégrade avec le temps. C'est dommage car il ne parle pas de beaucoup de sujets qui auraient pu être intéressants. Choses étonnantes, les ventes s'en ressentent au Japon alors qu'on pourrait considérer que plus on met de cul, plus ça aurait tendance à plaire. Pourquoi ce phénomène? Peut-être parce que l'idée d'un couple qui s'aime et qui traverse toutes les crises mais arrivant à les surmonter parle aux habitants d'un pays victime d'une grave crise démographique: en 2018, 55% de la population sera composée de retraités.



Pourquoi trouve-t-on si peu de *hentai* en librairie alors que ce genre a beaucoup de succès sur Internet ?

C'est la logique du chiffre. Une partie du marché se déplace sur Internet et vers l'animé qui est actif, ce qui est plus simple pour assouvir des instincts primaires physiques car tout est donné, contrairement à la lecture qui nécessite une participation (tourner les pages, tenir le livre/la souris d'une main, lec-

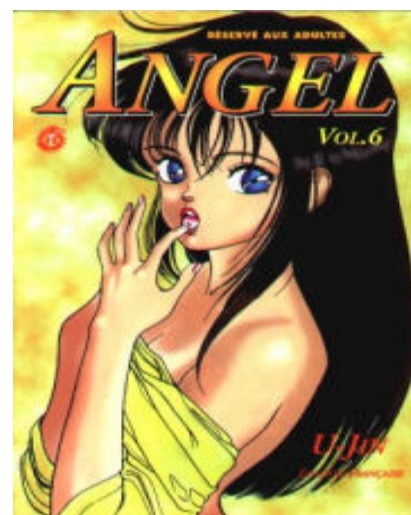
ture...). Pourtant, s'il existe une multitude de sites porno « live » **[avec de vrais acteurs NDL]**, en comparaison le nombre de site proposant du *hentai* est très faible. Il y a ici un véritable trou d'air. La période actuelle est une période de maturation : Nozokiana ou les titres érotiques que nous comptons proposer chez Glénat partent de deux principes: le fantastique et le réaliste. Le fantastique, c'est *Video Girl Ai*. Le réaliste, c'est *Nude* **[L'histoire autobiographique d'une porno-star japonaise, à venir chez Glénat NDL]**. *Nozokiana*, c'est le deal du voyeur dans les deux sens **[la série raconte le jeu de voyeurisme consenti qui se monte entre le héros et sa jolie voisine grâce à un trou dans le mur entre leurs deux appartements NDL]**. C'est la mise en abyme du principe sexuel avec la fille qui propose, organise et met en scène. C'est une thématique de plus en plus répandue au Japon qui montre l'incapacité croissante des hommes à être des hommes, c'est à dire à prendre des initiatives amoureuses. Cela démontre de l'incapacité active de l'homme et surtout la capacité de la femme a pallier à ce manque: la femme peut aussi prendre des initiatives et sans remplace l'homme, l'encourager à revenir à un rôle viril. L'érotisme au Japon est surtout un rapport de pouvoir, de force. Ce n'est pas la même vision des choses en France, même si cela fait aussi partie de l'érotisme. En France, les hommes sont la fois machistes et se plaisent dans la soumission.

D'après vous, le marché du manga érotique est-il appelé à se développer en France ?

La France a besoin de réalité pour fantasmer. Récemment, on a découvert que le porno lesbien devait être fait par des actrices et réalisatrices lesbiennes et pour des spectatrices lesbiennes pour plus de réalisme. Idem avec le porno pour femmes. Et en plus, on découvre un nouveau public qu'est celui des femmes et des gays, comme ce fut le cas avec la découverte du public ado lors de l'arrivée du manga. Et à partir du moment où on découvre un nouveau public, on y découvre un nouveau marché à développer. On retrouve cette logique financière aussi dans l'érotisme avec l'ouverture du marché pour les femmes (avec par exemple, le site de pornographique pour femme de Marc Dorcel www.dorcelle.com) ou pour le grand public (avec le succès du Salon de l'Érotisme qui a plus de 26 dates en France en un an). Ce secteur devient normé par l'argent mais de manière intelligente, de manière à toucher des publics de plus en plus exigeants. On peut donc estimer que plus le public deviendra exigeant, plus la qualité des parutions le deviendra aussi. Le marché du manga érotique est en train de se construire de manière intéressante car au delà d'un propos, il y a en plus un véritable travail graphique et éditoriale de bonne facture.

Comment le manga est-il accueilli dans la France des années 1990 ?

Au milieu des années 1990, Edith Cresson et Ségolène Royale accusent le manga de pervertir la jeunesse. Tonkam, de son côté, édite *Angel*. A cette époque, c'est à la fois un éditeur et un vendeur qui tient un magasin où il vend ses propres titres en boutique. Il est attaqué en justice par Famille de France. *Angel* est un titre érotique, un recueil d'histoires courtes dérivées sur des schémas érotiques basiques, même pour la France (l'attouchement d'une lycéenne dans un train, le viol d'une jeune fille dans un parc la nuit etc.) La seule différence se fait sur le trait graphique du manga et sur les censures du pays (pas de



poil pubien) qui, à l'époque, ne sont pas bien intégrées en France. Les personnages féminins sont donc représentés à la fois sous des traits juvéniles typiques du genre (grands yeux etc.) et à la fois sans poils pubiens: elles sont donc apparentées à des enfants et à partir de là, le manga érotique devient manga pédophile.

Mais cette affirmation, si elle peut partir d'un bon sentiment surtout construit sur une méconnaissance du genre, permet surtout de fédérer un maximum de monde pour les personnalités politique, en rassemblant autour d'un ennemi commun étranger, en l'occurrence le manga. Tonkam enchaîne procès et injonctions, mais le titre n'est pas entièrement annihilé puisqu'il a toujours le droit d'être vendu en boutique, même s'il est victime d'une obligation de cellophane et d'un interdit de présentation qui revient à l'interdire en vitrine et même en rayonnage... Il n'aura le droit d'être vendu que sur demande et présentation de carte d'identité. Cet acte politique permet à Edith Cresson, première femme Premier ministre de l'histoire (et seule jusqu'à maintenant) de monter au créneau sur les bonnes valeurs alors qu'un sondage de popularité la montre au plus bas et qu'elle est honnie de tous. C'est un sujet parfait puisque sur ce point, on ne peut qu'être d'accord avec elle puisqu'elle défend les valeurs françaises et surtout elle se dresse contre la pédophilie présumée des ouvrages. Le dommage collatéral de tout ça : le manga se résume par le sexe et la violence dans les esprits des Français. La destinée des choses est toujours plus complexe quand on touche aux schémas moraux et la récupération politique n'a jamais de but moral. On assiste aujourd'hui à la même chose avec le développement du mariage gay etc. Il s'agit plus d'un développement de marché que d'une véritable volonté d'évolution des esprits. Aujourd'hui, on fait mieux les choses que jadis, mais on le fait surtout par nécessité économique et non pas par volonté de faire évoluer les mentalités. L'évolution du marché de l'érotisme tend vers du qualitatif afin d'en anoblir l'image et donc de multiplier les flux de distribution. De nos jours, on crée un produit parce que le produit c'est une valorisation. De plus, on assiste à un changement de discours qui accompagne forcément cette évolution vers le qualitatif: on passe de « Vient te branler » à « Venez découvrir notre univers érotique » !

Pourquoi un si grand succès du *yaoi* en librairie ?

Le *yaoi* représente une prise de pouvoir de la femme sur l'érotisme masculin. L'homme en lui-même n'est pas satisfaisant, alors elle s'invente un homme et y projette des qualités féminines afin de servir son schéma érotique qui commence par la mise en situation, continue par l'évolution des relations, puis fini par le sexe. Ce schéma en spirale est typiquement féminin, son but y est de remplir toutes les épreuves pour, à la fin, atteindre le plaisir physique, contrairement au schéma de l'homme qui se construit en ligne droite directement vers le plaisir physique. Internet a tué le désir chez l'homme car il lui a tout offert sur un plateau et a banalisé le pire de ses plaisirs. Il casse le schéma des verrous moraux en mettant à disposition toutes les thématiques sans jugement ni difficultés, en mettant tout au même niveau. L'érotisme n'est jamais l'excitation, toujours le chemin pour y parvenir. Du coup, on a lassé le désir masculin tout en nourrissant les pires perversions. En quelle mesure n'y a t'il pas, dans le désir qualitatif qu'on cherche aujourd'hui, un besoin d'éteindre ce feu de forêt qu'on a allumé et dont l'homme ne se satisfait pas? L'homme va en se féminisant et va vers un schéma féminin de rechercher du parcours parce qu'il a tout vu sur Internet.

On le remarque avec l'utilisation de plus en plus systématique de «vrais» réalisateurs dans les films pornos. Une fois que le porno et l'assouvissement des bas instincts est passé, l'homme a be-

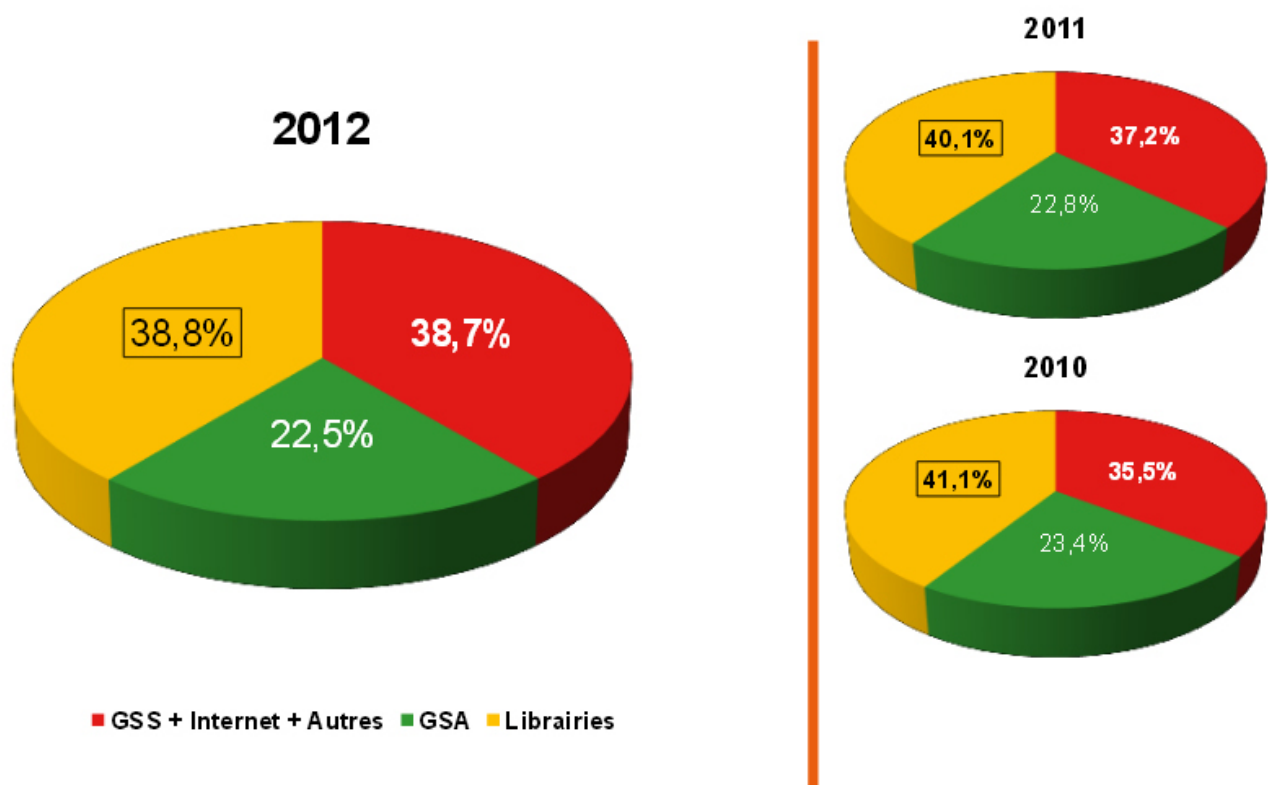
soin d'une histoire. Mais il faudra de la qualité en érotique aussi parce que l'homme a besoin d'excuses comme la qualité du dessin ou du scénario. Ce schéma hypocrite est aussi à prendre en compte. Le schéma féminin est plus intéressant. Cependant, les barrières ne sont pas encore tombées chez l'homme même si le schéma bobo urbain demande quand même de la qualité car il s'agit d'ouvrage qui vont rentrer dans leur bibliothèque. Les femmes, elles, n'ont pas de soucis à poser sur la table du salon *Fifty Shades of Grey*, le schéma hypocrite est différent. Le porno pur ne suffit plus pour les hommes et les femmes veulent du porno attaché au contenu. La femme recherche un style réaliste alors que l'homme se situe plus dans le fantasmagorique.

ANNEXE 9

POIDS DES CIRCUITS DE DISTRIBUTION EN VOLUME DE 2010 À 2012

POIDS DES CIRCUITS DE DISTRIBUTION

Tous segments confondus - Volume de 2010 à 2012

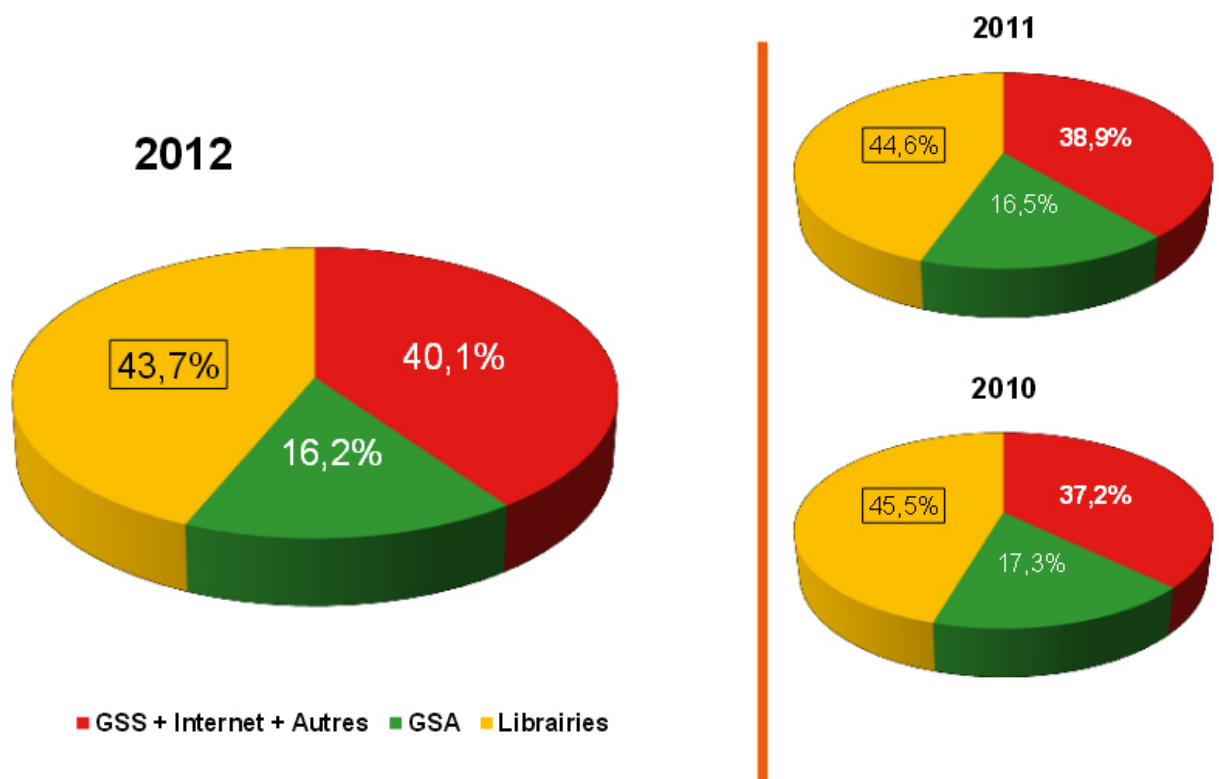


ANNEXE 10

POIDS DES CIRCUITS DE DISTRIBUTION EN VALEUR DE 2010 À 2012

POIDS DES CIRCUITS DE DISTRIBUTION

Tous segments confondus - Valeur de 2010 à 2012



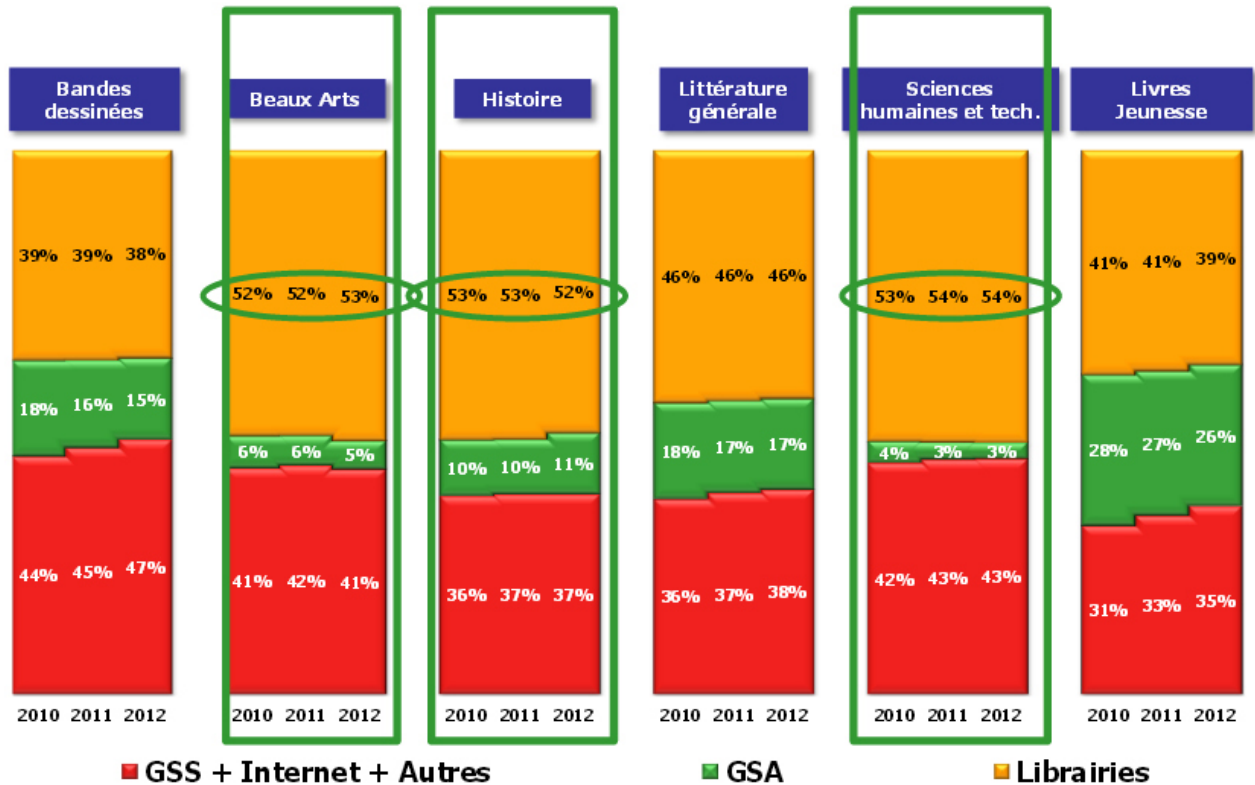
Graphique tiré de l'étude réalisée par la SLF et par GfK pour les rencontres nationales de la librairie «Le marché du livre en France: état des lieux des circuits de distribution» page 11. Disponible en ligne sur <http://www.lesrencontresnationalesdelibrairie.fr/>.

ANNEXE 11

POIDS EN VALEUR DES CIRCUITS DE DISTRIBUTION PAR SEGMENTS DE 2010 À 2012

POIDS DES CIRCUITS PAR SEGMENT

Valeur de 2010 à 2012



©GfK Mai 2013

12

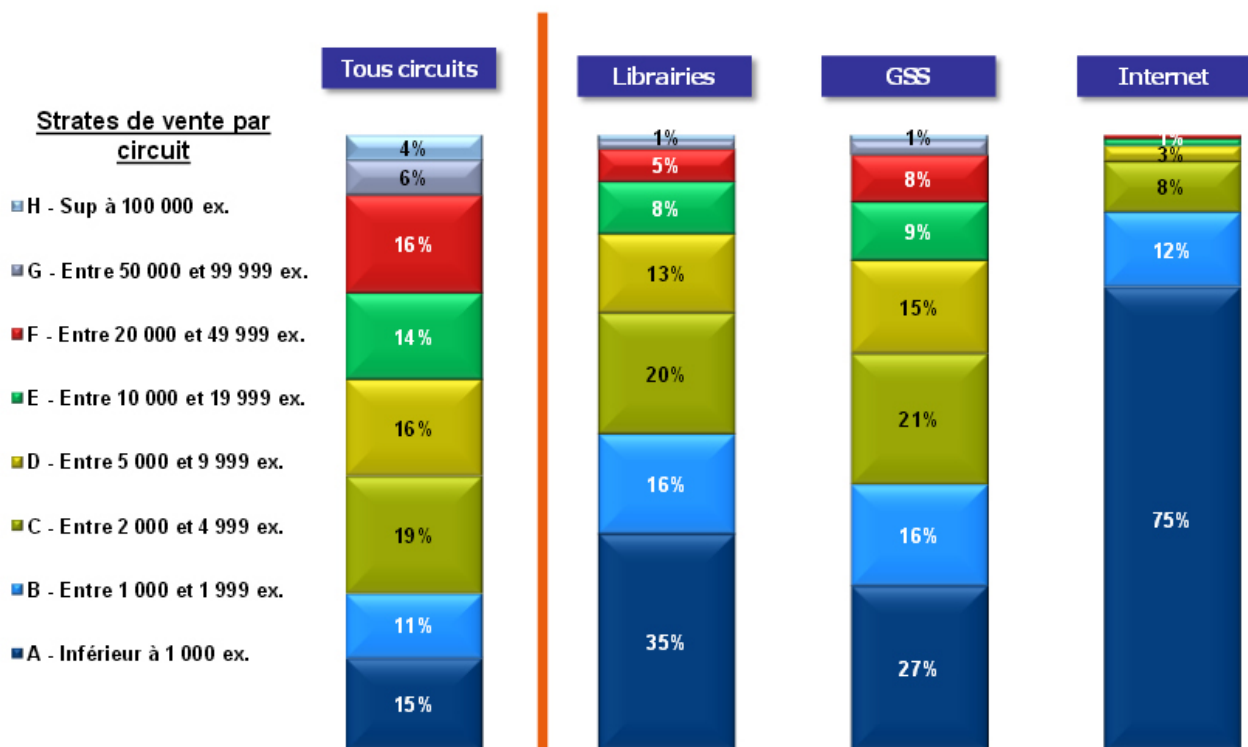
Graphique tiré de l'étude réalisée par la SLF et par GfK pour les rencontres nationales de la librairie «Le marché du livre en France: état des lieux des circuits de distribution» page 12. Disponible en ligne sur <http://www.lesrencontresnationalesdelibrairie.fr/>.

ANNEXE 12

STRUCTURE DES VENTES PAR CIRCUIT

STRUCTURE DES VENTES PAR CIRCUIT

Bande dessinée - volume 2012



Graphique tiré de l'étude réalisée par la SLF et par GfK pour les rencontres nationales de la librairie «Le marché du livre en France: état des lieux des circuits de distribution» page 27. Disponible en ligne sur <http://www.lesrencontresnationalesdelibrairie.fr/>.



L'offre numérique illégale des livres français sur Internet en 2011 : focus sur le piratage de la BD

Méthodologie

L'étude ne concerne que les **contenus payants et sous droits**. Elle ne concerne que les **BD publiées par des éditeurs français, en français** (traduites ou non).

L'angle d'étude : Que trouve à télécharger un internaute moyennement expérimenté dans le secteur de la BD piratée ?

Les circuits de diffusion pirate étudiés :

a) eDonkey : le peer to peer (P2P) via le réseau eDonkey (ed2k) : analyse détaillée des 32 000 fichiers du principal agrégateur.

b) Torrent : le P2P via le réseau torrent : analyse des 5 600 résultats du principal moteur de recherche.

c) téléchargement direct (*direct download* ou DDL) : échantillon de 311 fichiers publiés entre septembre et décembre 2011.

d) Streaming : lecture en ligne de mangas, ou scantrad.

Janvier 2012

Mathias Daval
(Edyseeus Consulting)

le MOTif
Cécile Moscovitz,
Responsable des études

6, villa Marcel-Lods
Passage de l'Atlas
Paris 19e
Métro Belleville

01 53 38 60 61
contact@lemotif.fr

www.lemotif.fr

le MOTif
est un organisme associé
de la Région Ile-de-France.
* iledeFrance

Observatoire
du livre et de l'écrit
Ile-de-France

le MOTif

LA BD, TRÉSOR DU PIRATE

La BD est la catégorie éditoriale la plus piratée sur Internet. De nombreux sites et forums agrègent des liens de téléchargement, classés par ordre alphabétique et/ou chronologique. Dans le cas de sites généralistes proposant musiques, jeux ou vidéos, la BD y constitue presque toujours une sous-rubrique de la catégorie « Ebooks », parfois même répartie entre comics et mangas.

L'une des particularités de la BD est qu'elle se prête beaucoup plus à la collection, à l'instar de la musique, que le reste des ebooks. Son temps de lecture et son format la rendent mieux adaptée à une lecture sur un ordinateur ou un support numérique. Il est donc fréquent de trouver des « bundles » ou paquets de BD à télécharger, par exemple par série ou par auteur. Certains sites se contentent de publier sur une seule page une liste brute de liens de *direct download*, proposant jusqu'à 100 Go de BD téléchargeables en quelques clics.

UNE MULTITUDE DE TEAMS ORGANISÉES

Contrairement aux ebooks en général pour lesquels il n'existe en France qu'une poignée de *teams* (équipes) véritablement organisées et produisant régulièrement des *releases* (diffusion) de qualité, on trouve une multitude de *teams* dédiées à la BD.

SCANTRAD : UNE ÉVALUATION DE LA DEMANDE

La BD se prête particulièrement bien à la lecture en streaming. C'est un modèle qu'on a développé la plupart des plates-formes légales de BD numérique et qui se retrouve également sur les plates-formes illégales de scantrad.

La lecture en ligne est une pratique ancienne et structurée (en sites, *teams*, etc.) pour le manga piraté, ce qui n'est pas le cas pour les autres types de BD.

• **Agrégateurs généralistes** : peuvent aller d'une énorme plate-forme de scantrad regroupant plus de 800 séries de mangas réalisées par 200 *teams* différentes, à une plate-forme moyenne avec 50 à 200 séries provenant d'une vingtaine de *teams*, en passant par une multitude de sites personnels indexant quelques dizaines de mangas chacun.

Le principal portail, fin décembre 2011, regroupe ainsi environ 9 000 chapitres de mangas en streaming, et 8 000 en *direct download*.

	Titre	Visites
1	Naruto	3 500 529
2	Bleach	3 429 702
3	One Piece	2 943 993
4	GTO : Shonan 14 Days	618 227
5	The Breaker: New Waves	548 728

N.B. : *Naruto*, *Bleach* et *One Piece* sont dans le top 10 des mangas les plus vendus en librairie en 2011 (source ACBD).

• **Sites spécialisés sur 1 manga** : à titre d'exemple, l'un des principaux sites consacrés à la série *One Piece* compte près de 1,1 M visiteurs (4,1 M visites) pour 2011. Chaque épisode est téléchargé en moyenne 25 000-30 000 fois (sur un autre portail important, les chiffres sont similaires : 40 000-80 000 pour une série phare, 20 000-40 000 pour une série moins populaire, entre 3 000 et 20 000 pour les plus petites audiences).

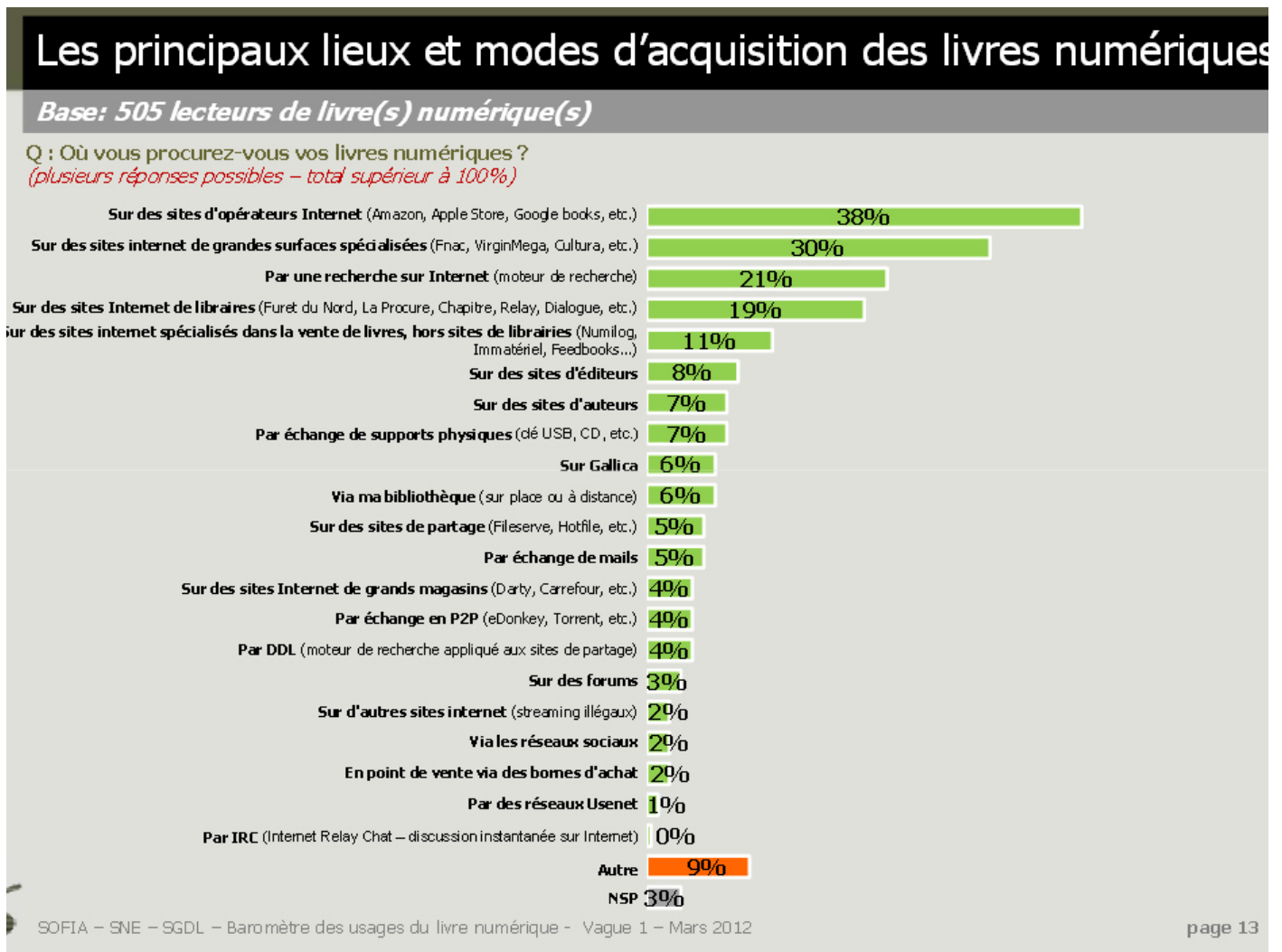
UNE OFFRE GLOBALE ACCESSIBLE DE 8 000 À 10 000 TITRES

Notre estimation compte de 35 000 à 40 000 titres de BD piratées, dont **8 000 à 10 000** réellement accessibles (liens de téléchargement et sources P2P actifs, à la portée d'un internaute moyennement averti).

Sont exclues les BD disponibles seulement sur des réseaux privés, accessibles par une connexion sécurisée, et dont il est impossible d'évaluer la quantité. Les chiffres présentés ci-dessus sont donc forcément conservateurs.

ANNEXE 14

LES PRINCIPAUX LIEUX ET MODES D'ACQUISITION DES LIVRES NUMÉRIQUES



Sondage réalisé pour le Baromètre des usages du livre numérique en mars 2012, page 13. Disponible en ligne sur http://sne.fr/img/pdf/SDL/2012/Barometre_SofiaSneSgdl_Les%20usagesdulivrenumerique_mars2012.pdf.

BIBLIOGRAPHIE ET WEBOGRAPHIE

Bibliographie

- Collectif (2012) MANGA 10 000 - *Le Yaoi, seconde édition mise à jour et développée*, EditionsH
- ADELMAN, Bob et SPIEGELMAN, Art (intr.) (2004), *Tijuana Bibles : Bandes dessinées clandestines, 1930-1950*, La Martinière
- BERNIERE, Vincent (2012), *Anthologie de la bande dessinée érotique*, Beaux-Arts éditions
- BESSART-BANQUY, Olivier (2011), *Sexe et littérature aujourd'hui*, La Musardine, Paris
- COULMONT, Baptiste (2007), *Sex-shops, une histoire française*, Dilecta eds
- FILIPPINI, Henri (1993), *Petite histoire de l'érotisme dans la BD*, Media 1000
- FREMION, Yves et JOUBERT, Bernard (1989), *Images interdites*, Syros-Alternatives
- GIARD, Agnès (2007), *L'imaginaire érotique au Japon*, Albin Michel
- GIARD, Agnès (2008), *Dictionnaire de l'amour au japon*, Drugstore
- NAECO, Sébastien (2011), *La BD numérique : enjeux et perspectives*, Numirik : Jivres
- PILCHER, Tim (2009), *La BD érotique : Histoire en image Volume 2 Des années 70 à nos jours*, Tabou

Articles papier

- GINER, Paul, « Jeux de mains... », *Casemate* n°60, juin 2013
- JOUBERT, Bernard (automne 1995), « Histoire d'Elvifrance », *Le Collectionneur de bandes dessinées* no°78
- JOUBERT, Bernard (été 1996), « Elvifrance et la censure », *Le Collectionneur de bandes dessinées* no°80
- MAZAN (2013), « Mazan marqué à vie par Les Innomables », *Casemate* n°61 juillet-août 2013
- MOULIN, Jean-Paul (février 2013), « Sexe & BD au féminin, un parfum de renouveau », *L'immanquable* Spécial érotisme Hors série n°5
- MOULIN, Jean-Paul (février 2013), « L'union fait la France (du sexe) ! », *L'immanquable* Spécial érotisme Hors série n°5
- Bang – Sexe*, la BD affronte ses tabous, n°2, novembre 2011
- MOULIN, Mylène (2013), « Sexe academie », *Livres Hebdo* n°944 du vendredi 8 mars 2013.

Articles en ligne

- BERNIERE, Vincent (2009) « Vincent Bernière : «Il faut être très vigilant car la pornographie goûte mal la vulgarité» ». Article en ligne consulté le 22/04/2013 : <http://www.actuabd.com/Vincent-Berniere-Il-faut-etre-tres>
- BERTHOU Benoît (2011), « Barbarella : héroïsme et érotisme ». Article en ligne consulté le 05/06/2013 : http://neuiemart.citebd.org/spip.php?page=blog_neuiemart&id_article=337

CHAMPEAU, Guillaume (2013), « Apple pousse à censurer 1500 bandes dessinées ». Ressource disponible en ligne consultée le 05/06/2013 : <http://www.numerama.com/magazine/25580-apple-pousse-izneo-a-censurer-1500-bandes-dessinees.html>

FILIPPINI Henri (2011), « BD érotique, un genre sous-estimé ? ». Article en ligne consulté le 10/03/2013 : <http://www.citazine.fr/article/bd-erotique-un-genre-sous-estim>

JOUBERT, Bernard (2008), « L'auto-censure sans cervelle est encore fréquente dans l'édition ». Article en ligne consulté le 04/07/2013 : <http://www.actuabd.com/Bernard-Joubert-L-autocensure-sans-cervelle-est-encore-frequente-dans-l-edition>

JOUBERT, Bernard (2009), « Souvenir du Gay comix français ». Article en ligne consulté le 02/08/2013 : <http://lgbtbd.free.fr/site/index.php/gay-comix-francais-155.html>

L., Julien (2010). « Apple fait machine-arrière après avoir banni de l'App Store le dernier Prix Pulitzer ». Ressource en ligne consultée le 12/07/2013 : <http://www.numerama.com/magazine/15535-apple-fait-machine-arriere-apres-avoir-banni-de-l-app-store-le-dernier-prix-pulitzer.html>

LAUNET, Edouard (2002), « Faire le ménage dans l'art, dada de trois associations », Libération. Article en ligne consulté le 28/06/2013 : <http://www.liberation.fr/evenement/0101426738-faire-le-menage-dans-l-art-dada-de-trois-associations>

MAZIN, Cécile (2012), « Romantica, nouvelle collection chez Milady, à la sexualité assumée ». Article en ligne consulté le 04/07/2013 : <http://www.actualitte.com/les-maisons/romantica-nouvelle-collection-chez-milady-a-la-sexualite-assumee-38478.htm>

OURY, Antoine (2013), « Amazon, le site de e-commerce sexuellement libéré ». Article en ligne consulté le 10/05/2013 : <http://www.actualitte.com/acteurs-numeriques/amazon-le-site-de-e-commerce-sexuellement-libere-40767.htm>

SPARROW, William (2008), « Japan's Lolita merchants feel the heat ». Article en ligne consulté le 08/07/2013 : atimes.com/atimes/Front_Page/JB23Aa02.html

Anonyme (2013), « Apple continue de censurer la nudité », 2013. Ressource en ligne consultée le 02/08/2013 : <http://datanews.levif.be/ict/actualite/apple-continue-de-censurer-la-nudite/article-4000315292378.htm>

Anonyme (2013), « Tablettes : la part de marché de l'iPad d'Apple à son plus bas ». Article en ligne consulté le 29/08/2013 : <http://www.zdnet.fr/actualites/tablettes-la-part-de-marche-de-l-ipad-d-apple-a-son-plus-bas-39792733.htm>

Études en ligne

Étude « EbookZ 3, l'offre illégale de livre numérique en 2011 » (2012). Ressource en ligne consultée le 20/07/2013 : http://www.lemotif.fr/fichier/motif_fichier/368/fichier_fichier_etude.ebookz.3.pdf

GUILBERT, Xavier (2013), « Numérologie, édition 2012 ». Ressource en ligne consultée le 10/06/2013 : www.du9.org/dossier/la-frontiere-numerique-2/

RATIER, Gilles (2013), « Bilan de l'ACBD 2012 ». Ressource en ligne consultée le 09/07/2013 : www.acbd.fr/category/les-bilans-de-l-acbd/

Étude réalisée par GfK pour Les rencontres nationales de la librairie (mai 2013): « Le marché du livre en France : État des lieux des circuits de distribution ». Ressource en ligne consultée le 05/08/2013 : http://www.lesrencontresnationalesdelibrairie.fr/wp-content/uploads/2013/06/Etude-SLF_%C3%A9tat-des-lieux-circuits-distribution_mai-2013.pdf

Étude sur le marché des tablettes dans le monde : « Chiffres clés : le marché des tablettes » (2013). Ressource en ligne consultée le 25/07/2013 : <http://www.zdnet.fr/actualites/chiffres-cles-le-marche-des-tablettes-39789571.htm>

Baromètre des usages du livre numérique, vague 1 Mars 2012. Ressource en ligne consultée le 22/07/2013 : http://sne.fr/img/pdf/SDL/2012/Barometre_SofiaSneSgdl_Les%20usagesdulivrenumerique_mars2012.pdf

Documentaires

OOSTERLINCK, Joelle (2011), « Sex in the comics », Arte

PORNOGRAPHIQUE, COQUINE, CHAUDE, OSÉE, DE CUL, ADULTE, X, DÉVIANTE, ÉROTIQUE,
ÉROTICOPORNO...

LA BANDE DESSINÉE POUR ADULTE POSSÈDE AUTANT DE NOMS QUE DE FORMES PUISQU'ELLE
PEUT AUSSI BIEN ÊTRE HUMORISTIQUE QUE POLITIQUE, OU BIZARRE, OU LITTÉRAIRE,
OU NUMÉRIQUE... ELLE S'ADAPTE À TOUS LES THÈMES ET SAIT SE METTRE AU GOÛT DU
JOUR TOUT EN RAPPELANT UNE ÉPOQUE PASSÉE. EN 2013 ELLE SEMBLE DE PLUS EN PLUS
PRÉSENTE EN LIBRAIRIE, MAIS EST-CE VRAIMENT LE CAS ? QUELLE FORME PREND-ELLE
AUJOURD'HUI POUR NOUS INTERPELER ? PEUT-ELLE À LA FOIS NOUS FAIRE RÉFLÉCHIR ET
FANTASMER ? SES CRÉATURES DE PAPIER PEUVENT-ELLES ENCORE NOUS TOUCHER ?
ENTREZ DANS SON MONDE, VOUS N'Y RESTEREZ PAS INDIFFÉRENT...